2268. I.R.J. 1.d.



De la Tour pinx. — Littret Sc 1763.

COLLECTION
COMPLETE
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

Avec Figures en taille-douce.

NOUVELLE EDITION,

Soigneuſement revue & corrigée.

TOME PREMIER.

K K
LYCEAL
BIBLIOTHEK
ZU
LAIBACH

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de SAMUEL FAUCHE,
Libraire du Roi.

M. D. C. C. LXXV.

0300 43684

A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE BARON

DE LENTULUS,

Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté le Roi de Prusse, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle noir, Chef d'un Régiment de Cuiraſſiers, Gouverneur & Lieutenant-Général en la Souveraineté de Neuchatel & Valengin, Membre du Conſeil *Souverain* & *Lieutenant*-Général de la *République* de *Berne*.

MONSEIGNEUR,

Quand je conçus le projet de donner une nouvelle édition de la Collection complete des Oeuvres de M. Jean-

Jacques Rousseau, je formai le dessein de dédier à VOTRE EXCELLENCE *ces prémices de mon imprimerie, persuadé qu'Elle ne dédaigneroit pas de voir son* GRAND NOM *à la tête des ouvrages d'un auteur aussi célebre.*

Je n'entreprendrai pas ici l'Eloge de VOTRE EXCELLENCE, *gravé dans les cœurs de tous mes Concitoyens par tous ses bienfaits envers notre Patrie. Il est d'ailleurs tracé pour toute l'Europe par la faveur distinguée dont* SA MAJESTE *notre Auguste Souverain honore* VOTRE EXCELLENCE *& par les glorieux Emplois qu'Elle lui confie. Cet Eloge donné par un Prince appréciateur si éclairé & si juste du mérite, fera toujours éclipser les traits de l'éloquence la plus su-*

blime. Il ne me reſte donc qu'à applaudir avec tout le public, & qu'à prier VOTRE EXCELLENCE *d'agréer le profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE

EXCELLENCE

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

SAMUEL FAUCHE,
Libraire du Roi.

Neuchatel, le 10 Janvier 1774.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE. (*)

LA premiere Edition des Oeuvres de M. Rouſſeau ſe trouvant épuiſée, je lui mandai la néceſſité où j'étois d'en entreprendre une nouvelle : ſa réponſe fut qu'il falloit prendre *l'Edition faite à Paris chez* Du Cheſne en 14 volumes, non compris *les Lettres de la Montagne, la Lettre à De Beaumont, le Contract Social, & le Dictionnaire de Muſique* ; de ſorte que cette Edition ſi elle eût été complete auroit fait 20 volumes. Je lui obſervai qu'il y avoit dans cette Edition nombre de pieces qui me paroiſſoient n'y avoir été miſes que pour en augmenter les volumes.

Voici ſa réponſe en date du 18. Octobre 1765.

" Quand je vous ai parlé de prendre l'Edi-
„ tion de Du Cheſne, c'eſt parce qu'elle con-

(*) Cet Avertiſſement eſt à la tête de l'édition de M. Rey.

„ tient des pieces de moi qui ne ſont pas
„ ailleurs ; mais je n'ignorois pas qu'elle étoit
„ fautive, & je n'ai jamais penſé que vous
„ y prendriez ni la Prophétie ni aucune piece
„ qui ne ſoit pas de moi. Ne cherchez pas
„ à groſſir votre recueil ; n'imprimez que ce
„ que j'ai fait, & c'eſt par-là préciſément que
„ votre Edition ſera recherchée."

En conſéquence je n'ai ajouté à cette Edition que les pieces auxquelles M. Rouſſeau a répondu (ce qui m'a paru néceſſaire) & quelques Lettres qui ne s'y trouvoient pas.

Cette Edition eſt augmentée de trois Pieces nouvelles qui n'ont jamais paru, ſavoir, *Queſtion ſur la Vertu la plus néceſſaire au Héros* : *La Reine Fantaſque*, *Conte* : *Pygmalion*, & une *Table des Matieres pour la Nouvelle Héloïſe*, laquelle m'a paru aſſez intéreſſante pour être reçue avec plaiſir du Public.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

A L'ACADÉMIE DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750.

Sur cette question proposée par la même Académie :

Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hic ego sum, qui non intelligor illis.
OVID.

PRÉFACE.

VOICI une des plus grandes & des plus belles questions qui ayent jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du public. Aussi mon parti est-il pris : je ne me soucie pas de plaire ni aux beaux-esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siecle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce discours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.



DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

Si le Rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Decipimur ſpecie recti.

LE rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête homme qui ne ſçait rien, & qui ne s'en eſtime pas moins.

Il ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les ſciences devant une des plus ſçavantes compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le reſpect pour les vrais ſçavans? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'eſt point la ſcience que je maltraite, me ſuis-je dit; c'eſt la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité eſt encore plus chére aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter? Les lumieres de l'aſſemblée

qui m'écoute? Je l'avoue; mais c'eſt pour la conſtitution du diſcours, & non pour le ſentiment de l'orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à ſe condamner eux-mêmes dans des diſcuſſions douteuſes; & la poſition la plus avantageuſe au bon droit, eſt d'avoir à ſe défendre contre une partie intégre & éclairée, juge en ſa propre cauſe.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine: c'eſt qu'après avoir ſoutenu, ſelon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité, quel que ſoit mon ſuccès, il eſt un prix qui ne peut me manquer: je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand & beau ſpectacle de voir l'homme ſortir, en quelque maniere, du néant par ſes propres efforts; diſſiper, par les lumieres de ſa raiſon, les ténèbres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-deſſus de ſoi-même; s'élancer par l'eſprit juſques dans les régions céleſtes; parcourir à pas de géant, ainſi que le ſoleil, la vaſte étendue de l'univers; &, ce qui eſt encore plus grand & plus difficile, rentrer en ſoi pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin. Toutes ces merveilles ſe ſont renouvellées depuis peu de générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du Monde aujourd'hui ſi éclairée, vivoient, il y a quelques ſiecles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne ſçais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable que l'ignorance, avoit uſurpé le nom du ſçavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle preſque invincible, Il falloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le ſtupide Muſulman, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de Conſtantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à ſon tour de ces précieuſes dépouilles. Bien-tôt les ſciences ſuivirent les lettres; à l'art d'écrire ſe joignit l'art de penſer; gradation qui paroît étrange & qui n'eſt peut-être que trop naturelle; & l'on commença à ſentir le principal avantage du commerce des Muſes, celui de rendre les hommes plus ſociables, en leur inſpirant le deſir de ſe plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'eſprit a ſes beſoins, ainſi que le corps. Ceux-ci ſont les fondemens de la ſociété, les autres en ſont l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la ſûreté & au bien-être des hommes aſſemblés, les ſciences, les lettres & les arts, moins deſpotiques &

plus puiſſans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont ils ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils ſembloient être nés, leur font aimer leur eſclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le beſoin éleva les trônes; les ſciences & les arts les ont affermis. Puiſſances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent (a). Peuples policés, cultivez-les: heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez; cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune.

C'eſt par cette ſorte de politeſſe, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de ſe montrer, que ſe diſtinguérent autrefois Athènes & Rome, dans les jours ſi vantés de leur magnificence &

(a) Les Princes voyent toujours avec plaiſir le goût des arts agréables & des ſuperfluités, dont l'exportation de l'argent ne réſulte pas, s'étendre parmi leurs ſujets. Car outre qu'ils les nourriſſent ainſi dans cette petiteſſe d'ame ſi propre à ſa ſervitude, ils ſçavent très-bien que tous les beſoins que le peuple ſe donne, ſont autant de chaînes dont il ſe charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichthyophages dans ſa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche, & de ſe nourrir des alimens communs aux autres peuples; & les ſauvages de l'Amérique, qui vont tout nuds, & qui ne vivent que du produit de leur chaſſe, n'ont jamais pu être domptés. En effet quel joug impoſeroit-on à des hommes qui n'ont beſoin de rien?

de leur éclat : c'eſt par elle, ſans doute, que notre ſiecle & notre nation l'emporteront ſur tous les temps & ſur tous les peuples. Un ton philoſophe ſans pédanterie, des manieres naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la ruſticité Tudeſque & de la pantomime Ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il ſeroit doux de vivre parmi nous, ſi la contenance extérieure étoit toujours l'image des diſpoſitions du cœur ; ſi la décence étoit la vertu ; ſi nos maximes nous ſervoient de regles ; ſi la véritable philoſophie étoit inſéparable du titre de philoſophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche gueres en ſi grande pompe. La richeſſe de la parure peut annoncer un homme opulent, & ſon élégance un homme de goût ; l'homme ſain & robuſte ſe reconnoît à d'autres marques : c'eſt ſous l'habit ruſtique d'un laboureur & non ſous la dorure d'un courtiſan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'eſt pas moins étrangere à la vertu, qui eſt la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien eſt un athlete qui ſe plaît à combattre nud : il mépriſe tous ces vils ornemens qui géneroient l'uſage de ſes forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eût façonné nos manieres, &

appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles, & un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule: sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne: sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est: & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes, qui forment ce trompeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses, si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne sçaura donc jamais bien à qui l'on a affaire: il faudra donc, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions; c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

Quel cortege de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés sinceres; plus

d'eſtime réelle, plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon, ſe cacheront ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous dévons aux lumieres de notre ſiecle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'univers; mais on l'inſultera par des blaſphèmes, ſans que nos oreilles ſcrupuleuſes en ſoient offenſées. On ne vantera pas ſon propre mérite; mais on rabaiſſera celui d'autrui. On n'outragera point groſſiérement ſon ennemi; mais on le calomniera avec adreſſe. Les haines nationales s'éteindront; mais ce ſera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance mépriſée on ſubſtituera un dangereux Pyrrhoniſme. Il y aura des excès proſcrits, des vices deshonorés; mais d'autres ſeront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir, ou les affecter. Vantera qui voudra la ſobriété des ſages du temps: je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuſe ſimplicité (*b*).

Telle eſt la pureté que nos mœurs ont acquiſe. C'eſt ainſi que nous ſommes devenus gens

(*b*) *J'aime*, dit Montagne, *à conteſter & diſcourir, mais c'eſt avec peu d'hommes, & pour moi. Car de ſervir de ſpectacle aux grands, & faire à l'envi parade de ſon eſprit & de ſon caquet, je trouve que c'eſt un métier très-méſſéant à un homme d'honneur.* C'eſt celui de tous nos beaux-eſprits, hors un.

de bien. C'eſt aux lettres, aux ſciences & aux arts à révendiquer ce qui leur appartient dans un ſi ſalutaire ouvrage. J'ajouterai ſeulement une réflexion ; c'eſt qu'un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à ſe former une idée des mœurs Européennes, ſur l'état des ſciences parmi nous, ſur la perfection de nos arts, ſur la bienſéance de nos ſpectacles, ſur la politeſſe de nos manieres, ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſtrations perpétuelles de bienveillance, & ſur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui ſemblent empreſſés, depuis le lever de l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil, à s'obliger réciproquement ; c'eſt que cet *étranger*, *dis-je*, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cauſe à chercher ; mais ici l'effet eſt certain, la dépravation réelle, & nos ames ſe ſont corrompues, à meſure que nos ſciences & nos arts ſe ſont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'eſt un malheur particulier à notre âge ? Non, Meſſieurs ; les maux cauſés par notre vaine curioſité ſont auſſi vieux que le monde. L'élévation & l'abbaiſſement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus réguliérement aſſujettis au cours de l'aſtre qui nous éclaire durant la nuit, que le ſort des mœurs & de la probité, au progrès des ſciences & des arts. On a vu la

vertu s'enfuir à meſure que leur lumiere s'élevoit ſur notre horizon, & le même phénomene eſt obſervé dans tous les temps & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'univers, ce climat ſi fertile ſous un ciel d'airain, cette contrée célebre, d'où Séſoſtris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la philoſophie & des beaux arts; &, bien-tôt après, la conquête de Cambiſe; puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grece, jadis peuplée de héros, qui vainquirent deux fois l'Aſie; l'une devant Troyes, & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naiſſantes n'avoient point encore porté la corruption dans les cœurs de ſes habitans; mais le progrès des arts, la diſſolution des mœurs & le joug du Macédonien ſe ſuivirent de près, & la Grece, toujours ſçavante, toujours voluptueuſe, & toujours eſclave, n'éprouva plus dans ſes révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démoſthene ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énervé.

C'eſt au temps des Ennius & des Térences que Rome, fondée par un pâtre & illuſtrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'auteurs obſcenes, dont les noms

ſeuls allarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations, & le jouet des Barbares. Cette capitale du Monde tombe enfin ſous le joug qu'elle avoit impoſé à tant de peuples, & le jour de ſa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ſes citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette métropole de l'Empire d'Orient, qui, par ſa poſition, ſembloit devoir l'être du Monde entier; de cet aſyle des ſciences & des arts proſcrits du reſte de l'Europe, plus peut-être par ſageſſe que par barbarie? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahiſons, les aſſaſſinats & les poiſons, de plus noir; le concours de tous les crimes, de plus atroce: voilà ce qui forme le tiſſu de l'hiſtoire de Conſtantinople: voilà la ſource pure d'où nous ſont émanées les lumieres dont notre ſiecle ſe glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons ſous nos yeux des témoignages ſubſiſtans? Il eſt en Aſie une contrée immenſe, où les lettres honorées conduiſent aux premieres dignités de l'Etat. Si les ſciences épuroient les mœurs, ſi elles apprenoient aux hommes à verſer leur ſang pour la patrie, ſi elles animoient le courage; les peuples de la Chine devroient être ſages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui

ne les domine, point de crime qui ne leur ſoit familier; ſi les lumieres des Miniſtres, ni la prétendue ſageſſe des loix, ni la multitude des habitans de ce vaſte Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & groſſier, de quoi lui ont ſervi tous les ſçavans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils ſont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'eſclaves & de méchans?

Oppoſons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples, qui, préſervés de cette contagion des vaines connoiſſances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perſes, nation ſinguliere chez laquelle on *apprenoit la vertu, comme chez nous on apprend la ſcience; qui ſubjugua l'Aſie avec tant de facilité, & qui ſeule a eu cette gloire*, que l'hiſtoire de ſes inſtitutions ait paſſé pour un roman de philoſophie: tels furent les Scythes, dont on nous a laiſſé de ſi magnifiques éloges; tels les Germains, dont une plume, laſſe de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple inſtruit, opulent & voluptueux, ſe ſoulageoit à peindre la ſimplicité, l'innocence & les vertus; telle avoit été Rome même dans les temps de ſa pauvreté & de ſon ignorance; telle enfin s'eſt montrée juſqu'à nos jours cette nation ruſtique, ſi vantée pour ſon courage, que l'adverſité n'a

pu abbattre ; & pour ſa fidélité, que l'exemple n'a pu corrompre (*c*),

Ce n'eſt point par ſtupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'eſprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oiſifs paſſoient leur vie à diſputer ſur le ſouverain bien, ſur le vice & ſur la vertu, & que d'orgueilleux raiſonneurs, ſe donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples ſous le nom mépriſant de Barbares ; mais ils ont conſidéré leurs mœurs, & appris à dédaigner leur doctrine †.

Oublierois-je que ce fut dans le ſein même de la Grece qu'on vit s'élever cette cité auſſi célebre par ſon heureuſe ignorance que par la ſageſſe de ſes loix, cette République de demi-Dieux,

(*c*) Je n'oſe ainſi parler de ces nations heureuſes, qui ne connoiſſent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer ; de ces ſauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la ſimple & naturelle police, non-ſeulement aux loix de Platon, mais même à tout ce que la philoſophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les ſçauroit admirer : *Mais quoi*, dit-il, *ils ne portent point de chauſſes !*

† De bonne foi, qu'on me diſe quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de ſoin de ce tribunal integre, des jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas. Que penſoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reſte d'humanité porta les Eſpagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils euſſent de la juriſprudence ? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce ſeul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens !

Dieux, plûtot que d'hommes; tant leurs vertus ſembloient ſupérieures à l'humanité? O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduiſoient enſemble dans Athènes; tandis qu'un tyran y raſſembloit avec tant de ſoin les ouvrages du prince des poëtes, tu chaſſois de tes murs les arts & les artiſtes, les ſciences & les ſçavans.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le ſéjour de la politeſſe & du bon goût, le pays des orateurs & des philoſophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'eſt d'Athènes que ſont ſortis ces ouvrages ſurprenans qui ſerviront de modeles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone eſt moins brillant. *Là*, diſoient les autres peuples, *les hommes naiſſent vertueux, & l'air même du pays ſemble inſpirer la vertu.* Il ne nous reſte de ſes habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laiſſés?

Quelques ſages, il eſt vrai, ont réſiſté au torrent général, & ſe ſont garantis du vice dans le ſéjour des Muſes. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entr'eux portoit des ſçavans & des artiſtes de ſont temps.

„ J'ai examiné, dit-il, les poëtes, & je les
„ regarde comme des gens dont le talent en im-
„ pose à eux-mêmes & aux autres, qui se don-
„ nent pour sages, qu'on prend pour tels, &
„ qui ne sont rien moins.

„ Des poëtes, continue Socrate, j'ai passé
„ aux artistes. Personne n'ignoroit plus les arts
„ que moi; personne n'étoit plus convaincu que
„ les artistes possédoient de fort beaux secrets.
„ Cependant je me suis apperçu que leur condi-
„ tion n'est pas meilleure que celle des poëtes,
„ & qu'ils sont, les uns & les autres, dans le
„ même préjugé. Parce que les plus habiles
„ d'entr'eux excellent dans leur partie, ils se
„ regardent comme les plus sages des hommes.
„ Cette présomption a terni tout-à-fait leur sça-
„ voir à mes yeux; de sorte que me met-
„ tant à la place de l'Oracle, & me de-
„ mandant ce que j'aimerois le mieux être,
„ ce que je suis ou ce qu'ils sont, sçavoir ce
„ qu'ils ont appris, ou sçavoir que je ne sçais
„ rien; j'ai répondu à moi-même & au Dieu:
„ Je veux rester ce que je suis.

„ Nous ne sçavons, ni les sophistes, ni les
„ poëtes, ni les orateurs, ni les artistes, ni
„ moi, ce que c'est que le vrai, le bon & le
„ beau: mais il y a entre nous cette différence,
„ que, quoique ces gens ne sçachent rien, tous
„ croyent sçavoir quelque chose; au lieu que
„ moi, si je ne sçais rien, au moins je n'en
„ suis pas en doute: de sorte que toute cette

„ supériorité de sageſſe qui m'eſt accordée par „ l'Oracle, ſe réduit ſeulement à être bien con- „ vaincu que j'ignore ce que je ne ſçais pas ".

Voilà donc le plus ſage des hommes au jugement des Dieux, & le plus ſçavant des Athéniens au ſentiment de la Grece entiere, Socrate, faiſant l'éloge de l'ignorance. Croit on que, s'il reſſuſcitoit parmi nous, nos ſçavans & nos artiſtes lui feroient changer d'avis? Non, Meſſieurs; cet homme juſte continueroit de mépriſer nos vaines ſciences; il n'aideroit point à groſſir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laiſſeroit, comme il a fait, pour tout précepte à ſes diſciples & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de ſa vertu. *C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes.*

Socrate avoit commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome de ſe déchaîner contre ces Grecs artificieux & ſubtils qui ſéduiſoient la vertu & amolliſſoient le courage de ſes concitoyens; mais les ſciences, les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome ſe remplit de philoſophes & d'orateurs; on négligea la diſcipline militaire; on mépriſa l'agriculture; on embraſſa des ſectes, & l'on oublia la patrie. Aux noms ſacrés de liberté, de déſintéreſſement, d'obéiſſance aux loix, ſuccéderent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcéſilas. *Depuis que les ſçavans ont commencé à paroître parmi nous*, diſoient leurs propres philoſophes, *les gens de bien*

se sont éclipsés. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu, quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes? „ Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume & ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modération & la „ vertu? Quelle splendeur funeste a succédé à la „ simplicité Romaine! Quel est ce langage étranger? Quelles sont ces mœurs efféminées? Que „ signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés, qu'avez-vous fait? Vous, les „ maîtres des nations, vous vous êtes rendus les „ esclaves des hommes frivoles que vous avez „ vaincus; ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent: c'est pour enrichir des architectes, „ des peintres, des statuaires & des histrions, „ que vous avez arrosé de votre sang la Grece „ & l'Asie. Les dépouilles de Carthage sont la „ proie d'un joueur de flûte. Romains, hâtez-„ vous de renverser ces amphithéâtres, brisez „ ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces „ esclaves qui vous subjuguent, & dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres „ mains s'illustrent par de vains talens: le seul „ talent digne de Rome est celui de conquérir

„ le Monde, & d'y faire régner la vertu: Quand
„ Cynéas prit notre ſénat pour une aſſemblée de
„ rois, il ne fut ébloui, ni par une pompe vai-
„ ne, ni par une élégance recherchée, Il n'y
„ entendit point cette éloquence frivole, l'étu-
„ de & le charme des hommes futiles. Que vit
„ donc Cynéas de majeſtueux? O citoyens! il
„ vit un ſpectacle que ne donneront jamais vos
„ richeſſes, ni tous vos arts, le plus beau ſpec-
„ tacle qui ait jamais paru ſous le ciel, l'aſſem-
„ blée de deux cens hommes vertueux, dignes
„ de commander à Rome & de gouverner la
„ terre ".

Mais franchiſſons la diſtance des lieux & des temps, & voyons ce qui s'eſt paſſé dans nos contrées & ſous nos yeux, ou plutôt écartons des peintures odieuſes qui bleſſeroient notre délicateſſe, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choſes ſous d'autres noms. Ce n'eſt point en vain que j'invoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'euſſe pu mettre dans la bouche de Louis XII, ou de Henri IV? Parmi-nous il eſt vrai, Socrate n'eût point bu la cigue; mais il eût bu dans une coupe encore plus amere la raillerie inſultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la diſſolution & l'eſclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour ſortir de l'heureuſe ignorance où la ſageſſe éternelle

nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ſes opérations, ſembloit nous avertir aſſez qu'elle ne nous a point deſtinés à de vaines recherches; mais eſt-il quelqu'une de ſes leçons dont nous ayons ſçu profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, ſçachez donc une fois, que la nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. Les hommes ſont pervers, ils ſeroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître ſçavans.

Que ces réflexions ſont humiliantes pour l'humanité! Que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! La probité ſeroit fille de l'ignorance, la ſcience & la vertu ſeroient incompatibles! Quelles conſéquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouiſſent, & que nous donnons ſi gratuitement aux connoiſſances humaines. Conſidérons donc les ſciences & les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit réſulter de leur progrès, & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raiſonnemens ſe trouveront d'accord avec les inductions hiſtoriques.

SECONDE PARTIE.

C'ETOIT une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences (*d*). Quelle opinion falloit-il qu'eussent d'elles les Egyptiens même, chez qui elles étoient nées? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du Monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge; la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une vaine curiosité; toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences & les arts doivent donc leur naissance à nos vices: nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

(*d*) On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroit pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guere plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Theutus. „ Le Satyre, dit une „ ancienne fable, voulut baiser & embrasser le feu, la „ premiere fois qu'il le vit: mais Prométhée lui cria: Sa„ tyre, tu pleureras la barbe de ton menton; car il brûle „ quand on y touche ". C'est le sujet du frontispice.

Le défaut de leur origine ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts ſans le luxe qui les nourrit? Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la juriſprudence? Que deviendroit l'hiſtoire, s'ils n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs? Qui voudroit, en un mot, paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun, ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux & pour ſes amis? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée? Cette ſeule réflexion devroit rebuter, dès les premiers pas, tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la philoſophie.

Que de dangers! Que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des ſciences! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elle? Le déſavantage eſt viſible; car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être. Qui eſt-ce d'ailleurs qui la cherche bien ſincérement? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques eſt-on ſûr de la reconnoître? Dans cette foule de ſentimens différens, quel ſera notre *Criterium* pour en bien juger (*e*)? Et ce qui eſt le plus difficile,

(*e*) Moins on ſçait, plus on croit ſçavoir. Les Péripatéti-

cile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſçaura faire un bon uſage ?

Si nos ſciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent, elles ſont encore plus dangereuſes par les effets qu'elles produiſent. Nées dans l'oiſiveté, elles la nourriſſent à leur tour ; & la perte irréparable du temps eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique, comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philoſophes illuſtres, vous par qui nous ſçavons en quelle raiſon les corps s'attirent dans le vuide : quels ſont, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en temps égaux : quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebrouſſement : comment l'ame & le corps ſe correſpondent ſans communication, ainſi que feroient deux horloges : quels aſtres peuvent être habités : quels inſectes ſe reproduiſent d'une maniere extraordinaire ; répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de ſublimes connoiſſances : quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces

ticiens doutoient-ils de rien ? Deſcartes n'a-t-il pas conſtruit l'univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui même en Europe ſi mince phyſicien, qui n'explique hardiment ce profond myſtere de l'électricité, qui ſera peut-être à jamais le déſeſpoir des vrais philoſophes ?

choſes, en ſerions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins floriſſans, ou plus pervers? Revenez donc ſur l'importance de vos productions; & ſi les travaux des plus éclairés de nos ſçavans & de nos meilleurs citoyens nous procurent ſi peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penſer de cette foule d'écrivains obſcurs & de lettrés oiſifs, qui dévorent en pure perte la ſubſtance de l'Etat.

Que dis-je, oiſifs? Et plût à Dieu qu'ils le fuſſent en effet! Les mœurs en ſeroient plus ſaines, & la ſociété plus paiſible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funeſtes paradoxes, ſappant les fondemens de la foi, & anéantiſſant la vertu. Ils ſourient dédaigneuſement à ces vieux mots de patrie & de religion, & conſacrent leurs talens & leur philoſophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de ſacré parmi les hommes; non qu'au fond ils haïſſent ni la vertu ni nos dogmes: c'eſt de l'opinion publique qu'ils ſont ennemis, & pour les ramener aux pieds des autels, il ſuffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de ſe diſtinguer, que ne pouvez-vous point?

C'eſt un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore ſuivent les lettres & les arts. Tel eſt le luxe: né comme eux de l'oiſiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement ſans les ſciences & les arts, & jamais ils ne vont ſans lui. Je ſçais que notre philoſophie,

toujours féconde en maximes ſinguliéres, prétend, contre l'expérience de tous les ſiécles, que le luxe fait la ſplendeur des Etats; mais après avoir oublié la néceſſité des loix ſomptuaires, oſera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne ſoient eſſentielles à la durée des empires, & que le luxe ne ſoit diamétralement oppoſé aux bonnes mœurs? Que le luxe ſoit un ſigne certain des richeſſes, qu'il ſerve même, ſi l'on veut, à les multiplier; que faudra-t-il conclure de ce paradoxe ſi digne d'être né de nos jours? Et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit? Les anciens politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la ſomme qu'on le vendroit à Alger; un autre, en ſuivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la conſommation qu'il y fait: ainſi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut ſubjuguée par une poignée de payſans, & laquelle fit trembler l'Aſie.

La monarchie de Cyrus a été conquiſe avec trente mille hommes, par un prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perſe; & les

Scythes, le plus miſérable de tous les peuples, a réſiſté aux plus puiſſans monarques de l'univers. Deux fameuſes républiques ſe diſputerent l'empire du Monde; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien; & ce fut celle-ci qui détruiſit l'autre. L'empire Romain, à ſon tour, après avoir englouti toutes les richeſſes de l'univers, fut la proie de gens qui ne ſçavoient pas même ce que c'étoit que richeſſe. Les Francs conquirent les Gaules; les Saxons, l'Angleterre, ſans autres tréſors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards, dont toute l'avidité ſe bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écraſa cette opulente & redoutable maiſon de Bourgogne qui faiſoit trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puiſſance & toute la ſageſſe de l'héritier de Charles-Quint, ſoutenus de tous les tréſors des Indes, vinrent ſe briſer contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent ſuſpendre leurs calculs, pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

De quoi s'agit-il donc préciſément dans cette queſtion du luxe? De ſçavoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faſte ne s'aſſocie guere dans les mêmes ames avec celui de l'honnête-

té. Non, il n'eſt pas poſſible que des eſprits dégradés par une multitude de ſoins futiles, s'élevent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiſte veut être aplaudi. Les éloges de ſes contemporains ſont la partie la plus précieuſe de ſa récompenſe. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple, & dans des temps où les ſçavans devenus à la mode ont mis une Jeuneſſe frivole en état de donner le ton; où les hommes ont ſacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté (*f*); où l'un des ſexes n'oſant approuver que ce qui eſt proportionné à la puſillanimité de l'autre, on laiſſe tomber des chefs-d'œuvre de poëſie dramatique, & des prodiges d'harmonie ſont rebutés. Ce qu'il ſera, *Meſſieurs?* Il rabaiſſera ſon génie au niveau de ſon ſiecle, & aimera mieux compoſer des ouvrages communs, qu'on admire pendant ſa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-

(*f*) Je ſuis bien éloigné de penſer que cet aſcendant des femmes ſoit un mal en ſoi. C'eſt un préſent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain: mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne ſent point aſſez quels avantages naîtroient dans la ſociété d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes ſeront toujours ce qu'il plaira aux femmes: ſi vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'eſt que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce ſujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une ſi grande cauſe.

temps après ſa mort. Dites-nous, célebre Arouet, combien vous avez ſacrifié de beautés mâles & fortes à notre fauſſe délicateſſe, & combien l'eſprit de la galanterie, ſi fertile en petites choſes, vous en a coûté de grandes.

C'eſt ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite néceſſaire du luxe, entraîne à ſon tour la corruption du goût. Que ſi par hazard, entre les hommes ordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame, & qui refuſe de ſe prêter au génie de ſon ſiecle, & de s'avilir par des productions puériles; malheur à lui! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un pronoſtic que je fais, & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment eſt venu, où ce pinceau deſtiné à augmenter la majeſté de nos temples par des images ſublimes & ſaintes, tombera de vos mains, ou ſera proſtitué à orner de peintures laſcives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias, toi dont les Anciens auroient employé le ciſeau à leur faire des Dieux capables d'excuſer à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main ſe réſoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oiſive.

On ne peut réfléchir ſur les mœurs, qu'on ne ſe plaiſe à ſe rappeller l'image de la ſimplicité des premiers temps. C'eſt un beau rivage paré des ſeules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent é-

loigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes; mais bien-tôt devenus méchans, ils ſe laſſerent de ces incommodes ſpectateurs, & les reléguérent dans des temples magnifiques. Ils les en chaſſerent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne ſe diſtinguerent plus des maiſons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais pouſſés plus loin que quand on les vit, pour ainſi dire, ſoutenus à l'entrée des palais des grands ſur des colonnes de marbre, & gravés ſur des chapiteaux Corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie ſe multiplient, que les arts ſe perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ouvrage des ſciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grece, toutes les bibliotheques ne furent ſauvées du feu que par cette opinion ſemée par l'un d'entr'eux, qu'il falloit laiſſer aux ennemis des meubles ſi propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuſer à des occupations oiſives & ſédentaires. Charles VIII ſe vit maître de la Toſcane & du royaume de Naples, ſans avoir preſque tiré l'épée; & toute ſa cour attribua cette facilité ineſpérée à ce que les princes

& la Nobleſſe d'Italie s'amuſoient plus à ſe rendre ingénieux & ſçavans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de ſens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui ſont ſemblables, l'étude des ſciences eſt bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à meſure qu'ils avoient commencé à ſe connoître en tableaux, en gravures, en vaſes d'orfévrerie, & à cultiver les beaux-arts; & comme ſi cette contrée fameuſe étoit deſtinée à ſervir ſans ceſſe d'exemple aux autres peuples, l'élévation des lettres a fait tomber derechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerriére que l'Italie ſembloit avoir recouvrée, il y a quelques ſiecles.

Les anciennes républiques de la Grece, avec cette ſageſſe qui brilloit dans la plupart de leurs inſtitutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles & ſédentaires, qui, en affaiſſant & corrompant le corps, énervent ſitôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, penſe-t-on que puiſſent enviſager la faim, la ſoif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre beſoin accable, & que la moindre peine rebute? Avec quel courage les ſoldats ſupporteront-ils des travaux exceſſifs, dont

dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si sçavamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige; il ne faut que la privation de quelques superfluités, pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre: vous êtes braves, je le sçais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasimène; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne sont pas toujours le succès de la guerre; & il est pour les généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier: dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort; & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fievre &

le froid, ou par le fer de l'ennemi?

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrieres, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premieres années qu'une éducation insensée orne notre esprit, & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on éleve à grands frais la Jeunesse, pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue; mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part: ils sçauront composer des vers, qu'à peine ils pourront comprendre: sans sçavoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux; mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sçauront ce que c'est; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille; & s'ils entendent parler de Dieu *, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur. J'aimerois autant, disoit un sage, que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je sçais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà, certes, une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent

* Penf. Philoſoph.

faire étant hommes (*g*), & non ce qu'ils doivent oublier.

Nos jardins ſont ornés de ſtatues, & nos ga-

(*g*) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs rois. C'eſt, dit Montagne, choſe digne de très-grande conſidération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monſtrueuſe par ſa perfection, ſi ſoigneuſe pourtant de la nourriture des enfans, comme de ſa principale charge, & au gîte même des Muſes, il s'y faſſe ſi peu mention de la doctrine, comme ſi cette généreuſe jeuneſſe, dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres de ſciences, ſeulement des maîtres de vaillance, prudence & juſtice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perſes. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur ſucceſſion royale étoit ainſi nourri. Après ſa naiſſance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité près du roi, à cauſe de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & ſain, & après ſept ans le duiſoient à monter à cheval & aller à la chaſſe. Quand il étoit au quatorzieme, ils le dépoſoient entre les mains de quatre : le plus ſage, le plus juſte, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion; le ſecond à être toujours véritable; le tiers, à vaincre ſa cupidité; le quart, à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon; aucun, à le rendre ſçavant.

Aſtyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de ſa derniere leçon. C'eſt, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit ſaye, le donna à l'un de ſes compagnons de plus petite taille, & lui ôta ſon ſaye qui étoit plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laiſſer les choſes en cet état, & que l'un & l'autre ſembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait; car je m'étois arrêté à conſidérer la bienſéance; & il falloit premiérement avoir pourvu à la juſtice, qui vouloit que nul ne fut forcé en ce qui lui appartenoit, & dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriſte de τυπτω. Mon régent me feroit une belle harangue, *in genere demonſtrativo*, avant qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là.

leries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art, exposés à l'admiration publique; les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus. Non : ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans, sans doute, afin qu'ils ayent sous leurs yeux des modeles de mauvaises actions, avant même que de sçavoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste, introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre, s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise cependant si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Academie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune, mais il n'est pas insensible à la gloire; & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendue avantageuse à

la ſociété, tombe en langueur, & s'éteint dans la miſere & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables ſur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des ſciences & des arts. Nous avons des phyſiciens, des géometres, des chymiſtes, des aſtronomes, des poëtes, des muſiciens, des peintres; nous n'avons plus de citoyens: ou, s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigens & mépriſés. Tel eſt l'état où ſont réduits, tels ſont les ſentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant; le mal n'eſt pas auſſi grand qu'il auroit pu le devenir. La Prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverſes plantes nuiſibles, des ſimples ſalutaires, & dans la ſubſtance de pluſieurs animaux malfaiſans, le remede à leurs bleſſures, a enſeigné aux ſouverains, qui ſont ſes miniſtres, à imiter ſa ſageſſe. C'eſt à ſon exemple, que du ſein même des ſciences & des arts, ſources de mille déréglemens, ce grand monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces ſociétés célebres, chargées à la fois du dangereux dépôt des connoiſſances humaines, & du dépôt ſacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de

l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces ſages inſtitutions affermies par ſon auguſte ſucceſſeur, imitées par tous les rois de l'Europe, ſerviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous, aſpirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront ſur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies, qui, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, feront un choix de ſujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour regne parmi elles, & donneront aux peuples ce plaiſir ſi rare & ſi doux, de voir des ſociétés ſçavantes ſe dévouer à verſer ſur le genre humain, non-ſeulement des lumieres agréables, mais auſſi des inſtructions ſalutaires.

Qu'on ne m'oppoſe donc point une objection qui n'eſt pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de ſoins ne montrent que trop la néceſſité de les prendre; & l'on ne cherche point de remedes à des maux qui n'exiſtent pas. Pourquoi faut-il que ceux ci portent encore, par leur inſuffiſance, le caractere des remedes ordinaires? Tant d'établiſſemens faits à l'avantage des ſçavans, n'en ſont que plus capables d'en impoſer ſur les objets des ſciences; & de tourner les eſprits à leur culture. Il ſemble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on

craigne de manquer de philoſophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaiſon de l'agriculture & de la philoſophie; on ne la ſupporteroit pas. Je demanderai ſeulement: qu'eſt-ce que la philoſophie? que contiennent les écrits des philoſophes les plus connus? quelles ſont les leçons de ces amis de la ſageſſe? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de ſon côté, ſur une place publique: Venez à moi, c'eſt moi ſeul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout eſt en repréſentation: l'autre, qu'il n'y a d'autre ſubſtance que la matiere, ni d'autre Dieu que le Monde. Celui ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chimeres: celui-là, que les hommes ſont des loups & peuvent ſe dévorer en toute ſûreté de conſcience. O grands philoſophes! que ne réſervez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables? vous en recevriez bien-tôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos ſectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'eſtime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réſervée après leur trépas! Voilà les ſages maximes que nous avons reçues d'eux, & que nous tranſmettons d'âge en âge à nos deſcendans! Le paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine,

a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'imprimerie ſous le regne de l'Evangile ? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain ; mais graces aux caracteres typographiques (*b*), & à l'uſage que nous en faiſons, les dangereuſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa reſteront à jamais. Allez, écrits célebres, dont l'ignorance & la ruſticité de nos peres n'auroient point été capables, accompagnez chez nos deſcendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre ſiecle, & portez enſemble aux ſiecles à venir une hiſtoire fidele du progrès & des avantages de

(*b*) A conſidérer les déſordres affreux que l'imprimerie a déja cauſés en Europe ; à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aiſément que les ſouverains ne tarderont pas à ſe donner autant de ſoin pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet, cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit conſenti d'établir une imprimerie à Conſtantinople ; mais à peine la preſſe fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire & d'en jetter les inſtrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, conſulté ſur ce qu'il falloit faire de la bibliotheque d'Alexandrie, répondit en ces termes : Si les livres de cette bibliotheque contiennent des choſes oppoſées à l'Alcoran, ils ſont mauvais, & il faut les brûler ; s'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore, ils ſont ſuperflus. Nos ſçavans, ont cité ce raiſonnement comme le comble de l'abſurdité. Cependant, ſuppoſez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliotheque auroit encore été brûlée, & ce ſeroit peut-être le plus beau trait de cet illuſtre pontife.

nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui; & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils leveront leurs mains au ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur: „ Dieu tout-puissant, toi, „ qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-„ nous des lumieres & des funestes arts de nos „ peres; & rend-nous l'ignorance, l'innocence „ & la pauvreté, les seuls biens qui puissent fai-„ re notre bonheur, & qui soient précieux de-„ vant toi.

Mais si le progrès des sciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires, qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues, comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de sçavoir? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages, qui ont indiscrettement brisé la porte des sciences, & introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriere des lettres, eussent été rebutés dès l'entrée, & se fussent jettés dans des arts utiles à la société? Tel qui sera toute sa vie un mauvais versifica-

teur, un géometre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Les Verulams, les Deſcartes & les Newtons, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes; & quels guides les euſſent conduits juſqu'où leur vaſte génie les a portés? Des maîtres ordinaires n'auroient pû que retrecir leur entendement, en le reſſerrant dans l'étroite capacité du leur. C'eſt par les premiers obſtacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'il ſe ſont exercés à franchir l'eſpace immenſe qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de ſe livrer à l'étude des ſciences & des arts, ce n'eſt qu'à ceux qui ſe ſentiront la force de marcher ſeuls ſur leurs traces, & de les devancer: c'eſt à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'eſprit humain. Mais ſi l'on veut que rien ne ſoit au-deſſus de leur génie, il faut que rien ne ſoit au-deſſus de leurs eſpérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont beſoin. L'ame ſe proportionne inſenſiblement aux objets qui l'occupent, & ce ſont les grandes occaſions qui font les grands hommes. Le prince de l'éloquence fut conſul de Rome; & le plus grand, peut-être, des philoſophes, chancelier d'Angleterre. Croit-on que ſi l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque univerſité, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique penſion

d'Académie, croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne ſe ſentiroient pas de leur état? Que les rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs conſeils les gens les plus capables de les bien conſeiller; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer; comme s'il étoit plus aiſé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les ſçavans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables aſyles; qu'ils y obtiennent la ſeule récompenſe digne d'eux; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe: c'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience, & l'autorité, animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumieres & la ſageſſe ſeules d'un autre, les ſçavans penſeront rarement de grandes choſes, les princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de ſi grands talens, & qu'il ne deſtine pas à tant de gloire, reſtons dans notre obſcurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état préſent des choſes, ne nous rendroit jamais ce

qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, ſi nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laiſſons à d'autres le ſoin d'inſtruire les peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres : nous n'avons pas beſoin d'en ſçavoir davantage.

O vertu, ſcience ſublime des ames ſimples! faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître? Tes principes ne ſont-ils pas gravés dans tous les cœurs? & ne ſuffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en ſoi-même, & d'écouter la voix de ſa conſcience dans le ſilence des paſſions? Voilà la véritable philoſophie; ſçachons nous en contenter; & ſans envier la gloire de ces hommes célebres, qui s'immortaliſent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux & nous cette diſtinction glorieuſe qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples; que l'un ſçavoit bien dire, & l'autre bien faire.

RÉPONSE
AU DISCOURS PRÉCÉDENT;
P. L. R. D. P.

LE Diſcours du Citoyen de Genève a de quoi ſurprendre ; & l'on ſera peut-être également ſurpris de le voir couronné par une Académie célebre.

Eſt-ce ſon ſentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'eſt-ce qu'un Paradoxe dont il a voulu amuſer le Public? Quoi qu'il en ſoit, pour réfuter ſon opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'Anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'oppoſer lui-même à lui-même. Puiſſe-je, en le combattant par ſes principes, le vaincre par ſes armes & le faire triompher par ſa propre défaite!

Sa façon de penſer annonce un cœur vertueux. Sa maniere d'écrire décele un eſprit cultivé ; mais s'il réunit effectivement la Science à la Vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) ſoit incompatible avec l'autre, comment ſa doctrine n'a-t-elle pas corrompu ſa ſageſſe? ou comment ſa ſageſſe ne ne l'a-t-elle pas déterminé à reſter dans l'ignorance? A-t-il donné à la Vertu la préférence ſur la Science? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition ſi vaſte & ſi recherchée? A-t-il préfé-

ré, au contraire, la Science à la Vertu? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son Discours? Ce que l'on conclut après la lecture d'un Roman ingénieux; en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adversaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de procurer la satisfaction de voir réunies, dans son ame, les Sciences que j'admire avec les Vertus que j'aime.

PREMIERE PARTIE.

LES Sciences ſervent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoiſſance précieuſe qui, en éclairant les eſprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette propoſition n'a beſoin que d'être préſentée pour être crue : auſſi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache ſeulement à réfuter les ſophiſmes ingénieux de celui qui oſe la combattre.

Dès l'entrée de ſon Diſcours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau ſpectacle ; il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque maniere du néant de ſon ignorance ; diſſipant par les efforts de ſa raiſon les ténebres dans leſquels la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'eſprit juſques dans les plus hautes ſpheres des régions céleſtes ; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des Aſtres, & meſurant de ſon compas la vaſte étendue de l'Univers ; rentrant enſuite dans le fond de ſon cœur & ſe rendant compte à lui-même de la nature de ſon ame, de ſon excellence, de ſa haute deſtination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, eſt honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la néceſſité & les avantages ! Qu'il en a dû

coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La Nature, dit-il, eſt aſſez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoûte-t-il, qui ſçavent profiter de ſes dons ſans les connoître ! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le cenſeur des Sciences & l'apologiſte des mœurs ! Qui ſe ſeroit attendu que de pareilles réflexions duſſent être la ſuite des principes qu'il vient d'établir ?

La Nature d'elle-même eſt belle, ſans doute ; mais n'eſt-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les ſecrets, à en dévoiler les opérations que les Sçavans employent leurs recherches ? Pourquoi un ſi vaſte champ eſt-il offert à nos regards ? L'eſprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, ſi digne de ſon activité, plus de force & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques perceptions paſſageres, ou à une ſtupide admiration ? Les mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée ? Et à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire, augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aiſée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques de ſes ſens, il ne pouvoit ſeulement

ment examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend, discerner par l'odorat les raports qu'ont avec lui les objets, suppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui est avantageux ou nuisible? Sans la raison qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déja par nos besoins? Ce n'est que par le secours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à regler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle & immortelle, à la connoissance de ses devoirs & de sa fin.

Comme c'est principalement par leurs effets sur les mœurs, que l'auteur s'attache à décrier les Sciences; pour les venger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société; mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles sont cultivées dans un Etat, plus l'Etat est floriſſant; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'Artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages? Le

laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend? Le Médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remedes? Le Juriſconſulte, pour diſcerner l'eſprit des loix & la diverſité des devoirs? Le Juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la ſimplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profeſſion, de quelque condition qu'il ſoit; a des devoirs à remplir; & comment les remplir ſans les connoître? Sans la connoiſſance de l'Hiſtoire, de la Politique, de la Religion, comment ceux qui ſont prépoſés au gouvernement des Etats, ſçauroient-ils y maintenir l'ordre, la ſubordination, la ſûreté, l'abondance?

La curioſité, naturelle à l'homme, lui inſpire l'envie d'apprendre; ſes beſoins lui en font ſentir la néceſſité; ſes emplois lui en impoſent l'obligation; ſes progrès lui en font goûter le plaiſir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſçavoir; plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir; & plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.

Le citoyen de Genève ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire ſa modeſtie. Il prétend qu'on ſeroit plus vertueux, ſi l'on étoit moins ſçavant: ce ſont les Sciences,

dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles ! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu ? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal ? Et ſi, s'en abſtenir parce qu'on ne le connoit pas, c'eſt-là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite : c'eſt s'expoſer à ne pas l'être longtems : c'eſt ne l'être que juſqu'à ce que quelque objet vienne ſolliciter les penchans naturels, ou que quelque occaſion vienne réveiller des paſſions endormies. Il me ſemble voir un faux brave, qui ne fait montre de ſa valeur que quand il ne ſe préſente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il ſe mettre en défenſe ; le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître auſſi le remede. Un botaniſte habile ſçait démêler les plantes ſalutaires d'avec les herbes venimeuſes ; tandis que le Vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poiſon des autres, les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les cueille ſans choix. Un homme éclairé par les Sciences, diſtingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion, ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, dequoi ſa-

xer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſes mépris pour l'autre; il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays, où ſans ſcience, ſans étude, ſans connoitre en détail les principes de la Morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt plus connue, plus louée, plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces paralleles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des Anciens ou des Etrangers, paralleles odieux, où il entre moins de zéle & d'équité, que d'envie contre ſes compatriotes & d'humeur contre ſes contemporains: n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'œconomie du gouvernement, aux coûtumes, aux loix, à toute autre cauſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems? Rappeller ſans ceſſe cetre ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? Et s'il fut des tems, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient ignorés, n'y voit on pas d'autres déſordres? N'en voit-on

pas encore de plus monſtrueux chez ces peuples dont on vante la ſtupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition', en connoiſſent-ils moins l'orgueil & l'injuſtice? Y ſont-ils moins livrés aux baſſeſſes de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance; leurs ſens groſſiers ſont-ils inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs? Et à quels excès ne ſe porte pas une volupté qui n'a point de regles & qui ne connoît point de freins? Mais quand même dans ces contrées ſauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées; y a-t-il autant de vertus? Y voit-on ſur-tout ces vertus ſublimes, cette pureté de mœurs, ce déſintéreſſement magnanime, ces actions ſurnaturelles qu'enfante la Religion?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puiſé dans l'étude ces lumieres ſupérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices? C'eſt le faux bel-eſprit, c'eſt l'ignorance préſomptueuſe qui font éclore les doutes & les préjugés; c'eſt l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies; c'eſt le Pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la Religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; ſeule, elle a de-

quoi les confondre tous; elle ne craint que de n'être pas assez connue, elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter; on l'aime dès qu'on la connoît; à mesure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer: plus le Chrétien examine l'autenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise qu'il en suit de siecle en siecle le développement; c'est dans les livres de Morale & les Annales saintes, qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la Religion & à la vertu des lumieres si pures, des appuis si puissans; & ce sera à cette même Religion qu'un Docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne sçavoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier. La Religion étudiée est pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus: l'étude même de la Nature contribue à élever les sentimens, à regler la conduite; elle ramene naturellement à l'admiration,

à l'amour, à la reconnoiſſance, à la ſoumiſſion que toute ame raiſonnable ſent être dues au Tout-puiſſant. Dans le cours régulier de ces globes immenſes qui roulent ſur nos têtes, l'Aſtronome découvre une Puiſſance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui compoſent l'Univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une intelligence ſans bornes. Dans la ſucceſſion des tems, l'enchaînement des cauſes aux effets, la végétation des plantes, l'organiſation des animaux, la conſtante uniformité & la variété étonnante des différens phénomenes de la Nature, le Phyſicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conſervateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe, & ne trouvant rien ici bas qui réponde à l'immenſité de ſes deſirs; il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé; il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa derniere fin. Heureux, ſi docile à la Grace, il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu!

SECONDE PARTIE.

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'aſcendant qu'ont ſur l'eſprit les préjugés. Il va fouiller dans les ſiecles les plus reculés : Il remonte à la plus haute Antiquité. Il s'épuiſe en raiſonnemens & en recherches pour trouver des ſuffrages qui accréditent ſon opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & de s Arts la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux Sçavans & aux Artiſtes le luxe & la molleſſe, ſources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il oſe appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à ſon ſouvenir ces Légiſlateurs fameux, qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres, & règlé par la ſageſſe de leurs loix, ces grands Etats dont ils avoient poſé les premiers fondemens : ces Orateurs célebres qui les ont ſoutenus ſur le penchant de leur ruine, par la force victorieuſe de leur ſublime éloquence : ces Philoſophes, ces Sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illuſtré leur Patrie, & immortaliſé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas oppoſer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les Annales du Monde. Par combien de témoignages inconteſtables, d'auguſtes monumens, d'ouvrages immortels, l'Hiſtoire n'atteſte-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la Vertu ?

Non, ce n'eſt pas des Sciences, c'eſt du ſein des richeſſes que ſont nés de tout tems la molleſſe & le luxe ; & dans aucun tems les richeſſes n'ont été l'appanage ordinaire des Sçavans. Pour un Platon dans l'opulence, un Ariſtippe accrédité à la Cour, combien de Philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude ! combien d'Homeres & de Diogenes, d'Epictetes & d'Eſopes dans l'indigence ! Les Sçavans n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité, & une vie laborieuſe & moderée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle. Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des Artiſtes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent des fruits de leur induſtrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'eſt, continue l'Auteur, cette politeſſe introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocriſie. Politeſſe, ſelon lui, qui ne ſert qu'à cacher les défauts & à maſquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert; que l'indécence fût jointe au déſordre, & le ſcandale au crime? Quand, effectivement, cette politeſſe dans les manieres ne ſeroit qu'un rafinement de l'amour propre pour voiler les foibleſſes, ne ſeroit-ce pas encore un avantage pour la Société, que le vicieux n'oſât s'y montrer tel qu'il eſt, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienſéance & de la modeſtie? On l'a dit, & il eſt vrai; l'hypocriſie, toute odieuſe qu'elle eſt en elle même, eſt pourtant un hommage que le vice rend à la vertu; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'eſt mal connoître les Sçavans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politeſſe qu'on taxe de diſſimulation: on peut être poli ſans être diſſimulé; on peut aſſurément être l'un & l'autre ſans être bien ſçavant; & plus communément encore on peut être bien ſçavant ſans être fort poli.

L'amour de la ſolitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le Beau-Monde, le peu de diſpoſition à s'y préſenter avec grace, le peu d'eſpoir d'y plaire,

d'y briller, l'ennui inſéparable des converſations frivoles & preſque inſupportables pour des eſprits accoutumés à penſer; tout concourt à rendre les belles compagnies auſſi étrangeres pour le Sçavant, qu'il eſt lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les Cercles? Voyez-le avec ſon air rêveur, ſes fréquentes diſtractions, ſon eſprit occupé, ſes expreſſions étudiées, ſes diſcours ſententieux, ſon ignorance profonde des modes les plus reçues & des uſages les plus communs: bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cauſe, il ennuye, il eſt ennuyé. Il ſort peu ſatisfait; on eſt fort content de le voir ſortir. Il cenſure intérieurement tous ceux qu'il quitte; on raille hautement celui qui part; & tandis que celui-ci gémit ſur leurs vices, ceux-là rient de ſes défauts. Mais tous ces défauts, après tout, ſont aſſez indifférens pour les mœurs; & c'eſt à ces défauts que plus d'un Sçavant, peut-être, a l'obligation de n'être pas auſſi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en orateur & plus en philoſophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, tranſportés par des paſſions violentes, & traînant

à leur ſuite une foule d'eſclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, ſubjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, aſſujettiſſoient des pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs ſubites excurſions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faiſoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obſtacles. Auſſi à peine étoient-ils paſſés, qu'il ne reſtoit ſur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'uniſſoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces ſiecles heureux, où les Sciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, ſçachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité: l'honneur eſt leur guide; la gloire, leur récompenſe. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le citoyen de

Genève ne s'eſt jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui ſe paſſe ordinairement dans les combats. Eſt-il ſurprenant que des Barbares ſe menagent moins & s'expoſent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils ſurvivent à leurs défaites. Mais ce que l'eſpérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un déſeſpoir brutal inſpire à ces hommes ſanguinaires, le ſentiment, le devoir l'excitent dans ces ames généreuſes qui ſe dévouent à la Patrie ; avec cette différence que n'a pu obſerver l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus ſçavamment conduite, eſt par-là même toujours plus ſûre du ſuccès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate s'eſt lui-même récrié contre les Sciences de ſon tems. Faut-il s'en étonner ? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la molleſſe efféminée des Epicuriens, les raiſonnemens abſurdes des Pyrrhoniens, le goût de la diſpute, de vaines ſubtilités, des erreurs ſans nombre, des vices monſtrueux infectoient pour lors la Philoſophie, & déshonoroient les Philoſophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une choſe ſuppoſe le bon uſage qu'on en peut faire. De quoi n'abuſe-t-on pas ? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre

une mauvaiſe cauſe, aura abuſé une fois de la fécondité de ſon eſprit & de la légereté de ſa plume, faudra-t-il lui en interdire l'uſage en d'autres occaſions, & pour d'autres ſujets plus dignes de ſon génie? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes? L'ivreſſe de l'eſprit a précipité quelques ſçavans dans d'étranges égaremens: j'en conviens, j'en gémis. Par les diſcours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la Religion a dégénéré en hypocriſie, la Piété en ſuperſtition, la Théologie en erreur, la Juriſprudence en chicanne, l'Aſtronomie en Aſtrologie judiciaire, la Phyſique en Athéïſme. Jouet des préjugés les plus biſarres, attaché aux opinions les plus abſurdes, entêté des ſyſtêmes les plus inſenſés, dans quels écarts ne donne pas l'eſprit humain, quand, livré à une curioſité préſomptueuſe, il veut franchir les limites que lui a marquées la même main qui a donné des bornes à la mer! Mais en vain les flots mugiſſent, ſe soulevent, s'élancent avec fureur ſur les côtes oppoſées; contraints de ſe replier bien-tôt ſur eux-mêmes, ils rentrent dans le ſein de l'océan, & ne laiſſent ſur ſes bords qu'un écume légere qui s'évapore à l'inſtant, ou qu'un ſable mouvant qui fuit ſous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'eſprit, quand, échauffé par les ſaillies d'une imagination dominante, ſe laiſſant emporter à tout vent

de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-de-là de ſa ſphere, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui eſt pas donné de comprendte.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriſer de pareils excès, ſont pleines de maximes qui les réprouvent: & le vrai Sçavant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui ſuit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec ſûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, ſe rend utile à la Société, honore ſa Patrie, fournit ſa courſe dans l'innocence, & la termine avec gloire.



OBSERVATIONS

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

DE GENEVE,

Sur la Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours.

JE devrois plutôt un remercîment qu'une réplique à l'Auteur anonyme qui vient d'honorer mon Diſcours d'une réponſe ; mais ce que je dois à la reconnoiſſance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité ; & je n'oublierai pas non plus que toutes les fois qu'il eſt queſtion de raiſon, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur premiere égalité.

Le Diſcours auquel j'ai à répliquer eſt plein de choſes très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponſe : car quoique j'y ſois qualifié de Docteur, je ſerois bien fâché d'être au nombre de ceux qui ſçavent répondre à tout.

Ma défenſe n'en ſera pas moins facile ; elle ſe bornera à comparer avec mon ſentiment les vérités qu'on m'objecte : car ſi je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce ſera, je crois, l'avoir aſſez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux toutes les propoſitions établies par mon adverſaire ;

l'un

l'un renferme l'éloge des Sciences, l'autre traité de leurs abus. Je les examinerai séparément.

Il semble, au ton de la réponse, qu'on seroit bien-aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon Discours, a dû me coûter beaucoup : c'est, selon l'auteur, un aveu arraché à la vérité, & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit : le bien que l'auteur en dit lui même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? Ce seroit intenter un procès bien terrible à la sincérité des auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurois pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté. J'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La science est très bonne en soi, cela est évident ; & il faudroit avoir renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connoître est

un de ſes divins attributs ; c'eſt donc participer en quelque ſorte à la ſuprême intelligence, que d'acquerir des connoiſſances, & d'étendre ſes lumieres. En ce ſens j'ai loué le ſçavoir, & c'eſt en ce ſens que je loue mon adverſaire. Il s'étend encore ſur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des ſciences ; & j'en aurois volontiers dit autant, ſi cela eût été de mon ſujet. Ainſi nous ſommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment ſe peut-il faire que les ſciences, dont la ſource eſt ſi pure & la fin ſi louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'héréſies, tant d'erreurs, tant de ſyſtêmes abſurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de miſérables romans, tant de vers licentieux, tant de livres obſcenes ; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalouſie, tant de menſonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuſes flatteries ? Je diſois que c'eſt parce que la ſcience, toute belle, toute ſublime qu'elle eſt, n'eſt point faite pour l'homme ; qu'il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de paſſions dans le cœur, pour n'en pas faire un mauvais uſage ; que c'eſt aſſez pour lui de bien étudier ſes devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumieres dont il a beſoin pour cette étude. Mon adverſaire avoue de ſon côté que les ſciences deviennent

nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours; & il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, & par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à desirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au Public, mais au petit nombre de vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légeres observations à faire sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités; que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'auteur m'honore de plusieurs

éloges, & c'eſt aſſurément m'ouvrir une belle carriere; mais il y a trop peu de proportion entre ces choſes : un ſilence reſpectueux ſur les objets de notre admiration, eſt ſouvent plus convenable que des louanges indiſcrettes (*a*).

Mon Diſcours, dit-on, a de quoi ſurprendre (*b*). Il me ſemble que ceci demanderoit quelque éclairciſſement. On eſt encore ſurpris de le voir couronné. Ce n'eſt pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre ſens cette ſurpriſe ſeroit auſſi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuſe à l'intégrité des Académies en général; & il eſt aiſé de ſentir combien j'en ferois le profit de ma cauſe.

(*a*) Tous les Princes, bons & mauvais, ſeront toujours baſſement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtiſans & des gens de lettres. Quant aux Princes qui ſont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choiſis. La flatterie offenſe leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je ſçais bien, du moins, que Trajan ſeroit beaucoup plus grand à mes yeux, ſi Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point ſongé à ſon portrait ni à ſa ſtatue; mais pour ſon panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au riſque de n'en point avoir. Le ſeul éloge, digne d'un Roi, eſt celui qui ſe fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

(*b*) C'eſt de la queſtion même qu'on pourroit être ſurpris: grande & belle queſtion, s'il en fut jamais, & qui pourra bien n'être pas ſi-tôt renouvellée. L'Académie Françoiſe vient de propoſer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un ſujet fort ſemblable à celui-là. Il s'agit de ſoutenir que *l'amour des lettres inſpire l'amour de la vertu.* L'Académie n'a pas jugé à propos de laiſſer un tel ſujet en problême; & cette ſage compagnie a doublé dans cette occaſion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les ſujets les plus difficiles.

On me taxe, par des phraſes fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (*c*); puiſque la ſcience & la vertu ſont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande, d'un ton aſſez preſſant, comment j'oſe employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adreſſe à m'impliquer ainſi moi-même dans la queſtion: cette perſonnalité ne peut manquer de jetter de l'ambarras dans mes réponſes; car malheureuſement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la juſteſſe y ſupplée à l'agrément.

1. Que la culture des ſciences corrompe les mœurs d'une nation, c'eſt ce que j'ai oſé ſoutenir; c'eſt ce que j'oſe croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier la ſcience & la vertu ſont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais ſçavans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois

(*c*) Je ne ſçaurois me juſtifier, comme bien d'autres, ſur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous conſulte pas pour nous empoiſonner: c'eſt de très-bon gré que je me ſuis jetté dans l'étude, & c'eſt de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame ſans aucun profit pour ma raiſon. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la ſageſſe, en faiſant tout pour la vanité.

ce que peuvent la ſcience & la vertu réunies pour le bonheur du genre humain ? Ces vrais ſçavans ſont en petit nombre, je l'avoue ; car, pour bien uſer de la ſcience, il faut réunir de grands talens & de grandes vertus ; or c'eſt ce qu'on peut eſpérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne ſçauroit donc conclure de mes principes, qu'un homme ne puiſſe être ſçavant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me preſſer perſonnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle exiſteroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage ; il me dit trop auſſi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux ; d'ailleurs, je ſuis fort éloigné d'avoir de la ſcience, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon diſcours, me garantiroit de cette imputation : je craignois bien plutôt qu'on ne m'accuſât de juger des choſes que je ne connoiſſois pas. On ſent aſſez combien il m'étoit impoſſible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que ſçais-je même, ſi l'on n'en viendroit point à les réunir, ſi je ne me hâtois de paſſer condamnation ſur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puiſſe être ?

3. Je pourrois rapporter à ce ſujet ce que diſoient les Peres de l'Egliſe des ſciences mondai-

nes qu'ils mépriſoient, & dont pourtant ils ſe ſervoient pour combattre les philoſophes payens. Je pourrois citer la comparaiſon qu'ils en faiſoient avec les vaſes des Egyptiens volés par les Iſraélites : mais je me contenterai, pour derniere réponſe, de propoſer cette queſtion : Si quelqu'un venoit pour me tuer, & que j'euſſe le bonheur de me ſaiſir de ſon arme, me ſeroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en ſervir pour le chaſſer de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'exiſte pas, il n'eſt donc pas néceſſaire de ſuppoſer que je n'ai voulu que m'égayer ſur un frivole paradoxe ; & cela me paroît d'autant moins néceſſaire, que le ton que j'ai, quelque mauvais qu'il puiſſe être, n'eſt pas celui qu'on employe dans les jeux d'eſprit.

Il eſt tems de finir ſur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de ſoi ; & c'eſt une indiſcretion que le Public pardonne difficilement, même quand on y eſt forcé. La vérité eſt ſi indépendante de ceux qui l'attaquent, & de ceux qui la défendent, que les auteurs qui en diſputent devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette regle ſi aiſée à pratiquer avec moi, ne l'eſt point du tout vis-à-vis de mon adverſaire ; & c'eſt une différence qui n'eſt pas à l'avantage de ma réplique.

L'auteur, obſervant que j'attaque les ſciences

& les arts par leurs effets sur les mœurs, employe, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les Etats; comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les sciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le spectacle de la Nature exposé, ce semble, aux yeux de tous pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instructions dans les observateurs, pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend. Seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en Dieu? L'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'Auteur de la Nature soit moins bien adoré par moi qui ne sçais rien, que par celui qui connoit & le cédre & l'hysope, & la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

On croit toujours avoir dit ce que font les ſciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent ; l'étude de l'univers devroit élever l'homme à ſon Créateur, je le ſçais ; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le philoſophe qui ſe flatte de pénétrer dans les ſecrets de Dieu, oſe aſſocier ſa prétendue ſageſſe à la Sageſſe Eternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des loix à la Nature, & des bornes à la Divinité ; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines pour arranger la machine du Monde, le laboureur qui voit la pluie & le ſoleil tour-à-tour fertiliſer ſon champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſtifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à ſon Maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X. ne tombera dans l'eſprit d'un homme vulgaire : c'eſt à une bouche ſçavante que ce blaſphême étoit réſervé.

La curioſité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inſpire l'envie d'apprendre.* Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ſes penchans naturels. *Ses beſoins lui en font ſentir la néceſſité.* A bien des égards les connoiſſances ſont utiles ; cependant les Sauvages ſont des hommes, & ne ſentent point cette néceſſité là. *Ses*

emplois lui en impoſent l'obligation. Ils lui impoſent bien plus ſouvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ſes devoirs *(d). Ses progrès lui en font goûter le plaiſir.* C'eſt pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſçavoir.* Cela arrive, en effet, à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir.* C'eſt-à-dire, que l'uſage de tout le temps qu'il perd, eſt de l'exciter à en perdre encore davantage. Mais il n'y a gueres qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vue de leur ignorance ſe développe en apprenant, & c'eſt pour eux ſeulement que l'étude peut être bonne: à peine les petits eſprits ont-ils appris quelque choſe, qu'ils croyent tout ſçavoir; & il n'y a ſorte de ſotiſe que cette perſuaſion ne leur faſſe dire & faire. *Plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainſi, l'auteur a bien plus conſulté ſon cœur, qu'il n'a obſervé les hommes.

Il avance encore qu'il eſt bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir; & il fait entendre qu'on ne peut s'aſſurer de ſa vertu qu'après l'avoir miſe à l'épreuve. Ces maximes ſont au moins douteuſes & ſujettes à bien des diſcuſſions.

(d) C'eſt une mauvaiſe marque pour une ſociété, qu'il faille tant de ſcience dans ceux qui la conduiſent. Si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient gueres beſoin d'étudier, pour apprendre les choſes qu'ils ont à faire.

il n'eſt pas certain que, pour apprendre à bien faire, on ſoit obligé de ſçavoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le beſoin. C'en ſeroit aſſez pour nous conduire innocemment, ſi nous voulions l'écouter toujours. Et comment ſeroit-on obligé d'éprouver ſes forces, pour s'aſſurer de ſa vertu, ſi c'eſt un des exercices de la vertu, de fuir les occaſions du vice?

L'homme ſage eſt continuellement ſur ſes gardes, & ſe défie toujours de ſes propres forces: il réſerve tout ſon courage pour le beſoin, & ne s'expoſe jamais mal-à-propos. Le fanfaron eſt celui qui ſe vante ſans ceſſe de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & inſulté tout le monde, ſe laiſſe battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits reſſemble le mieux à un Philoſophe aux priſes avec ſes paſſions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, ſi j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité auſſi un peuple moderne, & ce n'eſt pas ma faute, ſi je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle & d'équité, que d'envie contre mes com-

patriotes, & d'humeur contre mes contemporains. Cependant perſonne, peut-être, n'aime autant que moi ſon pays & ſes compatriotes. Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à répondre: J'ai dit mes raiſons, & ce ſont elles qu'il faut peſer. Quant à mes intentions, il en faut laiſſer le jugement à celui-là ſeul auquel il appartient.

Je ne dois point paſſer ici ſous ſilence une objection conſidérable, qui m'a déja été faite par un Philoſophe (*e*): *N'eſt-ce point*, me dit-on ici, *au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'œconomie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre choſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens temps ?*

Cette queſtion renferme de grandes vues, & demanderoit des éclairciſſemens trop étendus, pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles, qui ſe trouvent entre la nature du gouvernement & le génie, les mœurs & les connoiſſances des citoyens; & ceci me jetteroit dans des diſcuſſions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me ſeroit bien difficile de parler de gouvernement, ſans donner trop beau jeu à mon adverſaire; & tout bien peſé, ce ſont des recherches bonnes à faire à Genève, & dans d'autres circonſtances.

(*e*) Préf. de l'Encycl.

Je paſſe à une accuſation bien plus grave que l'objection précédente ; je la tranſcrirai dans ſes propres termes ; car il eſt important de la mettre fidelement ſous les yeux du lecteur.

Plus le Chrétien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi. C'eſt dans les divines Ecritures, qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eſt dans les doctes écrits des Peres de l'Egliſe, qu'il en ſuit de ſiecle en ſiecle le développement ; c'eſt dans les livres de morale & les annales ſaintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des appuis ſi puiſſans ; & ce ſera à cette même religion, qu'un docteur de Genève enſeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſçavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus, pour qui n'a pour regle que l'eſprit particulier.

J'oſe le demander à l'Auteur ; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t-il pu m'accuſer de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme ſur-tout l'étude de nos vaines ſciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? & qu'eſt-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, ſinon celle de ſa religion même ?

Sans doute j'aurois dû blâmer expreſſément toutes ces puériles ſubtilités de la ſcholaſtique, avec leſquelles, ſous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'eſprit, en ſubſtituant l'orgueil ſcientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Miniſtres indiſcrets, qui les premiers ont oſé porter les mains à l'arche, pour étayer avec leur foible ſçavoir un édifice ſoutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui, par leurs miſérables pointilleries, ont avili la ſublime ſimplicité de l'Evangile, & réduit en ſyllogiſmes la doctrine de Jéſus-Chriſt; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

Je vois que c'eſt par l'Hiſtoire & les faits qu'il faudroit terminer cette diſpute. Si je ſçavois expoſer en peu de mots ce que les ſciences & la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela ſerviroit-il à décider la queſtion ſur ce point.

Le peuple que Dieu s'étoit choiſi, n'a jamais cultivé les ſciences, & on ne lui en a jamais conſeillé l'étude; cependant ſi cette étude étoit bonne à quelque choſe, il en auroit eu plus beſoin qu'un autre. Au contraire, ſes chefs firent tous leurs efforts pour le tenir ſéparé, autant qu'il étoit poſſible, des nations idolâtres & ſçavantes qui l'environnoient. Précaution moins néceſſaire pour lui d'un côté que de l'autre: car

ce peuple foible & groſſier étoit bien plus aiſé à ſéduire par les fourberies des prêtres de Baal, que par les ſophiſmes des Philoſophes.

Après des diſperſions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs, la ſcience eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joſeph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoiſſables à leur irreligion, furent les Philoſophes de Jéruſalem; les Phariſiens, grands hypocrites, en furent les docteurs (*f*). Ceux-ci, quoiqu'ils bornaſſent à-peu-près leur ſcience à l'étude de la loi, faiſoient cette étude avec tout le faſte & toute la ſuffiſance dogmatiques; ils obſervoient auſſi avec un très-grand ſoin toutes les pratiques de la religion : mais l'Evangile nous apprend l'eſprit de cette exactitude & le cas qu'il falloit en faire : au ſurplus, ils avoient tous très-peu de ſcience & beaucoup d'orgueil; & ce n'eſt pas

(*f*) On voyoit regner entre ces deux partis cette haine & ce mépris réciproques, qui regnérent de tout temps entre les Docteurs & les Philoſophes : c'eſt-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la Science d'autrui, & ceux qui ſe piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux priſes le Maître de Muſique & le Maître à Danſer du Bourgeois Gentil-homme, vous aurez l'Antiquaire & le Bel-Eſprit, le Chymiſte & l'homme de Lettres, le Juriſconſulte & le Médecin, le Geometre & le Verſificateur, le Théologien & le Philoſophe. Pour bien juger de tous ces gens-là, il ſuffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de ſoi, mais des autres.

en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établiſſement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des Sçavans que Jéſus-Chriſt voulut confier ſa doctrine & ſon miniſtère. Il ſuivit dans ſon choix la prédilection qu'il a montrée en toute occaſion pour les petits & les ſimples. Et dans les inſtructions qu'il donnoit à ſes diſciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de ſcience, ſi ce n'eſt pour marquer le mépris qu'il faiſoit de tout cela.

Après la mort de Jéſus-Chriſt, douze pauvres pêcheurs & artiſans entreprirent d'inſtruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit ſimple; ils prêchoient ſans art, mais avec un cœur pénétré; & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la ſainteté de leur vie: leurs diſciples ſuivirent cet exemple, & le ſuccès fut prodigieux. Les prêtres payens allarmés firent entendre aux Princes, que l'Etat étoit perdu, parce que les offrandes diminuoient. Les perſécutions s'éleverent, & les perſécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre; tous les Peuples couroient au baptême: l'hiſtoire de ces premiers temps eſt un prodige continuel.

Cependant les prêtres des idoles, non contens de perſécuter les Chrétiens, ſe mirent à les calomnier; les Philoſophes, qui ne trouvoient

pas

pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin, martyr (*g*), écri-

(*g*) Ces premiers Ecrivains, qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des Auteurs bien scandaleux; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin, dans son entretien avec Triphon, passe en revue les diverses sectes de Philosophie dont il avoit autrefois essayé, & les rend si ridicules, qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien: aussi voit-on, dans l'Apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des Philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétrissant pour la philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses, & des dogmes impies de ses diverses sectes. Les Epicuriens nioient toute providence; les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité, & les Stoïciens, de l'immortalité de l'ame. Les sectes moins célebres n'avoient pas de meilleurs sentimens: en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des Cyrénaïques, rapporté par Diogene Laërce. *Sustus sit amicitiam, quòd ea neque insipientibus, neque sapientibus adsit... Probabile dicebat prudentem virum non seipsum, pro patriâ, periculis exponere; neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque & adulterio & sacrilegio, cùm tempestivum erit, daturum operam sapientem; nihil quippè horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ à stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est. Sapientem publicè, absque ullo pudore ac suspicione, scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulieres, je le sçais; mais y a-t-il une seule de toutes les sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse? Et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines, si avidement reçue de tous les Philosophes, & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand mystere; il leur donnoit en

vit le premier l'apologie de sa foi. On attaqua les payens à leur tour; les attaquer c'étoit les vaincre. Les premiers succès encouragerent d'autres Ecrivains. Sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme, on se jetta dans la mythologie & dans l'érudition (*b*): on voulut montrer de la science & du bel esprit; les livres parurent en foule; & les mœurs commencerent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Evangile & de la foi des Apôtres; il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes; chacun voulut soutenir son opinion; personne ne

secret des leçons d'Athéisme, & offroit solemnellement des Hécatombes à Jupiter. Les Philosophes se trouverent si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis, des Dieux immortels, qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

(*b*) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir, sans rire, toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos sçavans, pour éclaircir les réveries de la Mythologie?

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la philosophie, & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'Athées ou de Philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincere, feroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne & moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, & le tems même; parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

voulut céder. L'ambition d'être chef de ſecte ſe fit entendre; les héréſies pullulérent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tardérent pas à ſe joindre à la diſpute. Ces Chrétiens ſi doux, qui ne ſçavoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entr'eux des perſécuteurs furieux, pires que les idolâtres : tous tombérent dans les mêmes excès ; & le parti de la vérité ne fut pas ſoutenu avec plus de modération, que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même ſource. C'eſt l'introduction de l'ancienne philoſophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les Philoſophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le chriſtianiſme. On oſa croire que la religion en deviendroit plus reſpectable, revétue de l'autorité de la philoſophie. Il fut un tems où il falloit être Platonicien pour être orthodoxe ; & peu s'en fallut que Platon d'abord, & enſuite Ariſtote, ne fût placé ſur l'autel à côté de J. C.

L'égliſe s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illuſtres défenſeurs les déplorérent ſouvent en termes pleins de force & d'énergie : ſouvent ils tentérent d'en bannir toute cette ſcience mondaine, qui en ſouilloit la pureté. Un des plus illuſtres Papes en vint même juſqu'à cet excès de zèle, de ſoutenir que c'étoit une choſe honteuſe d'aſſervir la parole de Dieu aux regles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier : entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient ; & ce fut d'une maniere très-sçavante que la plupart d'entr'eux déclamérent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixieme siecle, le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre ; le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit sçavoir, que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'église gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des lettres, les divisions ne tardérent pas à recommencer plus terribles que jamais. De sçavans hommes émurent la querelle, de sçavans hommes la soutinrent ; & les plus capables se montrérent les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité ; tous n'y portoient que le desir de briller aux dépens de leur adversaire : chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire : le plus fort imposoit silence au plus foible : la dispute se terminoit toujours par des injures ; & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sçait quand tous ces maux finiront.

Les ſciences ſont floriſſantes aujourd'hui ; la littérature & les arts brillent parmi nous ; quel profit en a tiré la religion ? Demandons-le à cette multitude de Philoſophes qui ſe piquent de n'en point avoir. Nos bibliotheques regorgent de livres de théologie, & les caſuiſtes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des ſaints & point de caſuiſtes. La ſcience s'étend, & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enſeigner à bien faire, & perſonne ne veut l'apprendre. Nous ſommes tous devenus docteurs, & nous avons ceſſé d'être chrétiens.

Non, ce n'eſt point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'eſt étendu par tout l'univers, & que ſa beauté raviſſante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage ; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture, ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant. O vous, Miniſtres de la loi qui m'y eſt annoncée, donnez vous moins de peine pour m'inſtruire de tant de choſes inutiles. Laiſſez-là tous ces livres ſçavans qui ne ſçavent ni me convaincre, ni me toucher. Proſternez-vous aux pieds de ce Dieu de miſéricorde, que vous

vous chargez de me faire connoître & aimer ; demandez lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette ſcience orgueilleuſe, ni ce faſte indécent qui vous deshonorent & qui me révoltent ; ſoyez touchés vous-mêmes, ſi vous voulez que je le ſois ; & ſur-tout montrez moi dans votre conduite, la pratique de cette loi dont vous prétendez m'inſtruire. Vous n'avez pas beſoin d'en ſçavoir, ni de m'en enſeigner davantage, & votre miniſtere aſt accompli. Il n'eſt point en tout cela queſtion de belles lettres, ni de philoſophie. C'eſt ainſi qu'il convient de ſuivre & de prêcher l'Evangile ; & c'eſt ainſi que ſes premiers défenſeurs l'ont fait triompher de toutes les nations : *non Ariſtotelico more*, diſoient les peres de l'égliſe, *ſed piſcatorio.*

Je ſens que je deviens long ; mais j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de m'étendre un peu ſur un point de l'importance de celui ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'eſt une choſe bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.

Je paſſe à la deuxieme partie de la réponſe, ſur laquelle je tâcherai d'être plus court quoique je n'y trouve gueres moins d'obſervations à faire.

Ce n'eſt pas des ſciences, me dit-on, *c'eſt du ſein des richeſſes, que ſont nés de tout tems la molleſſe & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus que

le luxe fut né des ſciences, mais qu'ils étoient nés enſemble, & que l'un n'alloit gueres ſans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie ; la premiere ſource du mal eſt l'inégalité ; de l'inégalité, ſont venues les richeſſes ; car ces mots de pauvre & de riche ſont relatifs, & par-tout où les hommes ſeront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres : des richeſſes, ſont nés le luxe & l'oiſiveté ; du luxe, ſont venus les beaux-arts ; & de l'oiſiveté, les ſciences. *Dans aucun tems les richeſſes n'ont été l'appanage des ſçavans.* C'eſt en cela même que le mal eſt plus grand ; les riches & les ſçavans ne ſervent qu'à ſe corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus ſçavans, ou que les ſçavans fuſſent plus riches, les uns ſeroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la baſſe flatterie ; & tous en vaudroient mieux. C'eſt ce qui peut ſe voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être ſçavans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Ariſtippe accrédité à la Cour, combien de philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude ?* Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philoſophes très-pauvres, & ſûrement très-fâchés de l'être : je ne doute pas non plus que ce ne ſoit à leur ſeule pauvreté, que la plupart d'entr'eux doivent leur philoſophie ; mais quand je voudrois bien les ſuppoſer vertueux,

ſeroit-ce ſur leurs mœurs, que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les ſiennes? *Les ſçavans n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens.* Je conſens à croire qu'ils n'en ont pas le loiſir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas ſon métier, ſeroit un homme bien fou ou bien miſérable. *Ils vivent dans la médiocrité.* Il faut être extrêmement diſpoſé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes: tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue: d'ailleurs, qu'importe qu'il ſoit lui-même vertueux & modeſte, ſi les travaux dont il s'occupe nourriſſent l'oiſiveté, & gâtent l'eſprit de ſes concitoyens? *Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des Artiſtes* Il ne me paroît gueres qu'ils ſoient gens à ſe les refuſer, ſur-tout ceux qui, s'occupant des arts tout-à-fait inutiles, & par conſéquent très-lucratifs, ſont plus en état de ſe procurer tout ce qu'ils déſirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choſes, je ne ſerois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent de leur induſtrie.* Encore

une fois, je ne vois point que nos Artiſtes ſoient des gens ſi ſimples & ſi modeſtes. Le luxe ne ſçauroit regner dans un ordre de citoyens, qu'il ne ſe gliſſe bien-tôt parmi tous les autres ſous différentes modifications; & par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le miſérable qui le convoite. On ne ſçauroit dire que ce fût un mal en ſoi, de porter des manchettes de points, un habit brodé & une boëte émaillée; mais c'en eſt un très-grand, de faire quelque cas de ces colifichets, d'eſtimer heureux le peuple qui les porte, & de conſacrer à ſe mettre en état d'en acquérir de ſemblables, un tems & des ſoins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas beſoin d'apprendre quel eſt le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour ſçavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai paſſé le beau portrait qu'on nous fait ici des ſçavans; & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaiſance. Mon adverſaire eſt moins indulgent; non ſeulement il ne m'accorde rien qu'il puiſſe me refuſer; mais plutôt que de paſſer condamnation ſur le mal que je penſe de notre vaine & fauſſe politeſſe, il aime mieux excuſer l'hypocriſie. Il me demande ſi je voudrois que le vice ſe montrât à découvert; aſſurément je le voudrois. La confiance & l'eſtime renaîtroient entre les bons: on apprendroit à ſe dé-

fier des méchans ; & la ſociété en ſeroit plus ſûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahiſon me frapper par derriere. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le ſcandale au crime ? Je ne ſçais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'eſt une choſe très commode pour les vicieux, que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-tems ſur le ſcandale ; ſi on les vouloit ſuivre à la rigueur, il faudroit ſe laiſſer piller, trahir, tuer impunément, & ne jamais punir perſonne ; car c'eſt un objet très-ſcandaleux qu'un ſcélérat ſur la roue.... Mais l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu... Oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar ; qui ſe proſternoient à ſes pieds pour l'égorger plus ſûrement. Cette penſée a beau être brillante ; elle a beau être autoriſée du nom célebre de ſon Auteur, elle n'en eſt pas plus juſte. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maiſon pour faire ſon coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maiſon qu'il vole ? Non ; couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu ; c'eſt l'outrager, en profanant ſes enſeignes ; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent, juſques dans le crime, je ne ſçais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au-dedans encore quelque étincelle de ce

feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rempante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni reſſource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſcélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carriere, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien: on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche; jamais homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétabliſſement des lettres & des arts l'élégance & la politeſſe qui regnent dans nos manieres. L'Auteur de la réponſe me le diſpute, & j'en ſuis étonné: car puiſqu'il fait tant de cas de la politeſſe & des ſciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choſes l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ſes preuves; elles ſe réduiront à ceci. *On ne voit point que les ſçavans ſoient plus polis que les autres hommes; au contraire, ils le ſont ſouvent beaucoup moins: donc notre politeſſe n'eſt pas l'ouvrage des ſciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de ſciences que de littérature, de beaux-arts & d'ouvrages de goût; & nos Beaux-Eſprits, auſſi peu ſçavans qu'on voudra, mais ſi polis, ſi répandus, ſi brillans, ſi petits-maîtres, ſe reconnoîtront difficilement à l'air mauſſade & pédan-

teſque que l'Auteur de la réponſe leur veut donner. Mais paſſons lui cet antécédent; accordons, s'il le faut, que les Sçavans, les Poëtes & les Beaux-Eſprits ſont tous également ridicules; que Meſſieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Meſſieurs de l'Académie des Sciences, Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, ſont des gens groſſiers qui ne connoiſſent ni le ton ni les uſages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie; l'Auteur gagnera peu de choſe à cela, & n'en ſera pas plus en droit de nier que la politeſſe & l'urbanité, qui regnent parmi nous, ſoient l'effet du bon goût, puiſé d'abord chez les anciens, & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts (*i*). Comme les meilleurs maîtres à danſer, ne ſont pas toujours les gens qui

(*i*) Quand il eſt queſtion d'objets auſſi généraux que les mœurs & les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ſes vues ſur des exemples particuliers. Ce ſeroit le moyen de ne jamais appercevoir les ſources des choſes. Pour ſçavoir ſi j'ai raiſon d'attribuer la politeſſe à la culture des Lettres, il ne faut pas chercher ſi un ſçavant, ou un autre, ſont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politeſſe, & voir enſuite quels ſont les peuples chez leſquels ces choſes ſe ſont trouvées réunies ou ſéparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, & de toutes les autres choſes qui influent ſur les mœurs d'une nation, & ſur leſquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raiſonnemens. Examiner tout cela en petit & ſur quelques individus, ce n'eſt pas philoſopher; c'eſt perdre ſon tems & ſes réflexions: car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoiſſance des hommes.

ſe préſentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politeſſe, ſans vouloir ou pouvoir être fort poli ſoi-même. Ces peſans commentateurs, qu'on nous dit qui connoiſſoient tout dans les Anciens, hors la grace & la fineſſe, n'ont pas laiſſé, par leurs ouvrages utiles, quoique mépriſés, de nous apprendre à ſentir ces beautés qu'ils ne ſentoient point. Il en eſt de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on ſubſtitue à leur pureté, & qui s'eſt fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur. A Athènes, à Rome, à la Chine, par-tout on a vu la politeſſe & du langage & des manieres accompagner toujours, non les Sçavans & les Artiſtes, mais les ſciences & les beaux-arts.

L'Auteur attaque enſuite les louanges que j'ai données à l'ignorance; & me taxant d'avoir parlé plus en Orateur qu'en Philoſophe, il peint l'ignorance à ſon tour; & l'on peut bien ſe douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raiſon; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une diſtinction très-juſte & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (*k*) & brutale,

(*k*) Je ſerai fort étonné ſi quelqu'un de mes Critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de pluſieurs peuples ignorans & vertueux, pour m'oppoſer la liſte de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, & qui pour l'ordinaire

qui naît d'un mauvais cœur & d'un eſprit faux, une ignorance criminelle, qui s'étend juſqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégrade la raiſon, avilit l'ame & rend les hommes ſemblables aux bêtes : cette ignorance eſt celle que l'Auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort reſſemblant. Il y a une autre ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curioſité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeſte, qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inſpire qu'indifférence ſur toutes les choſes qui ne ſont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce & précieuſe ignorance, tréſor d'une ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur elle-même, à ſe rendre témoignage de ſon innocence, & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumieres. Voilà l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au ciel, en punition du ſcandale que j'ai cauſé aux doctes par mon mépris déclaré pour les ſciences humaines.

n'étoient pas de fort ſçavans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas ſe fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'eſtiment néceſſaire peut montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il ſuffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne ſeroit pas la peine de me répondre ; & par la même raiſon, je me croirai très-diſpenſé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur tems à me ſoutenir le contraire.

Que l'on compare, dit l'Auteur, *à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces ſiecles heureux où les ſciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice.* Ces ſiecles heureux ſeront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aiſément, où, grace aux ſciences, *ordre* & *juſtice* ne ſeront plus que de vains noms, faits pour en impoſer au peuple, & où l'apparence en aura été conſervée avec ſoin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes.* En quelque tems que ce ſoit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juſte dans l'un des partis, ſans être plus injuſte dans l'autre? Je ne ſçaurois concevoir cela. *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Perſonne aſſurement ne diſputera à mon adverſaire le droit de juger de l'héroïſme; mais penſe-t-il que ce qui n'eſt point étonnant pour lui, ne le ſoit pas pour nous? *Des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés; ſçachant vaincre avec modération; traitant les vaincus avec humanité; l'honneur eſt leur guide; la gloire, leur récompenſe.* Je ne nie pas à l'Auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous; il lui ſeroit trop aiſé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne ſoient très-corrompus. Au reſte, ces choſes ſont ſi vagues, qu'on pourroit preſque

les dire de tous les âges ; & il eſt impoſſible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des bibliotheques & faire des *in-folio* pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les ſciences, il n'a pu, ce me ſemble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la moleſſe des Epicuriens, ni l'abſurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'exiſtoit de ſon tems. Mais ce léger anacroniſme n'eſt point méſſéant à mon adverſaire : il a mieux employé ſa vie qu'à vérifier des dates, & il n'eſt pas plus obligé de ſçavoir par cœur ſon Diogene Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui ſe paſſe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a ſongé qu'à relever les vices des Philoſophes de ſon tems ; mais je ne ſçais qu'en conclure, ſinon que dès ce tems-là les vices pulluloient avec les Philoſophes. A cela on me répond que c'eſt l'abus de la philoſophie ; & je ne penſe pas avoir dit le contraire... Quoi ! faut-il donc ſupprimer toutes les choſes dont on abuſe ? Oui, ſans doute, répondrai-je ſans balancer : toutes celles qui ſont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur uſage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un inſtant ſur cette derniere conſéquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliotheques, & détruire toutes les Univerſités & les

les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien (*l*). C'eſt avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du ſçavoir à l'ignorance, & l'alternative de l'un à l'autre eſt frequente chez les nations; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oiſiveté & du luxe; en vain même vous rameneriez les hommes à cette premiere égalité, conſervatrice de l'innocence & ſource de toute vertu: leurs cœurs, une fois gâtés, le ſeront toujours; il n'y a plus de remede, à moins de quelque grande révolution preſque auſſi à craindre que le mal qu'elle pourroit guerir, & qu'il eſt blâmable de déſirer, & impoſſible de prévoir.

Laiſſons donc les ſciences & les arts adoucir en quelque ſorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus: cherchons à faire une diverſion ſage, & tâchons de donner le change à leurs paſſions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumieres du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité: elles le rendent au

(*l*) *Les vices nous reſteroient*, dit le Philoſophe que j'ai déjà cité, *& nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet Auteur a écrites ſur ce grand ſujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

moins plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire, par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les Académies & leurs illuſtres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal eſt incurable, le Médecin applique des palliatifs, & proportionne les remedes, moins aux beſoins qu'au tempérament du malade. C'eſt aux ſages Légiſlateurs d'imiter ſa prudence, & ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puiſſent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui eſt bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuſe, vient de former pluſieurs inſtitutions en faveur des Lettres. Il a fait en cela une choſe très-digne de ſa ſageſſe & de ſa vertu. Quand il eſt queſtion d'établiſſemens politiques, c'eſt le tems & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favoriſent toujours les ſciences & les arts; j'en ai dit la raiſon: & dans l'état préſent des choſes, il faut encore qu'ils les favoriſent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque aſſez borné pour penſer & agir différemment, ſes Sujets reſteroient pauvres & ignorans, & n'en ſeroient

pas moins vicieux. Mon adverſaire a négligé de tirer avantage d'un exemple ſi frappant & ſi favorable en apparence à ſa cauſe. Peut-être eſt-il le ſeul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas ſongé. Qu'il ſouffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuſe point à de grandes choſes les éloges qui leur ſont dûs; qu'il les admire ainſi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.



RÉFUTATION

D'un Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, *sur cette Question proposée par la même Académie :* Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. *Cette Réfutation a été lûe dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Professeur de Mathématique & d'Histoire.*

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont perfectionnés, & que le même phénomene s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce Discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque, selon de sçavans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre siecle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la

maniere de cet ouvrage eſt grande & hardie, plus il eſt propre à en impoſer, à accréditer des maximes pernicieuſes. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de ſoutenir le pour ou le contre; de ces vains ſujets d'éloquence, où l'on fait parade de penſées futiles, ingénieuſement contraſtées. Je vais, Meſſieurs, plaider une cauſe qui intéreſſe votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raiſonnemens (*a*) de M. Rouſſeau ſont défectueux, je tomberois dans la ſéchereſſe du genre polémique. Cet inconvenient ne m'a point arrêté, perſuadé que la ſolidité d'une réfutation de cette nature fait ſon principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les ſciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaiſant ſera donc blâmé par la poſtérité, d'avoir fait un établiſſement pour les rendre plus floriſſantes; & ſon Miniſtre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les ſiens: ſi les ſciences dépravent les mœurs, vous devez donc déteſter l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amérement le tems que vous avez employé à acquérir des connoiſſances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la pa-

(*a*) Il y auroit de l'injuſtice à dire que tous les raiſonnemens de M. Rouſſeau ſont défectueux. Cette propoſition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui ſe gliſſent dans les Arts & dans la République des Lettres.

trie. L'auteur que je combats eſt l'apologiſte de l'ignorance : il paroît ſouhaiter qu'on brûle les bibliotheques ; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme univerſel ; mais il compte ſur les ſuffrages des ſiecles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie ; quand ſur les ruines des Beaux-Arts éplorés, triompheront inſolemment l'Ignorance & la Ruſticité.

Nous avons deux queſtions à diſcuter, l'une de fait, l'autre de droit. Nous examinerons dans la premiere partie de ce Diſcours, ſi les ſciences & les arts ont contribué à corrompre les mœurs, & dans la ſeconde, ce qui peut réſulter du progrès des ſciences & des arts conſidérés en eux-mêmes : tel eſt le plan de l'ouvrage que je critique.

PREMIERE PARTIE.

AVANT, dit M. Rouſſeau, que l'art eût façonné nos manieres, & appris à nos paſſions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup d'œil celle des caracteres. La Nature humaine au fond n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réci-

proquement ; & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon, ſe cachent ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumieres de notre ſiecle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune.

Je réponds, qu'en examinant la ſource de cette politeſſe qui fait tant d'honneur à notre ſiecle, & tant de peine à M. Rouſſeau, on découvre aiſément combien elle eſt eſtimable. C'eſt le déſir de plaire dans la ſociété, qui en a fait prendre l'eſprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caracteres, leurs déſirs, leurs beſoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analyſé les agrémens, dévoilé leurs cauſes, apprécié le mérite, diſtingué ſes divers degrés. D'une infinité de réflexions ſur le beau, l'honnête & le décent, s'eſt formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos beſoins en plaiſirs, de répandre des charmes dans la converſation, de gagner l'eſprit par ſes diſcours & les cœurs par ſes procédés. Egards, attentions, complaiſances, prévenances, reſpect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politeſſe s'eſt perfectionnée, plus la ſociété a été utile aux hommes ; on s'eſt plié aux

bienſeances, ſouvent plus puiſſantes que les devoirs; les inclinations ſont devenues plus douces, les caracteres plus lians, les vertus ſociales plus communes. Combien ne changent de diſpoſitions, que parce qu'ils ſont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices eſt obligé de les déguiſer: c'eſt pour lui un avertiſſement continuel qu'il n'eſt pas ce qu'il doit être; ſes mœurs prennent inſenſiblement la teinte des mœurs reçues. La néceſſité de copier ſans ceſſe la vertu, le rend enfin vertueux; ou du moins ſes vices ne ſont pas contagieux, comme ils le ſeroient, s'ils ſe préſentoient de front avec cette ruſticité que regrette mon adverſaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas conſidéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la ruſticité n'empêchoit pas le déguiſement. On en a ſous les yeux une preuve ſans réplique: on voit des nations dont les manieres ne ſont pas façonnées, ni le langage apprêté, uſer de détours, de diſſimulations & d'artifices, tromper adroitement, ſans qu'on puiſſe en rendre comptables les belles-lettres, les ſciences & les arts. D'ailleurs, ſi l'art de ſe voiler s'eſt perfectionné; celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes ſur de ſimples apparences; on n'attend pas à les

éprouver, qu'on ſoit dans l'obligation indiſpenſable de recourir à leurs bienfaits. On eſt convaincu qu'en général il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe, ou qu'on ne leur ſoit utile, qu'ils n'ayent quelqu'intérêt à nous rendre ſervice. On ſçait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe, & ramener ſes expreſſions à leur ſignification reçue. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaiſir même d'obliger. Leur politeſſe a un ton bien ſupérieur à tout ce qui n'eſt que cérémonial; leur candeur, un langage qui lui eſt propre : leur mérite eſt leur art de plaire.

Ajoutez que le ſeul commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme : on n'eſt donc pas fondé à en faire honneur aux ſciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau? Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu? C'eſt qu'on cultive les belles-lettres, les ſciences & les arts. Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau. Ne ſe laſſera-t-on jamais d'invectiver les hommes? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu? Sous prétexte

d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis ? O doux nœuds de la ſociété, charmes des vrais Philoſophes, aimables vertus, c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs : vous ne devez votre empire ni à l'âpreté ſtoïque, ni à des mœurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.

M. Rouſſeau attribue à notre ſiecle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne ſont pas policées ; & il en conclut que le ſort des mœurs & de la probité a été régulièrement aſſujetti aux progrès des ſciences & des arts. Laiſſons ces vagues imputations & paſſons au fait.

Pour montrer que les ſciences ont corrompu les mœurs dans tous les tems, il dit que pluſieurs peuples tombérent ſous le joug, lorſqu'ils étoient les plus renommés par la culture des ſciences. On ſçait bien qu'elles ne rendent point invincibles ; s'enſuit-il qu'elles corrompent les mœurs ? Par cette façon ſinguliere de raiſonner, on pourroit conclure auſſi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puiſqu'un grand nombre de nations barbares ont été ſubjuguées par des peuples amateurs des beaux-arts. Quand même on pourroit prouver par des faits, que la diſſolution des mœurs a toujours regné avec les ſciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendit de leurs progrès. Lorſqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle ſe

porte ordinairement aux plaiſirs & aux beaux-arts. Les richeſſes procurent les moyens de ſatisfaire ſes paſſions : ainſi ce ſeroient les richeſſes, & non pas les belles-lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs ; ſans parler de pluſieurs autres cauſes qui n'influent pas moins que l'abondance ſur cette dépravation : l'extrême pauvreté eſt la mere de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allegue notre adverſaire, ne prouvent point que les ſciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui eſt arrivé en Egypte, en Grece, à Rome, à Conſtantinople, à la Chine, que les arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette aſſertion ſur laquelle il inſiſte principalement paroiſſe étrangere à la queſtion dont il s'agit, il eſt à propos d'en montrer la fauſſeté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philoſophie & des beaux-arts, & bientôt après la conquête de Cambiſe : mais bien des ſiecles avant cette époque, elle avoit été ſoumiſe par des bergers Arabes, ſous le regne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cens ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de ſe défendre ? Etoient-ils énervés par les beaux arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les ſciences qui ont efféminé les Aſiatiques, & rendu lâches à l'ex-

cès tant de nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique ?

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur gouvernement, devenu venal sous Périclès, prend une nouvelle face : l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la molesse & l'oisiveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne se sont-ils pas couverts dans le tems que la littérature étoit en honneur à Rome ? Etoient-ils énervés par les arts, lorsque Cicéron disoit à César : vous avez dompté des nations sauvages & féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adversaire, il seroit inutile d'insister davantage sur cet article. On connoît les causes des révolutions qui arrivent dans les Etats. Les sciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui sont destinés à les défendre, s'occuperoient des sciences au point de négliger leurs fonctions militaires ; dans cette supposition, toute occupation étrangere à la guerre auroit les mêmes suites.

M. Rouſſeau, pour montrer que l'ignorance préſerve les mœurs de la corruption, paſſe en revue les Scythes, les premiers Perſes, les Germains & les Romains dans les premiers tems de leur République; & il dit que ces peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. On avoue que Juſtin a fait un éloge magnifique des Scythes; mais Hérodote, & des Auteurs cités par Strabon, les repréſentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de leurs priſonniers & crevoient les yeux aux autres. A l'anniverſaire d'un Roi, ils étrangloient cinquante de ſes officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin ſe nourriſſoient de la chair des Etrangers qui arrivoient chez eux. L'hiſtoire des diverſes nations Scythes offre partout des traits, ou qui les deshonorent, ou qui font horreur à la Nature. Les femmes étoient communes entre les Maſſagetes; les perſonnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui ſe régaloient de leurs chairs. Les Agatyrſiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Anthropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injuſtes & inhumains. Tels furent les peuples qu'on propoſe pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perſes, tout le monde convient ſans doute avec M. Rollin qu'on ne ſçauroit lire ſans horreur juſqu'où ils avoient

porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la Nature. Chez eux toutes sortes d'incestes étoient autorisés. Dans la Tribu Sacerdotale, on conféroit presque toujours les premieres dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec sa mere. Il falloit qu'ils fussent bien cruels, pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius-Mela peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur ressembler : peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'est point une chose honteuse, & qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de faire aux Romains, dans le tems qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les Lettres, un Philosophe éclairé de toutes les lumieres de la raison? Illustres Barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'Univers? Tigres altérés du sang des hommes, comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuse tyrannie? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens & de nos vies, de nous rendre esclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la désolation & la mort? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez? O détestable grandeur, qui se repaît

de miſeres & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté? Eſt-ce la force? Les loix de l'Humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne ſe fait done point entendre à vos cœurs? Vous mépriſez la volonté des Dieux qui vous ont deſtinés, ainſi que nous, à paſſer tranquillement quelques inſtans ſur la terre : mais la peine eſt toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de paſſer ſous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pieces, & vous aurez bientôt celle de voir la République ſe déchirer par ſes propres forces. Qui vous empêche de paſſer une vie agréable dans le ſein de la paix, des arts, des ſciences & de la vertu? Romains, ceſſez d'être injuſtes; ceſſez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des nations vertueuſes dans le ſein de l'ignorance; je demande ſi ce n'eſt pas à des loix ſages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les Lettres; ils ne furent jamais les apologiſtes de l'ignorance. Le plus ſçavant des Athéniens avoit raiſon de dire que la préſomption des hommes d'Etat, des Poëtes & des Artiſtes d'Athenes, terniſſoit leur ſçavoir à ſes yeux, & qu'ils avoient tort de ſe

croire les plus ſages des hommes; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophiſtes, il ne faiſoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des ſons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les ſtatues des Graces. La Rhétorique, la Phyſique, l'Aſtronomie furent l'objet de ſes études; & ſelon Diogene Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il eſt vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une ſcience de la morale, & qu'il ne s'imaginoit pas ſçavoir ce qu'il ne ſçavoit pas: eſt ce-là favoriſer l'ignorance? Doit-elle ſe prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces diſcoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeſte de rendre toutes les vérités douteuſes. Un des chefs de la troiſieme Académie, Carnéade, montrant en préſence de Caton la néceſſité d'une loi naturelle, & renverſant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'eſprit de ce cenſeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en ſentit l'injuſtice, & la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma ſon ſtyle ſur celui de Thucydide & de Démoſthene, & enrichit ſes ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'agriculture, la médecine, l'hiſtoire & beaucoup d'autres matieres exercérent ſa plume. Ces

traits

traits font voir que, si Socrate & Caton eussent fait l'éloge de l'ignorance, ils se seroient censurés eux-mêmes; & M. Rousseau, qui a si heureusement cultivé les belles-lettres, montre combien elles sont estimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire: je dis, qu'il paroit; parce qu'il n'est pas vrai-semblable qu'il fasse peu de cas de ses connoissances. Dans tous les tems on a vu des Auteurs décrier leurs siecles & louer à l'excès des nations anciennes. On met une sorte de gloire à se roidir contre les idées communes; de supériorité, à blamer ce qui est loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure maniere de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés & distingués par la culture des lettres & des sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays orientaux regnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs & débauchés. Là, sont établis des usages inhumains; ici, l'impudicité est autorisée par les loix. Là, le brigandage & le meurtre sont érigés en professions; ici, on est

tellement barbare, qu'on ſe nourrit de chair humaine. Dans pluſieurs Royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans ; en d'autres on ſacrifie des hommes au Démon : on tue quelques perſonnes pour faire honneur au Roi, lorſqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Aſie & l'Amérique offrent des tableaux ſemblables (*a*).

L'ignorance & les mœurs corrompues des nations qui habitent ces vaſtes contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverſaire : peuples, ſçachez une fois que la nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant ; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit : peuples, ſçachez une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à ſa culture, eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. Il finit la premiere partie de ſon Diſcours par cette réflexion : que la probité eſt fille de l'ignorance, & que la ſcience & la vertu ſont incompatibles. Voilà un ſentiment bien contraire à celui

(*a*) Les bornes étroites que je me ſuis preſcrites, m'obligent à renvoyer à l'Hiſtoire des Voyages, & à l'Hiſtoire Générale par M. l'Abbé Lambert.

de l'Eglise ; elle regarda comme la plus dangereuse des persécutions la défense que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enseigner à leurs enfans la Rhétorique, la Poétique & la Philosophie.

SECONDE PARTIE.

M. Rousseau entreprend de prouver dans la seconde partie de son Discours, que l'origine des sciences est vicieuse, leurs objets vains, & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences : d'où il infere que les Egyptiens, chez qui elles étoient nées, n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remedes pour les maladies de l'ame* : Inscription qu'au rapport de Diodore de Sicile, on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des bibliotheques, de celle d'Osymandias Roi d'Egypte.

Il assure que l'Astronomie est née de la superstition ; l'Eloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géométrie, de l'avarice ; la Physique d'une vaine curiosité ; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les sciences & les arts devoient leur naissance à nos be-

ſoins ; on l'avoit même fait voir dans pluſieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des ſciences & des arts ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des arts ſans le luxe qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les arts inſtructifs & miniſtériels, indépendamment du luxe, ſervent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux beſoins de la vie.

Vous demandez à quoi ſerviroit la Juriſprudence ſans les injuſtices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun corps politique ne pourroit ſubſiſter ſans loix, ne fût-il compoſé que d'hommes juſtes. Vous voulez ſçavoir ce que deviendroit l'Hiſtoire s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'*Hiſtoire Univerſelle* contient la deſcription des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les Magiſtratures, les vies des Princes pacifiques, des Philoſophes & des Artiſtes célebres. Tous ces ſujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerres, & les conſpirateurs ?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée? Cette ſeule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de

la philoſophie. Vous ſçavez que les ſciences dont on occupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la Morale, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Ce ſont donc là ſelon vous de ſtériles ſpéculations. Les Univerſités vous ont une grande obligation, de leur avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt retirée au fond d'un puits! Les grands Philoſophes qui les poſſedent dans un degré éminent, ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſçavent rien. Ils ignoreroient auſſi, ſans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'inveſtigation des ſciences. Vous dites que le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons, & que la vérité n'a qu'une maniere d'être : mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité? Qui eſt-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien ſincérement? A quelle marque eſt-on ſûr de la reconnoître? Les Philoſophes vous répondront qu'ils n'ont appris les ſciences, que pour les ſçavoir & en faire uſage; & que l'évidence, c'eſt-à dire, la perception du rapport des idées eſt le caractere diſtinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matieres qui ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Voudriez-vous voir renaître les Sectes de Pyrrhon, d'Arcéſilas ou de Lacyde?

Convenez que vous auriez pu vous diſpenſer

de parler de l'origine des sciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des sciences & des arts? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliotheques, productions des pays étrangers dûes à la navigation dirigée par l'Astronomie. Là, les arts méchaniques mettent nos biens en valeur; les progrès de l'Anatomie assurent ceux de la Chirurgie; la Chymie, la Botanique nous préparent des remedes: les arts libéraux, des plaisirs instructifs: ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, & immortalisent les grands hommes & notre reconnoissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la Géométrie, appuyée de l'Algebre, préside à la plupart des sciences; elle donne des leçons à l'Astronomie, à la Navigation, à l'Artillerie, à la Physique. Quoi! tous ces objets sont vains? Oui, & selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je? selon lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles: nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poetes, des Musiciens, des Peintres; nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y péris-

ſent indigens & mépriſés. Ainſi, Meſſieurs, ceſſez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous conſacriez vos jours au ſervice de la ſociété, quoique vous rempliſſiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité eſt le partage des payſans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment oſe-t-on inſulter ainſi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les Etats?

O Louis le Grand! quel ſeroit votre étonnement, ſi rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant ſur vos traces glorieuſes, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on ſoutient que les ſciences ſont vaines dans leur objet, pernicieuſes dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne ſont pas citoyens! Quoi! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire, pour avoir donné un aſyle aux Muſes, établi des Académies, rendu la vie aux Beaux-Arts, pour avoir envoyé des Aſtronomes dans les pays les plus éloignés, récompenſé les talens & les découvertes, attiré les ſçavans près du Trône! Quoi! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxiteles & des Syſippes, des Apelles & des Ariſtides, des Amphions & des Orphées! Que tardez-vous de briſer ces inſtrumens des arts & des ſciences, de brûler ces

précieuſes dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les Archives de l'eſprit & du génie? Replongez-vous dans les ténebres épaiſſes de la barbarie, dans les préjugés qu'elle conſacre ſous les funeſtes auſpices de l'ignorance & de la ſuperſtition. Renoncez aux lumieres de votre ſiecle; que des abus anciens uſurpent les droits de l'équité; rétabliſſez des loix civiles contraires à la loi naturelle; que l'innocent qu'accuſe l'injuſtice, ſoit obligé, pour ſe juſtifier, à s'expoſer à périr par l'eau ou par le feu; que des peuples aillent encore maſſacrer d'autres peuples ſous le manteau de la religion; qu'on faſſe les plus grands maux avec la même tranquilité de conſcience, qu'on éprouve à faire les plus grands biens: telles & plus déplorables encore ſeront les ſuites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'eſt point cenſée adopter tous les ſentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne penſe point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos ſçavans & de nos meilleurs citoyens ne ſont preſque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des ſervices, faute de connoître tous leurs rapports & l'enſemble des parties de la Nature; mais elle penſe, ainſi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il eſt important d'é-

tendre de toutes parts les branches de notre ſçavoir, d'en creuſer les analogies, d'en ſuivre toutes les ramifications. Elle ſçait que telle connoiſſance qui paroît ſtérile pendant un tems, peut ceſſer de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuſes, peut-être même au hazard. Elle ſçait que pour élever un édifice, on raſſemble des matériaux de toute eſpece: ces pieces brutes, amas informe, ont leur deſtination; l'art les dégroſſit & les arrange: il en forme des chefs-d'œuvre d'Architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en eſt, en quelque ſorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité eſt reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du hazard ſur la ſurface des fleuves; *ils ſe réuniſſent, ils ſe fortifient mutuellement & ſervent à les traverſer.*

Si l'Auteur a avancé ſans fondement que cultiver les ſciences eſt abuſer du tems, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux Lettres & aux Arts. Le luxe eſt une ſomptuoſité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à ſe diſtinguer, & procure à quelques arts les moyens de lui fournir le ſuperflu; mais ce qui eſt ſuperflu par rapport à certains états, eſt néceſſaire à d'autres, pour entretenir les diſtinctions qui caractériſent les rangs divers de la ſociété. La re-

ligion même ne condamne point les dépenſes qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui eſt luxe pour l'artiſan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui tranſmettent les ſentimens de l'homme vicieux? Caton le grand, ſolliciteur des loix ſomptuaires, ſuivant la remarque d'un politique, nous eſt dépeint avare & intempérant, même uſurier & yvrogne; au lieu que le ſomptueux Lucullus, encore plus grand capitaine & auſſi juſte que lui, fut toujours libéral & bien-faiſant. Condamnons la ſomptuoſité de Lucullus & de ſes imitateurs, mais ne concluons pas qu'il faille chaſſer de nos murs les Sçavans & les Artiſtes. Les paſſions peuvent abuſer des arts; ce ſont elles qu'il faut réprimer. Les arts ſont le ſoutien des Etats; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le néceſſaire phyſique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la nation: comment pourront ſubſiſter les autres Sujets, ſi les riches craignent de dépenſer, ſi la circulation des eſpeces eſt ſuſpendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains?

Tandis, ajoute l'Auteur, que les commodités de la vie ſe multiplient, que les arts ſe per-

fectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ouvrage des ſciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Meſſieurs, que tous nos ſoldats ſont occupés à cultiver les ſciences & que tous leurs officiers ſont des Maupertuis & des Réaumur? S'eſt-on apperçu ſous les regnes de Louis XIV. & de Louis XV. que les vertus militaires ſe ſoient évanouies? Si on veut parler des ſciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes; & s'il s'agit de ſciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu regner davantage dans les armées Françoiſes, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des ſoldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils ſeront mal vétus & mal nourris?

M. Rouſſeau eſt-il mieux fondé à ſoutenir que la culture des ſciences eſt nuiſible aux qualités morales? C'eſt, dit-il, dès nos premieres années, qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſemens immenſes, où l'on éleve à grands frais la Jeuneſſe pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs.

Peut-on attaquer de la ſorte tant de corps

reſpectables, uniquement dévoués à l'inſtruction des jeunes gens, à qui ils inculquent ſans ceſſe les principes de l'honneur, de la probité & du Chriſtianiſme? La ſcience, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'eſt toujours propoſé l'Univerſité de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établiſſemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on employe tous les moyens poſſibles pour leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens; on met continuellement ſous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'Antiquité. L'hiſtoire ſacrée & profane leur donne des leçons ſoutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur eſprit une impreſſion qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les ſciences pourroient-elles nuire aux qualités morales? Un de leurs premiers effets eſt de retirer de l'oiſiveté, & par conſéquent du jeu & de la débauche qui en ſont les ſuites. Séneque, que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les Belles-Lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epiſt.* 88.)

Que veulent dire ces traits ſatyriques lancés contre notre ſiecle? Que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a

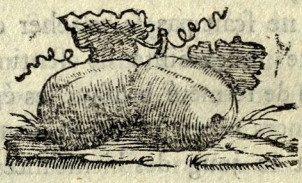
de la probité, mais s'il a des talens; que la vertu reſte ſans honneur; qu'il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucuns pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement? La punition du vice n'eſt-elle pas déja la premiere récompenſe de la vertu? L'eſtime, l'amitié de ſes concitoyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers Académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits? Ce ſeroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuſes, ſi ce n'eſt le ſoin même de les cacher.

M. Rouſſeau parle de nos Philoſophes avec mépris; il cite les dangereuſes réveries des Hobbes & des Spinoſa, & les met ſur une même ligne avec toutes les productions de la philoſophie. Pourquoi confondre ainſi avec les ouvrages de nos vrais Philoſophes, des ſyſtèmes que nous abhorrons? Doit-on rejetter ſur l'étude des Belles-Lettres les opinions inſenſées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples ſont infatués de ſyſtèmes abſurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité? L'eſprit humain n'a pas beſoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monſtrueuſes. C'eſt en s'élevant avec tout l'eſſor dont elle eſt capable, que la raiſon ſe met au deſſus des chimeres. La vraie

philoſophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés & de la ſuperſtition. Parce que quelques Auteurs ont abuſé de leurs lumieres, faudra-t-il proſcrire la culture de la raiſon? Eh! de quoi ne peut-on pas abuſer? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détourné à des uſages nuiſibles? Tel eſt celui qu'a fait M. Rouſſeau de ſa puiſſante éloquence, pour inſpirer le mépris des ſciences, des lettres & des Philoſophes. Au tableau qu'il préſente de ces hommes Sçavans, oppoſons celui du vrai Philoſophe. Je vais le tracer, Meſſieurs, d'après les modeles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'eſt-ce qu'un vrai Philoſophe? C'eſt un homme très-raiſonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vûe qu'on le conſidere, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute ſon eſtime, & l'on n'eſt content de ſoi-même que l'orſqu'on mérite la ſienne. Il ne connoît ni les ſoupleſſes rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuſes de la jalouſie, ni la baſſeſſe d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obſcurcir celui des autres; car l'envie, qui ne pardonne ni les ſuccès, ni ſes propres injuſtices, eſt toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ſes maximes en les contrediſant par ſes actions, jamais acceſſible à la licence que condamnent la Religion qu'elle attaque, les loix qu'el-

le élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son caractere a plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur & son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses discours cet air aimable de sincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnoissance & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il désire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa Patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche, qui ne sçait pas se relâcher de sa supériorité; cette inflexibilité de sentiment, qui sous le nom de fermeté brusque les égards & les condescendances; cet esprit de contradiction, qui secouant le joug des bienséances se fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïssable soit qu'il défende les droits de la vérité, ou les prétentions de son orgueil. Le vrai Philosophe s'enveloppe dans sa modestie, & pour faire valoir les qualités des autres, il n'hésite pas à cacher l'éclat des siennes. D'un commerce aussi sûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuser, & dans la conversation que celui d'asso-

cier les autres à ſon propre mérite. Il ſçait qu'un des plus ſolides appuis de la juſtice que nous nous flattons d'obtenir, eſt celle que nous rendons au mérite d'autrui ; & quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas ſa conduite ſur des principes différens de ceux que nous venons d'expoſer : perſuadé que le cœur fait l'homme ; l'indulgence, les vrais amis ; la modeſtie, des citoyens aimables. Je ſçais bien, que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du Philoſophe, & ſur-tout du Philoſophe Chrétien ; mon deſſein a été ſeulement d'en donner une légere eſquiſſe.



LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU,
DE GENEVE,
A M. ***.

Sur la Réfutation précédente. (a)

JE vous envoye, Monsieur, le Mercure d'Octobre, que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours ; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité d'y répondre ; & voici mes objections.

1. Je ne puis me persuader que, pour avoir raison, on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la réfutation, & plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. Gautier d'autre réplique, que le discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans

(a) La Réfutation qu'on vient de lire, avoit été lûe à l'Académie de Nancy, & insérée dans le Mercure d'Octobre 1751. Elle ne se trouve ici, qu'à cause de la Réponse de M. Rousseau.

l'un & l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation: lisez la prosopopée de Louis le Grand, & celle de Fabricius; enfin, lisez la conclusion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je pense en tout si différemment de Mr. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je ferois obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui; & cela me donneroit un air contrariant, que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que, pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, & que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sçait évaluer les offres spécieuses de la politesse; c'est-à-dire, sans doute, que, quand deux hommes se font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur: *Je vous traite comme un sot, & je me moque de vous:* l'autre lui répond dans le

fond du ſien : *Je ſçais que vous mentez impudemment ; mais je vous le rends de mon mieux.* Si j'avois voulu employer la plus amere ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute : ce qui lui eſt aſſurément fort commode ; parce que répondant ſans ceſſe à ſa penſée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occaſion du monde de dire tout ce qui lui plaît. D'un autre côté, ſi ma réplique en devient plus difficile, elle en devient auſſi moins néceſſaire ; car on n'a jamais oui dire qu'un peintre, qui expoſe en public un tableau, ſoit obligé de viſiter les yeux des ſpectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont beſoin.

D'ailleurs, il n'eſt pas bien ſûr que je me fiſſe entendre, même en répliquant. Par exemple ; Je ſçais, dirois-je à Monſieur Gautier, que nos ſoldats ne ſont point des Réaumurs & des Fontenelles, & c'eſt tant pis pour eux, pour nous, & ſur-tout pour les ennemis. Je ſçais qu'ils ne ſçavent rien, qu'ils ſont brutaux & groſſiers ; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils ſont énervés par les ſciences qu'ils mépriſent, & par les beaux-arts qu'ils ignorent. C'eſt un des grands inconvéniens de la culture des lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une

nation. Or, vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fièrement ce que les troupes ont de commun avec les académies ; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris ; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talens, on néglige les vertus ; & d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la premiere.

5. Si je voulois répondre à la premiere partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel ; il recuse l'autorité de ceux qui dépose nt pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès ; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allegue ; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel, sont deux choses tout-à fait différentes, & que les peuples vérita-

blement corrompus ſont moins ceux qui ont de mauvaiſes loix, que ceux qui mépriſent les loix; ſa réplique eſt aiſée à prévoir. Le moyen qu'on puiſſe ajouter foi à des écrivains ſcandaleux, qui oſent louer des barbares qui ne ſçavent ni lire ni écrire; le moyen qu'on puiſſe jamais ſuppoſer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue. Il faudra donc diſputer. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius-Mela, aux priſes avec Xénophon, Juſtin, Quinte-Curce, Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critique, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures ſe transforment en volumes; les livres ſe multiplient, & la queſtion s'oublie. C'eſt le ſort des diſputes de littérature, qu'après des infolio d'éclairciſſemens, on finit toujours par ne ſçavoir où l'on en eſt: ce n'eſt pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la ſeconde partie, cela ſeroit bientôt fait; mais je n'apprendrois rien à perſonne. M. Gautier ſe contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, & non par-tout où j'ai dit oui: je n'ai donc qu'à dire encore non par tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & ſupprimer les preuves, j'aurai très exactement répondu. En ſuivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation,

ſans en dire trop & trop peu: or, je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois ſuivre une autre méthode, & examiner ſéparément les raiſonnemens de M. Gautier, & le ſtyle de la réfutation.

Si j'examinois ſes raiſonnemens, il me ſeroit aiſé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'auteur n'a point ſaiſi l'état de la queſtion, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne ſont pas ſçavans; & je m'étois déja bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Cafres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes ſoins à me montrer quelque peuple ſçavant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit ſurpris davantage. Par-tout il me fait raiſonner, comme ſi j'avois dit que la ſcience eſt la ſeule ſource de corruption parmi les hommes. S'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme; d'où il conclut qu'on n'eſt pas fondé à en faire honneur aux ſciences. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur? Depuis que les hommes vivent en ſociété, il y a eu des peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient

pas : Monſieur Gautier a oublié de nous rendre raiſon de cette différence.

M. Gautier eſt par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait aſſurément beaucoup d'honneur aux ſiennes ; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes, comme les Péripatéticiens étudioient la phyſique, ſans ſortir de ſon cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres ; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'eſt pas une merveille, qu'ayant ſuivi des méthodes ſi différentes, nous nous rencontrions ſi peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne ſçauroit employer un langage plus honnête que celui de notre ſiecle, & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore qu'on ne ſçauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me ſcandaliſe. Penſons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore, que, quand même on pourroit prouver par des faits, que la diſſolution des mœurs a toujours règné avec les ſciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendit de leur progrès. Après avoir employé la premiere partie de mon diſcours à prouver que ces choſes avoient toujours marché enſemble, j'ai deſtiné la ſeconde à montrer qu'en effet l'une tenoit

à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici?

Il me paroit ſurtout très-ſcandaliſé de la maniere dont j'ai parlé de l'éducation des colleges. Il m'apprend qu'on y enſeigne aux jeunes gens, je ne ſçais combien de belles choſes, qui peuvent être d'une bonne reſſource pour leur amuſement, quand ils ſeront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les inſtruire. „ Nous nous enquérons vo„ lontiers : Sçait-il du Grec & du Latin? Ecrit„ il en vers ou en proſe? Mais s'il eſt devenu „ meilleur ou plus aviſé, c'étoit le principal; & „ c'eſt ce qui demeure derriere. Criez d'un „ paſſant à notre peuple: *O le ſçavant homme!* „ & d'un autre: *O le bon homme!* Il ne faudra „ pas à détourner ſes yeux & ſon reſpect vers „ le premier: il y faudroit un tiers crieur, *O* „ *les lourdes têtes!* “

J'ai dit que la nature a voulu nous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant, & que la peine que nous trouvons à nous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'euſſe dit: Peuples, ſçachez donc une fois, que la nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre: la peine qu'elle a attachée à ſa culture, eſt un avertiſſement pour vous de

la laiſſer en friche. M. Gautier n'a pas ſongé qu'avec un peu de travail, on eſt ſûr de faire du pain; mais qu'avec beaucoup d'étude, il eſt très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raiſonnable. Il n'a pas ſongé encore, que ceci n'eſt préciſément qu'une obſervation de plus en ma faveur: car pourquoi la nature nous a-t-elle impoſé des travaux néceſſaires, ſi ce n'eſt pour nous détourner des occupations oiſeuſes? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aiſément que, s'il ne tenoit qu'à lui, tous les laboureurs déſerteroient bientôt les campagnes, pour aller argumenter dans les écoles; occupation, ſelon M. Gautier, & je crois, ſelon bien des profeſſeurs, fort importante pour le bonheur de l'Etat.

En raiſonnant ſur un paſſage de Platon, j'avois préſumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faiſoient-ils pas des ſciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'auteur de la réfutation me demande, comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inſpiration qu'Oſymandias avoit miſe à ſa bibliotheque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce prince. A préſent qu'il eſt mort, je demande, à mon tour, où eſt la néceſſité de faire accorder le ſentiment du Roi Oſymandias avec celui des ſages d'Egypte. S'il eût compté, & ſurtout peſé les voix, qui me répondra que le mot de *poiſons* n'eût pas été ſubſtitué à celui de *remedes*? Mais paſſons cette

faſtueuſe inſcription. Ces remedes ſont excellens, j'en conviens, & je l'ai déja répété bien des fois; mais eſt-ce une raiſon pour les adminiſtrer inconſidérément, & ſans égard aux tempéramens des malades? Tel aliment eſt très bon en ſoi, qui, dans un eſtomac infirme, ne produit qu'indigeſtions & mauvaiſes humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes ſucculentes, concluroit que tous les malades s'en doivent raſſaſier?

J'ai fait voir que les ſciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon ſinguliere de raiſonner; & il ne voit point la liaiſon qui ſe trouve entre le courage & la vertu. Ce n'eſt pourtant pas, ce me ſemble, une choſe ſi difficile à comprendre. Celui qui s'eſt une fois accoutumé à préférer ſa vie à ſon devoir, ne tardera guere à lui préférer encore les choſes qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la ſcience convient à quelques grands génies; mais qu'elle eſt toujours nuiſible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les ſciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort ſçavans hommes; & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus ſçavant des Athéniens; & c'eſt de là que je tire l'autorité de ſon témoignage: tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit ſçavant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton mépriſoit les philoſophes Grecs ; & il ſe fonde ſur ce que Carnéade ſe faiſoit un jeu d'établir & de renverſer les mêmes propoſitions ; ce qui prévint mal à propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Carnéade eſt le ſeul philoſophe, ou le ſeul ſçavant qui ſe ſoit piqué de ſoutenir le pour & le contre ; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne ſignifieroit rien du tout. Je m'en rapporte ſur ce point à ſon érudition.

Si la réfutation n'eſt pas abondante en bons raiſonnemens, en revanche elle l'eſt fort en belles déclamations. L'auteur ſubſtitue par-tout les ornemens de l'art à la ſolidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; & c'eſt, en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un diſcours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau?* A abolir, s'il étoit poſſible, les vaines déclamations des colleges. *Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune?* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences ; mais M. Gautier auroit dû, mieux

que perſonne, me pardonner celle-là. *Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertu? C'eſt qu'on cultive les belles-lettres, les ſciences & les arts.* Pour cela préciſément. *Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau.* Pourquoi non? Y a-t il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'excluſion à la vertu? *Ne ſe laſſera-t-on point d'invectiver les hommes?* Ne ſe lafferont-ils point d'être méchans? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu?* Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur perſuadant qu'ils ſont aſſez bons? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis?* Sous prétexte d'éclairer les eſprits, faudra-t-il pervertir les ames? *O doux nœuds de la ſociété! charme des vrais philoſophes! aimables vertus! c'eſt par vos propres attraits que vous règnez dans les cœurs; vous ne devez votre empire, ni à l'âpreté Stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.*

Je remarquerai d'abord une choſe aſſez plaiſante; c'eſt que de toutes les ſectes des anciens philoſophes que j'ai attaquées, comme inutiles à la vertu, les Stoïciens ſont les ſeuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il ſemble même vouloir mettre de mon côté. Il a raiſon: je n'en ſerai guere plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement en d'autres termes, le sens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous règnez dans les ames. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de rusticité. Vous sçavez aller au cœur par des routes plus simples & plus naturelles. Il suffit de sçavoir la réthorique, la logique, la physique, la métaphysique & les mathématiques, pour acquérir le droit de vous posseder.*

Autre exemple du style de M. Gautier.

Vous sçavez que les sciences dont on occupe les jeunes philosophes dans les universités, sont la logique, la métaphysique, la physique, les mathématiques élémentaires. Si je l'ai sçu, je l'avois oublié, comme nous faisons tous, en devenant raisonnables. *Ce sont donc-là. selon vous, de stériles spéculations.* Stériles, selon l'opinion commune; mais, selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. *Les universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste, je sçais que les universités ne me doivent aucune reconnoissance; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands philosophes, qui les possedent*

dans un dégré éminent, ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſçavent rien. Je crois qu'en effet ces grands philoſophes, qui poſſedent toutes ces grandes ſciences dans un dégré éminent, ſeroient très-ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſçavent rien. Mais je ſerois bien plus ſurpris moi-même, ſi ces hommes, qui ſçavent tant de choſes, ſçavoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politeſſe, n'épargne aucune occaſion de me ſuſciter des ennemis; il étend ſes ſoins, à cet égard, depuis les régens de college juſqu'à la ſouveraine puiſſance. M. Gautier fait fort bien de juſtifier les uſages du monde; on voit qu'ils ne lui ſont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

„ Toutes ces manieres d'écrire & de raiſonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'eſprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raiſonnable. Il m'accuſe, très-ſûrement ſans en rien croire, de n'être point perſuadé du ſentiment que je ſoutiens. Moi, je le ſoupçonne, avec plus de fondement, d'être en ſecret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonſtances où il ſe trouve, l'auront mis dans une eſpece de néceſſité de prendre parti contre moi. La bienſéance de notre ſiecle eſt bonne à bien des choſes; il m'aura donc réfuté par bienſéance;

mais il aura pris toutes sortes de précautions, & employé tout l'art possible pour le faire de maniere à ne persuader personne.

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal-à propos, que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assemblée devant laquelle il parle, & la gloire du grand prince, sous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disoit : Vous ne pouvez, Messieurs, sans ingratitude envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison ; & de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous ; ainsi de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité... Je dis que tout homme, qui parle ainsi, a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer la réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remportérent sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas la une adresse pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au

dénouement de la guerre du Péloponeſe. *Leur gouvernement, devenu vénal ſous Périclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaiſir étouffe leur bravoure; les fonctions les plus honorables ſont avilies; l'impunité multiplie les mauvais citoyens; les fonds deſtinés à la guerre ſont deſtinés à nourrir la molleſſe & l'oiſiveté: toutes ces cauſes de corruption, quel rapport ont-elles aux ſciences?*

Que fait ici M. Gautier, ſinon de rappeller toute la ſeconde partie de mon diſcours, où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour cauſes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon ſens à remonter de lui-même à la premiere cauſe de ces cauſes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laiſſer faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut ſuppoſer qu'il ignore en effet, & ce que tous les hiſtoriens diſent unanimément, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs. Il eſt donc certain que m'attaquer de cette maniere, c'eſt bien clairement m'indiquer les réponſes que je dois faire.

Ceci n'eſt pourtant qu'une conjecture, que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je vouluſſe juſtifier ſon ſçavoir aux dépens de ſa bonne foi: mais ſi en effet il a parlé ſincérement, en réfutant mon diſcours, comment M. Gautier, profeſſeur en Hiſ-

Hiſtoire, profeſſeur en Mathématiques, membre de l'Académie de Nancy, ne s'eſt-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier; c'eſt un point réſolu. Je ne pourrois jamais répondre ſérieuſement, & ſuivre la réfutation pied à pied: vous en voyez la raiſon; & ce ſeroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amere plaiſanterie. Je crains bien déja qu'il n'ait que trop à ſe plaindre du ton de cette lettre: au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant ſa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas aſſez de cas de la politeſſe, pour vouloir apprendre d'elle à déguiſer ſon ſentiment.

Au reſte, je ſuis prêt à rendre à M. Gautier toute la juſtice qui lui eſt dûe. Son ouvrage me paroît celui d'un homme d'eſprit qui a bien des connoiſſances. D'autres y trouveront peut-être de la philoſophie; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la gazette d'Utrecht, du 22 Octobre, une pompeuſe expoſition de l'ouvrage de Monſieur Gautier, & cette expoſition ſemble faite exprès pour confirmer mes ſoupçons. Un auteur qui a quelque confiance en ſon ouvrage, laiſſe aux autres le ſoin d'en faire l'éloge, & ſe borne à en faire un bon

extrait. Celui de la réfutation eſt tourné avec tant d'adreſſe, que, quoiqu'il tombe uniquement ſur des bagatelles que je n'avois employées que pour ſervir de tranſitions, il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle un lecteur judicieux puiſſe être de l'avis de M. Gautier.

Il n'eſt pas vrai, ſelon lui que ce ſoit des vices des hommes que l'hiſtoire tire ſon propre intérêt.

Je pourrois laiſſer les preuves de raiſonnement, & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des autorités.

Heureux les peuples dont les rois ont fait peu de bruit dans l'hiſtoire ;

Si jamais les hommes deviennent ſages, leur hiſtoire n'amuſera guere.

M. Gautier dit avec raiſon qu'une ſociété, fût-elle toute compoſée d'hommes juſtes, ne ſçauroit ſubſiſter ſans loix ; & il conclut de-là qu'il n'eſt pas vrai que, ſans les injuſtices des hommes, la juriſprudence ſeroit inutile. Un ſi ſçavant auteur confondroit-il la juriſprudence & les loix ?

Je pourrois encore laiſſer les preuves de raiſonnement ; & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni juriſconſultes, ni avocats ; leurs loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour ſça-

voir si les loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette ; mais je finirai par cette observation que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier, & retranchons de mon discours toutes les choses qu'il attaque ; mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question ; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce 1 *Novembre* 1751.



DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES SCIENCES ET DES ARTS;

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

Par M. BORDES.

ON est désabusé depuis long-tems de la chimere de l'âge d'or : par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcérent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs, ou des tyrans ; la reconnoissance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succédérent ; les révolutions se multipliérent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heu-

reuſes. Tandis que la plus grande partie du Monde étoit inconnue, que l'Europe étoit ſauvage, & l'Aſie eſclave, la Grece penſa, & s'éleva par l'eſprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philoſophes formérent ſes mœurs & lui donnérent des loix.

Si l'on refuſe d'ajouter foi aux traditions qui nous diſent, que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forets par la douceur de leurs chants, on eſt forcé, par l'Hiſtoire, de convenir que cette heureuſe révolution eſt dûe aux arts utiles & aux ſciences. Quels hommes étoient-ce, que ces premiers légiſlateurs de la Grece? Peut-on nier qu'ils ne fuſſent les plus vertueux & les plus ſçavans de leur ſiecle? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'eſprit, & ils y avoient joint les ſecours de l'expérience, par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crete, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'inſtruire.

Tandis qu'ils établiſſoient leurs divers ſyſtêmes de politique, par qui les paſſions particulieres devenoient le plus ſûr inſtrument du bien public, & qui faiſoient germer la vertu du ſein même de l'amour-propre; d'autres Philoſophes écrivoient ſur la morale, remontoient aux premiers principes des choſes, obſervoient la nature & ſes effets. La gloire de l'eſprit & celle des armes avançoient d'un pas égal; les ſages &

les héros naiſſoient en foule ; à côté des Miltiade & des Thémiſtocle, on trouvoit les Ariſtide & les Socrate. La ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la philoſophie conduiſoit à la gloire. Tel eſt l'infaillible effet des connoiſſances de l'eſprit : les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme. En un mot la Grece dût tout aux ſciences, & le reſte du Monde dût tout à la Grece.

Oppoſera-t-on à ce brillant tableau les mœurs groſſieres des Perſes & des Scythes ? J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre, & vivent de légumes. Mais eſt-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre humain, compoſé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers ? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours ? Erigera-t-on en vertus, les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre ? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être ; le corps eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que ramper & languir.

Les Perſes n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Aſie, qu'ils perdirent leurs mœurs, les Scythes dégenerérent auſſi, quoique plus tard : des vertus ſi ſauvages ſont trop contraires à

l'humanité pour être durables; ſe priver de tout & ne déſirer rien, eſt un état trop violent; une ignorance ſi groſſiere ne ſçauroit être qu'un état de paſſage. Il n'y a que la ſtupidité & la miſere qui puiſſent y aſſujettir les hommes.

Sparte, ce phénomene politique, cette république de ſoldats vertueux, eſt le ſeul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par inſtitution & par choix. Ses loix ſi admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres, l'expoſition des enfans, le vol autoriſé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oiſiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'eſprit proſcrits & mépriſés, l'auſtérité & la férocité des mœurs qui en étoient la ſuite, & qui aliénérent bien-tôt tous les alliés de la république, ſont déja d'aſſez juſtes reproches: peut-être ne ſe borneroient-ils pas là, ſi les particularités de ſon hiſtoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle ſe fit une vertu artificielle en ſe privant de l'uſage de l'or; mais que devenoient les vertus de ſes citoyens, ſi-tôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie? Lyſandre & Pauſanias n'en furent que plus aiſés à corrompre. Cette Nation, qui ne reſpiroit que la guerre, s'eſt elle fait une gloire plus grande dans les armes que ſa rivale, qui avoit réuni toutes les ſortes de gloire? Athenes ne fut pas moins guerriere que Sparte; elle fut de plus ſçavante, in-

génieuſe & magnifique ; elle enfanta tous les arts & tous les talens ; & dans le ſein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus ſage des Grecs. Après avoir été pluſieurs fois ſur le point de vaincre, elle fut vaincue, il eſt vrai, & il eſt ſurprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puiſque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit ſe défendre que par une très-grande ſupériorité de forces. La gloire des Lacédémoniens fut peu ſolide ; la proſpérité corrompit leurs inſtitutions, trop biſarres pour pouvoir ſe conſerver longtems : la fiere Sparte perdit ſes mœurs, comme la ſçavante Athenes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de ſa réputation : & tandis que les Athéniens & pluſieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grece, Sparte ſeule languiſſoit dans le repos, & voyoit préparer de loin ſa deſtruction, ſans ſonger à la prévenir.

Mais enfin je ſuppoſe que tous les Etats dont la Grece étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célebre ? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des hiſtoriens, pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité ; le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous ſeroit indifférent par conſéquent qu'elles euſſent exiſté ou non. Ces nombreux ſyſtèmes de philo-

ſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poëſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables, qui conſervent ou embelliſſent la vie; enfin l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité: toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiecles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe ſeroient ſuccédées comme celles des animaux, ſans aucun fruit pour leur poſtérité, & n'auroient laiſſé après elles qu'un ſouvenir confus de leur exiſtence; le Monde auroit vieilli, & les hommes ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la ſcience? Quoi! le don de penſer ſeroit un préſent funeſte de la Divinité! Les connoiſſances & les mœurs ſeroient incompatibles! La vertu ſeroit un vain phantôme produit par un inſtinct aveugle; & le flambeau de la raiſon la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir! Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raiſon & de la vertu!

Comment prouve-t-on de ſi biſarres paradoxes? On objecte que les ſciences & les arts

ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux inſtitutions primitives des Etats : on cite pour exemple Athenes & Rome. Euripide & Démoſtene ont vû Athenes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace, Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine ; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cauſe. Conſéquence peu fondée, puiſqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs ayent beaucoup influé ſur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les ſciences & les arts y ayent contribué ? La corruption ſuit de près la proſpérité ; les ſciences ſont pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même tems : des choſes ſi diverſes peuvent naître enſemble & ſe rencontrer : mais c'eſt ſans aucune relation entr'elles de cauſe & d'effet.

Athenes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens ; tous leurs citoyens étoient ſoldats, toutes leurs vertus étoient néceſſaires, les occaſions même de corrompre leurs mœurs n'exiſtoient pas. Peu après elles acquirent des richeſſes & de la puiſſance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penſer. Dans le ſein de leur opulence ou de leur loiſir, les uns per-

fectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux; d'autres ayant reçu de la Nature de plus favorables diſpoſitions, étendirent les limites de l'eſprit, & créérent une gloire nouvelle.

Ainſi tandis que les uns, par le ſpectacle des richeſſes & des voluptés, prophanoient les loix & les mœurs; les autres allumoient le flambeau de la philoſophie & des arts, inſtruiſoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naiſſance à ces noms ſi chers aux gens qui ſçavent penſer, l'Atticiſme & l'urbanité. Des occupations ſi oppoſées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications? Pouvoient-elles produire les mêmes effets?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne ſe ſoit répandue quelquefois juſques ſur les lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux; mais doit-on confondre la noble deſtination des ſciences avec l'abus criminel qu'on en a pû faire? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philoſophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le ſage Poëme de Virgile?

D'ailleurs les ouvrages licentieux ſont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la ſcience & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les pays ont eu des paſſions; ils les ont chantées. La France avoit

des Romanciers & des Troubadours, longtems avant qu'elle eût des Sçavans & des Philoſophes. En ſuppoſant donc que les ſciences & les arts euſſent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inſpirées par les paſſions n'en auroient pas moins été réaliſées en proſe & en vers; avec cette différence, que nous aurions eu de moins tout ce que les Philoſophes, les Poëtes & les Hiſtoriens ont fait pour nous plaire ou pour nous inſtruire.

Athenes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine; mais elle ne céda qu'avec l'Univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout: & c'eſt perdre le tems que de chercher des cauſes particulieres, où l'on voit une force ſupérieure ſi marquée.

Rome, maîtreſſe du Monde, ne trouvoit plus d'ennemis; il s'en forma dans ſon ſein. Sa grandeur fit ſa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le Monde entier: elles avoient pû ſuffire contre les factions des Manlius, des Caſſius & des Gracques: elles ſuccomberent ſous les armées de Silla, de Céſar & d'Octave: Rome perdit ſa liberté, mais elle conſerva ſa puiſſance. Opprimée par les ſoldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour à tour déclarés peres de la patrie, & maſſacrés. Un Monſtre indigne du nom d'homme ſe faiſoit proclamer Empereur; & l'auguſte corps

du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etranges alternatives d'eſclavage & de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les Etats où la milice diſpoſoit du Trône. Enfin de nombreuſes irruptions des Barbares vinrent renverſer & fouler aux pieds ce vieux coloſſe ébranlé de toutes parts; & de ſes débris ſe formérent tous les Empires qui ont ſubſiſté depuis.

Ces ſanglantes révolutions ont-elles donc quelque choſe de commun avec les progrès des lettres? Par-tout je vois des cauſes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut ſous des Empereurs Philoſophes. Séneque a-t-il donc été le corrupteur de Néron? Eſt-ce l'étude de la philoſophie & des arts qui fit autant de monſtres, des Caligula, des Domitien, des *Hélioga bale*? Les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tombérent-elles pas ſous ces regnes cruels? Elles s'affoiblirent ainſi par degrés, avec le vaſte Empire auquel la deſtinée du Monde ſembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'Univers une ſeconde fois, avec la barbarie & la ſervitude, ſes compagnes fidelles.

Diſons donc que les Muſes aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits ſur les nations, au moment où elles ſont le plus floriſſantes. Elles n'ont

plus redouté les glaces de la Ruſſie, ſi-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puiſſant Empire, par le Héros ſingulier qui en a été pour ainſi dire le créateur: le Légiſlateur de Berlin, le conquérant de la Siléſie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il eſt arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas ſurvécu long-tems à celle des lettres, c'eſt qu'elle étoit à ſon comble, lorſque les lettres ont été cultivées, & que le ſort des choſes humaines eſt de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les ſciences y contribuent, elles périſſent infailliblement frappées des mêmes coups; en ſorte que l'on peut obſerver que les progrès des lettres & leur déclin ſont ordinairement dans une juſte proportion avec la fortune & l'abaiſſement des Empires.

Cette vérité ſe confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'eſprit humain, après une éclipſe de pluſieurs ſiecles, ſembla s'éveiller d'un profond ſommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu ſacré ſe ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette ſeconde génération des ſciences. Mais dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie? Ce fut lorſque l'Europe, après tant de convulſions violentes, eut enfin pris une poſition aſſurée, & une forme plus heureuſe.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville : de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une patrie toujours prête à leur échapper : c'est une Monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes ses parties, par une legislation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaiment pour la sûreté de l'Etat, vingt millions de citoyens heureux & tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans alarmes les immenses campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les arts & les lettres dans l'enceinte des villes : toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général, par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau regne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerriere & sçavante, est devenue le modele & l'arbitre de l'Europe ; elle sçait vaincre & chanter ses victoires : ses Philosophes mesurent la terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégeneré, depuis qu'ils ont cultivé les lettres ? Dans quel siecle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ?

Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'Antiquité au siege de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les Héros qui les précédoient.

En vain veut on nous persuader que le rétablissement des sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir, que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entiérement proscrits parmi nous.

C'est déja un grand avantage pour la cause des lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bisarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance & de l'oisiveté, n'existent plus, depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats ; c'est que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent, sont du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne ſe trouvent que dans la capitale ſeulement, & ce n'eſt même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richeſſes & l'oiſiveté. Les Provinces entieres, & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoiſſent que de nom. Jugera-t-on toute la nation ſur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus ; la corruption ne jouit de ſes prétendus ſuccès que dans des têtes ignorantes ; les ſciences & les lettres ne ceſſent point de dépoſer contre elle ; la morale la démaſque, la philoſophie humilie ſes petits triomphes ; la Comédie, la Satyre, l'Epigramme la percent de mille traits.

Les bons livres ſont la ſeule défenſe des eſprits foibles, c'eſt-à-dire, de trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conſerver fidélement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale ſurvivront éternellement à ces brochures licencieuſes, qui diſparoiſſent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'eſt outrager injuſtement les ſciences & les arts, que de leur imputer ces productions honteuſes, L'eſprit ſeul, échauffé par les paſſions, ſuffit pour les enfanter. Les Sçavans, les Philoſophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les mépriſent, ou même

ignorent leur exiſtence : il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illuſtré le dernier regne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abuſé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre humain a retirés des ſciences cultivées ? Des Ecrivains, la plupart obſcurs, ſe ſont jettés de nos jours dans de plus grands excès ; heureuſement cette corruption a peu duré ; elle paroît preſque entiérement éteinte ou épuiſée. Mais c'étoit une ſuite particuliere du goût léger & frivole de notre nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de ſemblables reproches à faire aux lettres.

Je pourrois me diſpenſer de parler du luxe, puiſqu'il naît immédiatement des richeſſes, & non des ſciences & des arts. Et quel rapport peut avoir avec les lettres le luxe du faſte & de la molleſſe, qui eſt le ſeul que la morale puiſſe condamner ou reſtreindre ?

Il eſt, à la vérité, une ſorte de luxe ingénieux & ſçavant qui anime les arts & les éleve à la perfection. C'eſt lui qui multiplie les productions de la Peinture, de la Sculpture & de la Muſique. Les choſes les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes ; & une nation ſeroit juſtement mépriſée, qui, pour augmenter le nombre des Peintres & des Muſiciens, ſe laiſſeroit manquer de laboureurs & de

ſoldats. Mais lorſque les armées ſont complettes, & la terre cultivée, à quoi employer le loiſir du reſte des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas ſe donner des tableaux, des ſtatues & des ſpectacles.

Vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques, c'eſt vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau ; c'étoit la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans ſa famille, il déclama toute ſa vie, combattit, & mourut enfin ſans avoir rien fait d'utile pour ſa Patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fiſſent que de petites choſes : ils ſe conſacroient tout entiers à leur patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers tems on ne ſçavoit qu'exiſter ; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées : on étoit alors dans une impoſſibilité phyſique d'être voluptueux ; & qui vouloit être lâche, devoit ſe réſoudre à être eſclave. Les Etats s'accrûrent : l'inégalité des biens s'introduiſit néceſſairement : un Pro-conſul d'Aſie pouvoit-il être auſſi pauvre, que ces Conſuls anciens, demi-bourgeois & demi-payſans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs ? Les

circonſtances ſeules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richeſſe ne ſont point la vertu ; elle eſt uniquement dans le bon ou le mauvais uſage des biens ou des maux que nous avons reçus de la Nature & de la Fortune.

Après avoir juſtifié les lettres ſur l'article du luxe, il me reſte à faire voir que la politeſſe qu'elles ont introduite dans nos mœurs, eſt un des plus utiles préſens qu'elles puſſent faire aux hommes. Suppoſons que la politeſſe n'eſt qu'un maſque trompeur qui voile tous les vices, c'eſt préſenter l'exception au lieu de la regle, & l'abus de la choſe à la place de la choſe même.

Mais que deviendront ces accuſations, ſi la politeſſe n'eſt en effet que l'expreſſion d'une ame douce & bien-faiſante ? L'habitude d'une ſi louable imitation ſeroit ſeule capable de nous élever juſqu'à la vertu même ; tel eſt le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politeſſe des mœurs, plus de philoſophie qu'on ne penſe ; elle reſpecte le nom & la qualité d'homme ; elle ſeule conſerve entr'eux une ſorte d'égalité fictive, foible, mais précieux reſte de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre ; elle eſt le ſacrifice perpétuel de l'humeur & de l'eſprit de ſingularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonſtrations de douceur,

de bienveillance, n'eſt compoſé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous ſoient en même tems & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne ſont point aſſez parfaits pour ſe montrer ſans voile: la politeſſe eſt un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caracteres; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les reſſemblances générales qu'elle répand ſur eux: ſans elle, la ſociété n'offriroit que des diſparates & des chocs; on ſe haïroit pour les petites choſes; & avec cette diſpoſition, il ſeroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus ſouvent beſoin de complaiſance que de ſervices; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans ſa vie. Mais une ſociété douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politeſſe place les vertus; elle ſeule leur enſeigne ces combinaiſons fines, qui les ſubordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainſi que ce juſte milieu, au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne ſe contente pas d'attaquer les ſciences dans les effets qu'on leur attribue; on les empoiſonne juſques dans leur ſource; on nous peint la curioſité comme un penchant funeſte; on charge ſon portrait des couleurs les plus odieuſes. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le ſyſtème moral:

mais il n'en eſt pas moins vrai que nous devons à nos connoiſſances, & par conſéquent à notre curioſité, tous les biens dont nous jouiſſons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie ſe paſſeroit à ramper ſur la petite portion de terrein deſtiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin; tout eſt danger alors pour notre fragilité: la mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorſqu'on craint tout, & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître?

Telle eſt la noble diſtinction d'un être penſant: ſeroit-ce donc en vain que nous aurions été doués ſeuls de cette faculté divine? C'eſt s'en rendre digne que d'en uſer.

Les premiers hommes ſe contentérent de cultiver la terre, pour en tirer le bled: enſuite on creuſa dans ſes entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès ſe ſont faits dans les ſciences: on ne s'eſt pas contenté des découvertes les plus néceſſaires: on s'eſt attaché avec ardeur à celles qui ne paroiſſoient que difficiles & glorieuſes. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter? Ce que nous appellons génie, n'eſt autre choſe qu'une raiſon ſublime & courageuſe: il n'appartient qu'à lui ſeul de ſe juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à

des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation, & l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des sciences la plus utile. La propriété singuliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la Nature, nous a conduits comme par la main à travers l'immensité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle scene de merveilles, que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu: peut-être leur devra-t-on un jour la connoissance du regne universel de la Nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus petites & les plus grandes choses, quelles connoissances oserions nous dédaigner? En sçavons-nous assez pour mépriser ce que nous ne sçavons pas? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t-il pas, au contraire, que l'Être Suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées?

Mais de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité? Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses, où tant d'autres se sont éga-

rés? Sur ces principes, il n'y aura plus rien que nous osions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pû aspirer, puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse, au contraire, consiste seulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'Auteur de la Nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés. Doit-on s'en étonner? Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons nous; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systèmes, la plupart si répréhensibles & si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur ; une seule mene à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassembloient les motifs de douter : ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant. auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient

entrer la vertu dans la compoſition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres ſe propoſoient la vertu même, comme leur unique objet, & ſe flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la ſolitude & la pauvreté, comme l'aſyle des mœurs : d'autres uſoient des richeſſes comme d'un inſtrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les aſſemblées publiques, pour rendre leur ſageſſe utile aux Rois & aux peuples. Un ſeul homme n'eſt pas tous : un ſeul eſprit, un ſeul ſyſtème n'enferme pas toute la ſcience ; c'eſt par la comparaiſon des extrêmes, que l'on ſaiſit enfin le juſte milieu ; c'eſt par le combat des erreurs qui s'entredétruiſent, que la vérité triomphe : ces diverſes parties ſe modifient, s'élevent & ſe perfectionnent mutuellement ; elles ſe rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités ; les nuages ſe diſſipent, & la lumiere de l'évidence ſe leve.

Je ne diſſimulerai cependant pas que les ſciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient propoſé. La Métaphyſique vouloit connoître la nature des eſprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le Phyſicien a entrepris l'hiſtoire de la Nature, & n'a imaginé que des Romans ; mais en pourſuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La

Chymie n'a pû nous donner de l'or, & ſa folie nous a valu d'autres miracles dans ſes analyſes & ſes mélanges. Les ſciences ſont donc utiles juſques dans leurs écarts & leurs déréglemens; il n'y a que l'ignorance qui n'eſt jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les Anciens à cet égard paroiſſoient plus ſages que nous: nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonſtrations; il n'y a ſi petit Profeſſeur qui n'ait ſes argumens & ſes dogmes, & par conſéquent ſes erreurs & ſes abſurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philoſophie en dialogues: chacun des Interlocuteurs faiſoit valoir ſon opinion: on diſputoit, on cherchoit, & on ne ſe piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit ſur l'évidence; elle eſt plus propre à être ſentie qu'à être définie: mais nous avons preſque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraiſemblances, & de calculer le degré de conſentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choſes démontrées! & combien n'y en a-t-il pas qui ne ſont que probables! Ce ſeroit rendre un grand ſervice aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'eſprit de ſyſtême, qui s'eſt long-tems attaché à des objets où il ne pouvoit preſque que nous égarer, devroit regler l'acquiſition, l'enchaînement & le progrès de nos idées: nous avons beſoin d'un ordre entre les diverſes ſciences,

pour nous conduire des plus ſimples aux plus compoſées, & parvenir ainſi à conſtruire une eſpece d'obſervatoire ſpirituel, d'où nous puiſſions contempler toutes nos connoiſſances ; ce qui eſt le plus haut degré de l'eſprit.

La plupart des ſciences ont été faites au hazard ; chaque Auteur a ſuivi l'idée qui le dominoit, ſouvent ſans ſçavoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres ſeront extraits & refondus, conformément à un certain ſyſtême qu'on ſe ſera formé ; alors les eſprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & ſouvent en arriere. Mais quel eſt le génie en état d'embraſſer toutes les connoiſſances humaines, de choiſir le meilleur ordre pour les préſenter à l'eſprit ? Sommes-nous aſſez avancés pour cela ? Il eſt du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'Hiſtoire des Lettres.

Le temple des ſciences eſt un édifice immenſe, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiecles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un ouvrage ſi vaſte ; mais le travail de chaque homme y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la Mer, doit-il s'arrêter dans ſa courſe, en conſidérant la petiteſſe de ſon tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la poſtérité ? Ne bornons point nos idées à no-

tre vie propre; étendons-les sur la vie totale du genre humain; méritons d'y participer, & que l'instant rapide où nous aurons vécû, soit digne d'être marqué dans son histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philosophe, ou d'un homme de lettres, au dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées: celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siecles; tandis que les autres voyent disparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vû naître: chez les trois quarts des hommes le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'Astrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les sciences qu'on appelloit Occultes: elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible; & quand les vraies sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déja beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire: Socrate étoit chef d'une Secte qui enseignoit à douter, & il censuroit, avec justice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir. La vraie science est bien éloignée

de cette affectation. Socrate eſt ici témoin contre lui-même ; le plus ſçavant des Grecs ne rougiſſoit point de ſon ignorance. Les ſciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices ; elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni Guerriers, ni Tyrans, ni Conſpirateurs. Je réponds, qu'elle ſeroit l'Hiſtoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; ſi les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus beſoin, ni de Juges, ni de Magiſtrats, ni de ſoldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur reſteroit que les ſciences & les arts. La contemplation des choſes naturelles, l'exercice de l'eſprit ſont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les ſciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes. Elles naiſſent du loiſir, il eſt vrai ; mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le Géometre ou l'Anatomiſte ; j'avoue que ſon travail eſt de premiere néceſſité : mais ſous prétexte que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre ? & parce qu'il eſt plus néceſſaire que les loix, le laboureur ſera-t-il élevé au-deſſus du Magiſtrat ou du

Miniſtre? Il n'y a point d'abſurdités où de pareils principes ne puſſent nous conduire.

Il ſemble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer. C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux ſciences d'être nuiſibles aux qualités morales? Quoi! l'exercice du raiſonnement, qui nous a été donné pour guide; les ſciences Mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos beſoins préſens, tiennent l'eſprit ſi éloigné des idées inſpirées par les ſens & par la cupidité; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere ſcience de l'homme; les obſervations de la Nature, ſi néceſſaires à la conſervation de notre être, & qui nous élevent juſqu'à ſon Auteur: toutes ces connoiſſances contribueroient à détruire les mœurs! Par quel prodige opéreroient-elles un effet ſi contraire aux objets qu'elles ſe propoſent? Et on oſe traiter d'éducation inſenſée celle qui occupe la jeuneſſe de tout ce qu'il y a jamais eu de noble

& d'utile dans l'esprit des hommes ! Quoi, les Ministres d'une religion pure & sainte, à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous, lui laisseroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste, pour la persuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses ; cette éducation fondée sur des principes barbares, qui donnoit un Gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enseigner à ne point mentir ; comme si les vertus étoient divisées, & devoient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique, indivisible : il s'agit de l'inspirer, non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les arts & les sciences, sous prétexte que le luxe va rarement sans elles, & qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objection : le Géometre, l'Astronome, le Physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangere à

mon ſujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raiſonner ſur cette matiere que par comparaiſon du paſſé au préſent, on en tirera les plus mauvaiſes conſéquences du monde. Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots paſſa pour un voluptueux: de ſiecle en ſiecle, on n'a jamais ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaiſſoit fidélement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe ſont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne ſe croyoient nés que pour s'aſſervir, ſe piller, & ſe maſſacrer mutuellement. Tels étoient ces ſiecles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne ſuffiſoit ni à la nourriture, ni au travail de ſes habitans; les ſujets devenoient à charge à l'Etat; ſi-tôt qu'ils étoient déſarmés, il falloit les ramener à la guerre pour ſe ſoulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'humanité, qui détruiſirent l'Empire Romain, & qui déſolérent le neuvieme ſiecle, n'avoient d'autres ſources que la miſere d'un peuple oiſif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimere de la politique, & qui eſt impoſſible dans les grands Etats, le luxe ſeul peut nourrir

rir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la capitale. Parcourez les Provinces : les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le nécessaire commode assez rare, l'artisan & le laboureur, c'est-à-dire, le corps de la nation, borné à la simple existence : ensorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée sur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les arts amolissent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes? Quelle injustice d'en accuser les sciences ! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer, pour l'honneur des lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Espa-

gne, de l'Angleterre & de la France, c'eſt-à-dire, des nations les plus guerrieres & les plus ſçavantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes; c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, ſi l'on veut, qu'un peuple n'eſt pas invincible pour être ſçavant. A toutes ces révolutions, j'oppoſerai ſeulement la plus vaſte & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'eſt celle de l'Amérique, que les arts & les ſciences de l'Europe ont ſubjuguée avec une poignée de ſoldats; preuve ſans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'eſt enfin une barbarie paſſée de mode, de ſuppoſer que les hommes ne ſont nés que pour ſe détruire. Les talens & les vertus militaires méritent ſans doute un rang diſtingué dans l'ordre de la néceſſité: mais la philoſophie a épuré nos idées ſur la gloire: l'ambition des Rois n'eſt à ſes yeux que le plus monſtrueux des crimes: graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous oſons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques nations au ſein de l'ignorance ayent eu des idées de la gloire & de la vertu, ce ſont des exceptions ſi ſingulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences: pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul

mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer ſépare à peine les Contrées ſçavantes & heureuſes de l'Europe, de ces régions funeſtes, où l'homme eſt ennemi né de l'homme, où les Souverains ne ſont que les aſſaſſins privilégiés d'un peuple eſclave. D'où naiſſent ces différences ſi prodigieuſes entre des climats ſi voiſins, où ſont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la Nature? L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou ſauvages; Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les paſſions & les crimes. La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive; elle produit des épines & des poiſons, elle nourrit des monſtres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola; mais j'admirerai plus encore un Etat puiſſant & bien gouverné, où les citoyens ne ſeront point condamnés à des vertus ſi cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à ſa charrue: dans un ſiecle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philoſophie & des lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui avec ſes raves cuites ſous la cendre mépriſe l'or de Pyrrhus; mais Ti-

tus, dans la somptuosité de ses palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits & par ses loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme superstitieux, rustique ou barbare, que j'admirois en frémissant; j'adore une vertu éclairée, heureuse & bienfaisante; l'idée de mon existence s'embellit: j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau spectacle de la Nature, c'est l'union de la vertu & du bonheur; les sciences & les arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumieres pour dissiper leurs prestiges, de l'élévation pour apprécier leurs petitesses, des attraits enfin & des dédomagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (*a*). Les sciences, dont le premier objet est l'exercice & la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes & sans lumieres n'est qu'une qualité de tempéramment, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis & ses forces. Au moyen de son point

(*a*) Considération sur les mœurs.

de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur: elle ſçait tour à tour s'abſtenir & jouir dans les bornes qu'elle s'eſt preſcrites.

Il n'eſt pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les paſſions en ont fait quelquefois: mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits?

Otez les arts du monde: que reſte-t-il? les exercices du corps & les paſſions. L'eſprit n'eſt plus qu'un agent matériel, ou l'inſtrument du vice. On ne ſe délivre de ſes paſſions que par des goûts: les arts ſont néceſſaires à une nation heureuſe: s'ils ſont l'occaſion de quelques déſordres, n'en accuſons que l'imperfection même de notre nature: de quoi n'abuſe-t-elle pas? Ils ont donné l'être aux plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui ſoient dignes de nous: nous devons à leurs ſéductions utiles l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, ſi elles n'euſſent été parées de leurs mains.

C'eſt à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La Sculpture, la Peinture flattent la tendreſſe, conſolent les regrets, immortaliſent les vertus & les talens; elles ſont des ſources vivantes de l'émulation; Céſar verſoit des larmes en contemplant la ſtatue d'Alexandre.

L'harmonie a ſur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit, qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus ; elle ſuſpend la penſée, elle calme nos agitations, & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur, & préſide aux plaiſirs.

Ne ſemble-t-il pas que la divine Poeſie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut être inacceſſible à ſa touchante magie ? Elle adoucit le maintien ſévere de la vérité, elle fait ſourire la ſageſſe ; les chefs-d'œuvres du Théatre doivent être conſidérés comme de ſçavantes expériences du cœur humain.

C'eſt aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'eſprit & l'enjouement ingénieux, qui ſont les charmes de la ſociété ; ils ont doré les liens qui nous uniſſent, orné la ſcene du Monde, & multiplié les bienfaits de la Nature.

RÉPONSE
DE
JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Au Discours précédent.

Nè, dùm tacemus, non verecundiæ, sed diffidentiæ causâ, tacere videamur.
Cyprian. contrà Demet.

C'EST avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des lecteurs oisifs, qui se soucient très-peu de la vérité : mais la maniere dont on vient de l'attaquer me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les philosophes.

Il faut me répéter ; je le sens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : Cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons ; c'est une preuve de la solidité des siennes (*a*).

(*a*) Il y a des vérités très-certaines, qui au premier coup d'œil paroissent des absurdités, & qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le soleil est plus près de nous en

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la queſtion, & de ſupprimer les diſtinctions eſſentielles que j'y ai miſes, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un ſommaire des propoſitions que j'ai ſoutenues, & que je ſoutiendrai auſſi long-tems que je ne conſulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les ſciences ſont le chef-d'œuvre du génie & de la raiſon. L'eſprit d'imitation a produit les beaux-arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous ſommes redevables aux arts méchaniques d'un grand nombre d'inventions utiles, qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur aſſurément. Mais conſidérons main-

hyver qu'en été, ou qu'il eſt couché avant que nous ceſſions de le voir, *il ſe moquera de vous.* Il en eſt ainſi du ſentiment que *je ſoutiens.* Les hommes les plus ſuperficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais philoſophes ſe hâtent moins; & ſi j'ai la gloire d'avoir fait quelques proſélytes, ce n'eſt que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai longtemps & profondément médité mon ſujet, & j'ai tâché de le conſidérer par toutes ſes faces. Je doute qu'aucun de mes adverſaires en puiſſe dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits, de ces vérités lumineuſes qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui ſont toujours le fruit & la preuve d'une ſuffiſante méditation. J'oſe dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raiſonnable que je n'euſſe prévue, & à laquelle je n'aye répondu d'avance. Voilà pourquoi je ſuis réduit à redire toujours les mêmes choſes.

tenant toutes ces connoiſſances par rapport aux mœurs (b).

Si des intelligences céleſtes cultivoient les ſciences, il n'en réſulteroit que du bien; j'en dis autant des grands hommes, qui ſont faits pour guider les autres. Socrate, ſçavant & vertueux, fut l'honneur de l'humanité: Mais les vices des hommes vulgaires empoiſonnent les plus ſublimes connoiſſances & les rendent pernicieuſes aux nations; les méchans en tirent beaucoup de choſes nuiſibles; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne ſe fût piqué de philoſophie à Athenes, le ſang d'un

(b) *Les connoiſſances rendent les hommes doux*, dit ce philoſophe célebre, dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois ſublime reſpire par tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui eſt rare, ſans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus ſolide à l'avantage des lettres. Il eſt vrai, les connoiſſances rendent les hommes doux. Mais la douceur, qui eſt la plus aimable des vertus, eſt auſſi quelquefois une foibleſſe de l'ame. La vertu n'eſt pas toujours douce; elle ſçait s'armer à propos de ſévérité contre le vice; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juſte au méchant ne ſçait point pardonner.

Ce fut une réponſe très-ſage que celle d'un roi de Lacédémone à ceux qui louoient en ſa préſence l'extrême bonté de ſon collegue Charillus. *Et comment ſeroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne ſçait pas être terrible aux méchans?* Brutus n'étoit point un homme doux: Qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux? Au contraire, il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt la douceur qu'inſpire aux peuples le goût des Lettres.

juſte n'eût point crié vengeance contre la patrie des ſciences & des arts (*c*).

C'eſt une queſtion à examiner, s'il ſeroit avantageux aux hommes d'avoir de la ſcience, en ſuppoſant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet; mais c'eſt une folie de prétendre que les chimeres de la philoſophie, les erreurs & les menſonges des philoſophes, puiſſent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots? & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoiſſances, ſçavoir & philoſophie, ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A meſure que le goût des ces niaiſeries s'étend chez une nation, elle perd celui des ſolides vertus: car il en coûte moins pour ſe diſtinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on eſt diſpenſé d'être homme de bien, pourvu qu'on ſoit un homme agréable.

Plus l'intérieur ſe corrompt, & plus l'extérieur ſe compoſe: (*d*) c'eſt ainſi que la culture

(*c*) Il en a couté la vie à Socrate, pour avoir dit préciſément les mêmes choſes que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ſes accuſateurs plaidoit pour les artiſtes, l'autre pour les orateurs, le troiſieme pour les poëtes, tous pour la prétendue cauſe des dieux. Les poëtes, les artiſtes, les fanatiques, les rhéteurs triomphérent; & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon ſiecle, en avançant que Socrate n'y eût point bu la cigue.

(*d*) Je n'aſſiſte jamais à la répréſentation d'une comédie de Moliere, que je n'admire la délicateſſe des ſpectateurs.

des lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire; & ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, & répandent par-tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu: mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, & rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui se rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, & le goût des lettres accompagne souvent celui

Un mot un peu libre, une expression plutôt grossiere qu'obscene, tout blesse leurs chastes oreilles; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant si l'on comparoit les mœurs du siecle de Moliere avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultât fût à l'avantage de celui-ci? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale; quand on n'a plus rien de bon que l'exterieur, on redouble tous ses soins pour le conserver.

du luxe (*e*) : toutes ces choſes ſe tiennent aſſez fidelle compagnie, parce qu'elles ſont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propoſitions démontrées, il faudroit chercher les cauſes particulieres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propoſitions eſt née elle-même d'une longue méditation ſur l'expérience : & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oſeroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des tems où les ſources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obſcurité des anciens temps & la ruſticité des anciens peuples, on apperçoit chez pluſieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, ſurtout une ſévérité de mœurs, qui eſt une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hoſpitalité, la juſtice, &, ce qui eſt très-important, une grande horreur pour la débau-

(*e*) On m'a oppoſé quelque part le luxe des Aſiatiques, par cette même maniere de raiſonner qui fait qu'on m'oppoſe les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui pourſuit mes adverſaires, ils ſe trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je ſçais bien que les peuples de l'Orient ne ſont pas moins ignorans que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient auſſi vains & ne faſſent preſque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les Lettres, comptoient parmi eux cinq cens quatre-vingt poëtes claſſiques vers le milieu du ſiecle dernier.

che (*f*), mere féconde de tous les autres vices. La vertu n'eſt donc pas incompatible avec l'ignorance.

(*f*) Je n'ai nul deſſein de faire ma cour aux femmes; je conſens qu'elles m'honorent de l'épithete de pédant ſi redoutée de tous nos galans philoſophes. Je ſuis groſſier, mauſſade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainſi je vais dire la vérité tout à mon aiſe.

L'homme & la femme ſont faits pour s'aimer & s'unir; mais paſſé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux eſt une ſource affreuſe de déſordres dans la ſociété & dans les mœurs. Il eſt certain que les femmes ſeules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous: mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes; ainſi elles ne font que du mal, & reçoivent ſouvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion ſi pure, la chaſteté a pu devenir une vertu baſſe & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois preſque toute femme qui oſeroit s'en piquer; tandis que chez les payens cette même vertu étoit univerſellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illuſtres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, ſans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence: Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Eſpagne, & ſur lequel ils avoient fait graver le triomphe de ſa vertu: c'eſt ainſi qu'il appartenoit aux Romains de ſoumettre les peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs, que par l'effort de leurs armes; c'eſt ainſi que la ville des Faliſques fut ſubjuguée, & Pyrrhus vainqueur, chaſſé de l'Italie.

Je me ſouviens d'avoir lû quelque part une aſſez bonne réponſe du poëte Dryden à un jeune ſeigneur Anglois, qui lui reprochoit que, dans une de ſes tragédies, Cléomene s'amuſoit à cauſer tête-à-tête avec ſon amante, au lieu de former quelque entrepriſe digne de ſon amour. Quand je ſuis auprès d'une belle, lui diſoit le jeune Lord,

Elle n'eſt pas non plus toujours ſa compagne : car pluſieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme (*g*).

On n'en pourra pas dire autant de la ſcience. Tous les peuples ſçavans ont été corrompus, & c'eſt déja un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaiſons de peuple à peuple ſont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté ; on eſt beaucoup plus ſûr de ce qu'on fait en ſuivant l'hiſtoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ſes connoiſſances avec les révolutions de ſes mœurs. Or le réſultat de cet examen eſt, que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de ſon ignorance ; & qu'à meſure qu'il eſt devenu ſçavant, artiſte, & philoſophe, il a perdu ſes mœurs & ſa probité ; il

je ſçais mieux mettre le temps à profit. Je le crois, lui répliqua Dryden ; mais auſſi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros ?

(*g*) Je ne puis m'empêcher de rire, en voyant je ne ſçais combien de fort ſçavans hommes, qui m'honorent de leur critique, m'oppoſer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme ſi cela faiſoit quelque choſe à la queſtion. De ce que la ſcience engendre néceſſairement le vice, s'enſuit-il que l'ignorance engendre néceſſairement la vertu ? Ces manieres d'argumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfans par leſquels on m'a fait réfuter dans mon pays : mais les philoſophes doivent raiſonner d'autre ſorte.

eſt redeſcendu à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuſes, qui ſont la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici : C'eſt que tous les peuples barbares, ceux mêmes qui ſont ſans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les peuples ſçavans & philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriſer. C'eſt quand une nation eſt une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption eſt au comble, & qu'il ne faut plus eſpérer de remedes.

Tel eſt le ſommaire des choſes que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppoſe.

„ Les hommes ſont méchans naturellement ; „ ils ont été tels avant la formation des ſociétés ; & par-tout où les ſciences n'ont pas porté leur flambeau, les peuples, abandonnés „ aux ſeules *facultés de l'inſtinct*, réduits avec „ les lions & les ours à une vie purement animale, ſont demeurés plongés dans la barbarie „ & dans la miſere.

„ La Grece ſeule dans les anciens temps „ penſa & *s'éleva par l'eſprit* à tout ce qui peut „ rendre un peuple recommandable. Des philoſophes formérent ſes mœurs & lui donnérent „ des loix.

„ Sparte, il eſt vrai, fut pauvre & ignorante
„ par inſtitution & par choix; mais ſes loix
„ avoient de grands défauts, ſes citoyens un
„ grand penchant à ſe laiſſer corrompre, ſa
„ gloire fut peu ſolide, & elle perdit bientôt
„ ſes inſtitutions, ſes loix & ſes mœurs.

„ Athenes & Rome dégénerérent auſſi. L'une
„ céda à la fortune de la Macédoine; l'autre ſuc-
„ comba ſous ſa propre grandeur, parce que
„ les loix d'une petite ville n'étoient pas fai-
„ tes pour gouverner le monde. S'il eſt ar-
„ rivé quelquefois que la gloire des grands
„ empires n'ait pas duré longtemps avec celle
„ des lettres, c'eſt qu'elle étoit à ſon comble
„ lorſque les lettres y ont été cultivées, & que
„ c'eſt le ſort des choſes humaines de ne pas
„ durer longtemps dans le même état. En ac-
„ cordant donc que l'altération des loix & des
„ mœurs ayent influé ſur ces grands événemens,
„ on ne ſera point forcé de convenir que les
„ ſciences & les arts y ayent contribué: & l'on
„ peut obſerver, au contraire, que le progrès
„ & la décadence des lettres eſt toujours en
„ proportion avec la fortune & l'abbaiſſement
„ des empires.

„ Cette vérité ſe confirme par l'expérience
„ des derniers temps, où l'on voit dans une
„ monarchie vaſte & puiſſante la proſpérité de
„ l'Etat, la culture des ſciences & des arts, &

la

„ la vertu guerriere concourir à la fois à la
„ gloire & à la grandeur de l'empire.

„ Nos mœurs ſont les meilleures qu'on puiſ-
„ ſe avoir; pluſieurs vices ont été proſcrits par-
„ mi nous; ceux qui nous reſtent appartien-
„ nent à l'humanité, & les ſciences n'y ont
„ nulle part.

„ Le luxe n'a rien non plus de commun avec
„ elles; ainſi les déſordres qu'il peut cauſer,
„ ne doivent point leur être attribués. D'ail-
„ leurs le luxe eſt néceſſaire dans les grands E-
„ tats; il y fait plus de bien que de mal; il eſt
„ utile pour occuper les citoyens oiſifs, & don-
„ ner du pain aux pauvres.

„ La politeſſe doit être plutôt comptée au
„ nombre des vertus qu'au nombre des vices:
„ elle empêche les hommes de ſe montrer tels
„ qu'ils ſont; précaution très-néceſſaire pour
„ les rendre ſupportables les uns aux autres.

„ Les ſciences ont rarement atteint le but
„ qu'elles ſe propoſent; mais au moins elles y
„ viſent. On avance à pas lents dans la con-
„ noiſſance de la vérité; ce qui n'empêche pas
„ que l'on n'y faſſe quelque progrès.

„ Enfin quand il ſeroit vrai que les ſcien-
„ ces & les arts amolliſſent le courage, les
„ biens infinis qu'ils nous procurent ne ſe-
„ roient-ils pas encore préférables à cette vertu
„ barbare & farouche qui fait frémir l'huma-

nité? " Je passe l'inutile & pompeuse revue de ces biens : & pour commencer sur ce dernier point, par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare une fois pour toutes, que si quelque chose peut compenser la ruine des mœurs, je suis prêt à convenir que les sciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reste.

Je pourrois sans beaucoup de risque supposer tout cela prouvé, puisque de tant d'assertions si hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la question, moins encore dont on puisse tirer contre mon sentiment quelque conclusion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avoit besoin.

En effet, 1. Si les hommes sont méchans par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre exactement la ligne

d'à-plomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais Ange.

4. La Grece fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des Philosophes & à des Législateurs: Je le veux. J'ai déja dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts: de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples sçavans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que de méchans hommes comme nous puissent avoir. Cela peut être. Nous avons proscrit plusieurs vices; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siecle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils

ſont ſeulement fourbes & fripons. Quant aux vices qui ſuppoſent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être néceſſaire pour donner du pain aux pauvres. Mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres (*b*). Il occupe les citoyens oiſifs. Et pourquoi y a-t-il des citoyens oiſifs? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni miſere ni oiſiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cauſe du luxe, qu'on feint pourtant de vouloir ſéparer de celle des ſciences & des arts. Je conviendrai donc, puiſqu'on le veut ſi abſolument, que le luxe ſert au ſoutien des Etats, comme les Cariatides ſervent à ſoutenir les Palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui ſouvent achevent de les renverſer. Hommes ſages &

(*b*) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes; l'argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes pour fournir à leurs ſuperfluités, eſt perdu pour la ſubſiſtance du laboureur; & celui-ci n'a point d'habit, précifément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaſpillage des matieres qui ſervent à la nourriture des hommes ſuffit ſeul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adverſaires ſont bienheureux que la coupable délicateſſe de notre langue m'empêche d'entrer là-deſſus dans des détails qui les feroient rougir de la cauſe qu'ils oſent défendre. Il faut des jus dans nos cuiſines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs ſur nos tables; voilà pourquoi le payſan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

prudens, ſortez de toute maiſon qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me ſeroit aiſé de retourner en ma faveur la plupart des choſes qu'on prétend m'oppoſer ; mais à parler franchement, je ne les trouve pas aſſez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans ; d'où il ſuit que l'homme eſt méchant naturellement (*i*). Ceci n'eſt pas une aſſertion de légere importance ; il me ſemble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les Annales de tous les peuples qu'on oſe citer en preuve, ſont beaucoup plus favorables à la ſuppoſition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une abſurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fuſſent inventés ; avant qu'il y eût de cette eſpece d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maî-

(*i*) Cette notte eſt pour les Philoſophes ; je conſeille aux autres de la paſſer.

Si l'homme eſt méchant par ſa nature, il eſt clair que les ſciences ne feront que le rendre pire ; ainſi voilà leur cauſe perdue par cette ſeule ſuppoſition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme ſoit naturellement bon ; comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le ſentir, il ne s'enſuit pas pour cela que les ſciences lui ſoient ſalutaires ; car toute poſition qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce néceſſairement un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vîte. Alors le vice de la conſtitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

tres, & de cette autre eſpece d'hommes fripons, menteurs, qu'on appelle eſclaves; avant qu'il y eût des hommes aſſez abominables pour oſer avoir du ſuperflu, pendant que d'autres hommes meurent de faim; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient conſiſter ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphaſe. On m'aſſure qu'on eſt depuis long-temps déſabuſé de la chimere de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on eſt déſabuſé de la chimere de la vertu?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la ſcience les eût corrompus; & je ne veux pas me rétracter ſur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne ſois pas ſans défiance ſur la ſolidité des vertus d'un peuple ſi babillard, ni ſur la juſtice des éloges qu'il aimoit tant à ſe prodiguer & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppoſe-t-on à cela? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étoient éclairés & ſçavans, puiſque des Philoſophes formérent leurs mœurs & leur donnérent des loix. Mais avec cette maniere de raiſonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations? Les Perſes n'ont-ils pas eu leurs Mages, les Aſſyriens leurs Chaldéens, les Indes leurs

Gymnoſophiſtes, les Celtes leurs Druides ? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroaſtre chez les Perſes, Zamolxis chez les Thraces ? Et pluſieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philoſophie étoit née chez les Barbares ? C'étoient donc des Sçavans à ce compte que tous ces peuples-là. *A côté des Miltiade & des Thémiſtocle, on trouvoit*, me dit-on, *les Ariſtide & les Socrate.* A côté, ſi l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade, Ariſtide, Thémiſtocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps ; Socrate & Platon, qui étoient des Philoſophes, vivoient dans un autre ; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philoſophie, la Grece avilie & dégénerée avoit déja renoncé à ſa vertu & vendu ſa liberté.

La ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables, contre une poignée d'hommes que la philoſophie conduiſoit à la gloire. Il eſt vrai : la philoſophie de l'ame conduit à la véritable gloire ; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel eſt l'infaillible effet des connoiſſances de l'eſprit.* Je prie le Lecteur d'être attentif à cette concluſion. *Les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme.* Les ſciences n'y ont donc que faire. *En un mot la Grece dut tout aux ſciences, & le reſte du monde dut tout à la Grece.* La Grece ni le monde ne durent donc rien aux

loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adverſaires ; mais il n'y a pas moyen de leur paſſer ces ſophiſmes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grece ſur tous les autres peuples, & dont il ſemble qu'on ſe ſoit fait un point capital. *J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration eſt en effet très-digne d'un vrai Philoſophe ; il n'appartient qu'au peuple aveugle & ſtupide d'admirer des gens qui paſſent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à ſe voler & ſe trahir mutuellement pour ſatisfaire leur molleſſe ou leur ambition, & qui oſent nourrir leur oiſiveté de la ſueur, du ſang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais eſt-ce parmi ces gens groſſiers qu'on ira chercher le bonheur ?* On l'y chercheroit beaucoup plus raiſonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre humain compoſé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers ?* Un ſpectacle infiniment plus beau que celui du Genre Humain compoſé de Cuiſiniers, de Poëtes, d'Imprimeurs, d'Orfèvres, de Peintres & de Muſiciens. Il n'y a que le mot *ſoldat* qu'il faut rayer du premier Tableau. La guerre eſt quelquefois un devoir & n'eſt point faite pour être un métier. Tout homme doit être ſoldat pour la défenſe de

la liberté ; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui ; & mourir en ſervant la patrie eſt un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours ?* Si j'ai le bonheur de trouver un ſeul lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jetter un coup d'œil ſur la ſociété actuelle, & d'y remarquer qui ſont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tigres & les crocodiles. *Erigera-t-on en vertus les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre ?* Ce ſont des vertus, n'en doutons pas, quand elles ſont guidées par la raiſon & ſagement ménagées ; & ce ſont, ſurtout, des vertus, quand elles ſont employées à l'aſſiſtance de nos ſemblables. *Je ne vois là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les faſtueuſes recherches de toutes nos Académies : „ Je ne „ vois là que d'ingénieuſes ſubtilités, peu con„ formes à la dignité de notre être. L'eſprit „ eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que „ ramper & languir. " *Otez les arts du Monde,* nous dit-on ailleurs, *que reſte-t-il ? les exercices du corps & les paſſions.* Voyez, je vous prie, comment la raiſon & la vertu ſont toujours oubliées ! *Les arts ont donné l'être aux plaiſirs de*

l'ame, les ſeuls qui ſoient dignes de nous. C'eſt-à-dire, qu'ils en ont ſubſtitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on ſuive l'eſprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raiſonnemens de la plupart de mes adverſaires, un enthouſiaſme ſi marqué ſur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté, infiniment plus ſublime & plus capable d'élever & d'ennoblir l'ame, n'y eſt jamais comptée pour rien? Voilà l'effet toujours aſſuré de la culture des lettres. Je ſuis ſûr qu'il n'y a pas actuellement un ſçavant qui n'eſtime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que ſon zèle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir compoſé les Catilinaires, que d'avoir ſauvé ſon pays.

L'embarras de mes adverſaires eſt viſible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais exiſté? & eux qui prétendent que les grandes actions ne ſont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les ſiennes ne l'euſſent jamais été? C'eſt une terrible choſe qu'au milieu de cette fameuſe Grece, qui ne devoit ſa vertu qu'à la philoſophie, l'Etat où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-temps ait été préciſement celui où il n'y avoit point de Philoſophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été propoſées en exemple à toute la Grece; toute la Grece étoit corrompue, & il y avoit de la

vertu à Sparte ; toute la Grece étoit eſclave, Sparte ſeule étoit encore libre : cela eſt déſolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ſes mœurs & ſa liberté, comme les avoit perdues la ſçavante Athenes ; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela ?

Encore deux obſervations ſur Sparte, & je paſſe à autre choſe ; voici la premiere. *Après avoir été pluſieurs fois ſur le point de vaincre, Athenes fut vaincue, il eſt vrai ; & il eſt ſurprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puiſque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit ſe défendre que par la ſupériorité de forces.* Athenes eût dû vaincre par toutes ſortes de raiſons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone ; elle avoit de grands revenus, & pluſieurs peuples étoient ſes tributaires ; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athenes, ſur-tout par ſa poſition, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de déſoler pluſieurs fois le Péloponneſe, & qui devoit ſeul lui aſſurer l'Empire de la Grece. C'étoit un Port vaſte & commode ; c'étoit une Marine formidable, dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce ruſtre de Thémiſtocle qui ne ſçavoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être ſurpris qu'Athenes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin ſuccombé. Mais quoique la guerre du Péloponneſe, qui a ruiné la Grece, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre Ré-

publique, & qu'elle ait ſur tout été de la part des Lacédémoniens une infraction des maximes de leur ſage Légiſlateur, il ne faût pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté ſur les reſſources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné pluſieurs qui lui facilitérent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de ſçavoir ces choſes-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre obſervation ne ſera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre ſous les yeux du lecteur.

Je ſuppoſe que tous les Etats dont la Grece étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célebre? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des Hiſtoriens, pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité; le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous ſeroit indifférent, par conſéquent, qu'elles euſſent exiſté ou non. Les nombreux ſyſtêmes de philoſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œuvres d'Eloquence & de Poëſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables qui conſervent ou embelliſſent la vie; enfin l'ineſtimable tradition des

pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siecles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence ; le Monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien, pénétré de la force de ces raisons eût voulu les exposer à ses compatriotes ; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

„ Citoyens, ouvrez les yeux sur votre aveu-
„ glement. Je vois avec douleur que vous ne
„ travaillez qu'à acquérir de la vertu, qu'à ex-
„ ercer votre courage & maintenir votre li-
„ berté ; & cependant vous oubliez le devoir
„ plus important d'amuser les oisifs des races
„ futures. Dites-moi ; à quoi peut être bonne
„ la vertu, si ce n'est à faire du bruit dans le
„ Monde ? Que vous aura servi d'être gens de
„ bien, quand personne ne parlera de vous ?
„ Qu'importera aux siecles à venir que vous
„ vous soyez dévoués à la mort aux Termopi-
„ les, pour le salut des Athéniens, si vous ne
„ laissez comme eux ni systêmes de philoso-

„ phie, ni vers, ni comédies, ni ſtatues (*k*)? „ Hâtez-vous donc d'abandonner des loix qui „ ne ſont bonnes qu'à vous rendre heureux, ne „ ſongez qu'à faire beaucoup parler de vous „ quand vous ne ſerez plus ; & n'oubliez jamais „ que, ſi l'on ne célébroit les grands hommes, „ il ſeroit inutile de l'être ".

Voilà, je penſe, à-peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme, ſi les Ephores l'euſſent laiſſé achever.

Ce n'eſt pas dans cet endroit ſeulement qu'on nous avertit que la vertu n'eſt bonne qu'à faire parler de ſoi. Ailleurs on nous vante encore

(*k*) Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence & de goût: il embellit Athenes d'excellens ouvrages de ſculpture, d'édifices ſomptueux & de chefs-d'œuvres dans tous les arts. Auſſi Dieu ſçait comment il a été prôné par la foule des écrivains! Cependant il reſte encore à ſçavoir ſi Périclès a été un bon Magiſtrat: car dans la conduite des Etats, il ne s'agit pas d'élever des ſtatues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuſerai point à développer les motifs ſecrets de la guerre du Péloponneſe, qui fut la ruine de la République; je ne chercherai point ſi le conſeil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé; ſi Périclès fut juſtement ou injuſtement accuſé de malverſation; je demanderai ſeulement ſi les Athéniens devinrent meilleurs ou pires ſous ſon gouvernement; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les eſclaves, même parmi ſes propres enfans, dont ſes ſoins ayent fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me ſemble, la premiere fonction du Magiſtrat & du Souverain. Car le plus ſûr moyen de rendre les hommes heureux, n'eſt pas d'orner leurs villes, ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

les penſées du Philoſophe, parce qu'elles ſont immortelles & conſacrées à l'admiration de tous les ſiecles; *tandis que les autres voyent diſparoître leurs idées avec le jour, la circonſtance, le moment qui les a vu naître: chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, ſans qu'il en reſte la moindre trace.* Ah! il en reſte au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conſcience, dans les malheureux qu'on a ſoulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaiſant qu'on aura ſervi en ſilence. *Mort ou vivant*, diſoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'eſt jamais oublié des Dieux.* On me répondra, peut-être, que ce n'eſt pas de ces ſortes de penſées qu'on a voulu parler; & moi je dis, que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il eſt aiſé de s'imaginer que faiſant ſi peu de cas de Sparte, on ne montre gueres plus d'eſtime pour les anciens Romains. *On conſent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fiſſent que de petites choſes.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées (*l*): cepen-

(*l*) Je vois la plupart des eſprits de mon temps faire les ingénieux à obſcurcir la gloire des belles & généreuſes actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occaſions & des cauſes vaines.

dant quelques pages après, on avoue que Fabricius mépriſoit l'or de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'hiſtoire Romaine eſt pleine d'exemples de la facilité qu'euſſent eue à s'enrichir ces Magiſtrats, ces guerriers vénérables qui faiſoient tant de cas de leur pauvreté (*m*). Quant au courage, ne ſçait-on pas que la lâcheté ne ſçauroit entendre raiſon, & qu'un poltron ne laiſſe pas de fuir, quoique ſûr d'être tué en fuyant? *C'eſt*, dit-on, *vouloir contraindre un hom-*

Grande ſubtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraiſemblablement cinquante vicieuſes intentions. Dieu ſçait, à qui les veut étendre, quelle diverſité d'images ne ſouffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieuſement, que lourdement & groſſiérement, les ingénieux, avec leur médiſance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hauſſer. Ces rares figures, & triées pour l'exemple du monde, par le conſentement des ſages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonſtances. Et il faut croire que les efforts de notre invention ſont bien au-deſſous de leur mérite. C'eſt l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il ſe puiſſe. Et ne meſſieroit pas quand la paſſion nous tranſporteroit à la faveur de ſi ſaintes formes. Ce n'eſt pas Rouſſeau qui dit tout cela, c'eſt Montagne.

(*m*) Curius refuſant les préſens des Samnites, diſoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raiſon. Ceux qui aiment les richeſſes ſont faits pour ſervir, & ceux qui les mépriſent pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or qui aſſervit les pauvres aux riches; mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour; ſans cela, ils ſeroient néceſſairement les maîtres.

homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques. Voilà une phraſe qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Catherine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en ayent ſouvent employé de ſemblables.

Il ſeroit difficile d'imaginer qu'il fallût meſurer la morale avec un inſtrument d'arpenteur. Cependant on ne ſçauroit dire que l'étendue des Etats ſoit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a ſurement quelque proportion entre ces choſes; je ne ſçais ſi cette proportion ne ſeroit point inverſe. Voilà une importante queſtion à méditer; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indéciſe, malgré le ton, plus mépriſant que philoſophique, avec lequel elle eſt ici tranchée en deux mots.

C'étoit, continue-t-on, *la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans ſa famille, il déclama toute ſa vie, combattit & mourut ſans avoir rien fait d'utile pour ſa Patrie.* Je ne ſçais s'il n'a rien fait pour ſa patrie; mais je ſçais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le ſpectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais exiſté: il a appris à ceux qui aiment ſincérement le véritable

honneur, à ſçavoir réſiſter aux vices de leur ſiecle, & à déteſter cette horrible maxime des gens à la mode, *qu'il faut faire comme les autres*; maxime avec laquelle ils iroient loin ſans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos deſcendans apprendront un jour, que dans ce ſiecle de Sages & de Philoſophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu fouiller ſa grande ame des crimes de ſes contemporains, pour n'avoir pas voulu être un ſcélérat avec Céſar & les autres brigands de ſon temps.

On vient de voir comment nos Philoſophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philoſophes. *Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciet, intentus operi ſuo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compoſitus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, ſi convertere animum velit, quàm ut ſpectet Catonem, jam partibus non ſemel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola.* C'eſt quelque choſe dans le ſiecle où nous ſommes. *Mais j'admirerai encore plus un Etat puiſſant & bien gouverné.* Un Etat puiſſant, bien gouverné! & moi auſſi, vrai-

ment. *Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends ; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de cet Etat qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur, ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siecle, & examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat, faisant mourir ses enfans, qui avoient conspiré contre l'Etat, dans un moment critique où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collegue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, & que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on ? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi : „ Consul, pourquoi me fais-tu mou„ rir ? Ai-je fait pis que de trahit ma patrie ? „ ne suis-je pas aussi ton enfant? " Je voudrois bien qu'on prit la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le Consulat, plutôt que de faire périr ses

enfans. Et moi je dis que tout Magiſtrat qui, dans une circonſtance auſſi périlleuſe, abandonne le ſoin de la patrie & abdique la magiſtrature, eſt un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tibérinus tombaſſent par ſon ordre ſous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens euſſent choiſi comme lui.

Quoiqu'on ne ſe décide pas ouvertement pour les derniers tems de Rome, on laiſſe pourtant aſſez entendre qu'on les préfere aux premiers, & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la ſimplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppoſe Titus à Fabricius; mais on a omis cette différence, qu'au tems de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que ſous le regne de Titus il n'y avoit que lui ſeul d'homme de bien (o). J'oublierai, ſi l'on veut, les

(o) Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui; car il eût continué de vivre comme les autres; & il ne devint homme de bien, que quand, ceſſant de recevoir l'exemple de ſon ſiecle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam ſub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publica caruit. At illi ea fama pro bona ceſſit, converſaque eſt in maximas laudes.*

actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne sçaurois oublier, c'est que la vertu étoit honorée des uns & méprisée des autres, & que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui sauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas, au reste, que ceci soit particulier à Rome. Il fut un tems où la République d'Athenes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, & pour payer très-chérement les auteurs, les comédiens, & même les spectateurs : ce même tems fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'Etat contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe ; sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans, (*p*), sur les meilleures méthodes

(*p*) Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront atrentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs éleves. En effet, quel affreux dé-

pour étendre nos connoiſſances, ſur l'utilité des ſciences, & l'agrément des beaux-arts, & ſur d'autres points dont pluſieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns ſe réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déja été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir beſoin d'éclairciſſement. Il faut bien que je me borne à des paraphraſes, dans l'impoſſibilité de ſuivre des raiſonnemens dont je n'ai pu ſaiſir le fil.

On prétend que les nations ignorantes, qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, ſont des exceptions ſingulieres qui ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences.* Fort bien; mais toutes les nations ſçavantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela eſt ſans exception: paſſons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pé-*

ordre, quelle indécence ne ſeroit-ce point, ſi ces enfans ſi bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choſes, & à préférer tout de bon la vertu au ſçavoir? Ceci me rappelle la réponſe d'un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enſeigneroit à ſon éleve. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choſes honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille: Gardez-vous bien de parler ainſi; car jamais vous n'auriez de diſciples; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

nétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément. Ainſi, de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y paſſe, on nous fait conclure que les peuples en ſont chargés de vices: c'eſt ſi nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette concluſion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever ſur la frontiere du pays une potence où je ferois pendre ſans rémiſſion le premier Européen qui oſeroit y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en ſortir (*q*). *L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine.* Sur-tout depuis que les Européens y ſont. *On comptera cent peuples barbares ou ſauvages dans l'ignorance, pour un ſeul vertueux.* Soit; on en comptera du moins un: mais de peuple vertueux, & cultivant les ſciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive; elle produit des poiſons, elle nourrit des monſtres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture.

(*q*) On me demandera peut-être, quel mal peut faire à l'Etat un citoyen qui en ſort pour n'y plus rentrer? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne: il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres c'eſt à la loi de le prévenir; & il vaut encore mieux qu'il ſoit pendu que méchant.

Notre ame, peut-on dire auſſi, *n'eſt point oiſive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans, des ſatyres, des vers ; elle nourrit des vices.*

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire ſi fort ? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des bouſſoles, puiſſent commettre des injuſtices ! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans ? Il marque ſeulement leur ruſe & leur habileté, il marque qu'un homme adroit & ſubtil peut tenir de ſon induſtrie les ſuccès qu'un brave homme n'attend que de ſa valeur. Parlons ſans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez ſubjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahiſons ; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens ſur des charbons ardens, pour avoir ſes tréſors, tançant un de ſes Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui diſant fiérement : Et moi, ſuis-je ſur des roſes ?

Dire que les ſciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes ; elles naiſſent du loiſir, mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Je n'entends point cette diſtinction de l'oiſiveté &

du loiſir. Mais je ſçais très-certainement que nul honnête homme ne peut jamais ſe vanter d'avoir du loiſir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à ſervir, des malheureux à ſoulager; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun ſens honnête dont ce mot *loiſir* puiſſe être ſuſceptible. *Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le géometre ou l'anatomiſte.* Pas plus que l'enfant qui éleve un château de cartes, mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre?* Pourquoi non? Qu'ils paiſſent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entre-dévorer dans les villes. Il eſt vrai que tels que je les demande, ils reſſembleroient beaucoup à des bêtes; & que, tels qu'ils ſont, ils reſſemblent beaucoup à des hommes.

L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin. Tout eſt danger alors pour notre fragilité. La mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds: lorſqu'on craint tout & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître? Il ne faut que conſidérer les inquiétudes continuelles des médecins & des anatomiſtes ſur leur ſanté, pour ſçavoir ſi les connoiſſances ſervent à nous raſſurer ſur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus, que

de moyens de nous en garantir, ce n'eſt pas une merveille, ſi elles ne font qu'augmenter nos allarmes & nous rendre puſillanimes. Les animaux vivent ſur tout cela dans une ſécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une géniſſe n'a pas beſoin détudier la botanique pour apprendre à trier ſon foin, & le loup dévore ſa proie ſans ſonger à l'indigeſtion. Pour répondre à cela, oſera-t-on prendre le parti de l'inſtinct contre la raiſon? C'eſt préciſément ce que je demande.

Il ſemble, nous dit-on, *qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer? C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke?*

Leibnitz & Newton ſont morts comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'eſt par modération qu'ils ne ſe ſont point élevés juſqu'à la charue? Je connois aſſez l'empire de la cupidité, pour ſçavoir que tout nous porte aux profeſſions lucratives: voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des profeſſions utiles. Un Hébert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin

gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une Province ne ſçauroient faire en un mois. Je pourrois propoſer un problème aſſez ſingulier ſur le paſſage qui m'occupe actuellement. Ce ſeroit, en ôtant les deux premieres lignes & le liſant iſolé, de deviner s'il eſt tiré de mes écrits ou de ceux de mes adverſaires.

Les bons livres ſont la ſeule défenſe des eſprits foibles, c'eſt-à-dire des trois quarts des hommes contre la contagion de l'exemple. Premiérement, les ſçavans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troiſieme lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puiſſent avoir, ſont la raiſon & la conſcience: *Paucis eſt opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'eſprit louche ou la conſcience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelqu'homme que ce ſoit, il n'y a de livres néceſſaires que ceux de la religion, les ſeuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes. Remarquez que c'eſt Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une ſauvegarde de l'autorité de ce Philoſophe: mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animoſité de mes adverſaires: *Tros Rutulusve fuat;* ils aiment mieux ſe percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & ſe font plus de mal qu'à

moi (r). *Cette éducation étoit*, dit-on, *fondée sur des principes barbares; parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible; parce qu'il s'agit de l'inspirer, & non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la Théorie.* Que de choses n'aurois-je point à répondre? Mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La premiere, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu; car il n'en seroit pas entendu: mais il lui enseigne premiérement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux &c.; & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la Théorie; mais les Perses enseignoient la pratique. Voyez mon Discours, *page* 35.

Tous les reproches qu'on fait à la Philosophie, attaquent l'esprit humain. J'en conviens. *Ou plutôt l'Auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes.* S'il nous a faits Philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le

(r) Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, je ne réponds pas que je n'aye encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des philosophes: d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai cause gagnée, si on les trouve bonnes.

devenir? *Les Philoſophes étoient des hommes; ils ſe ſont trompés; doit-on s'en étonner?* C'eſt quand ils ne ſe tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous.* Oui, corrigeons-nous, & ne philoſophons plus.... *Mille routes conduiſent à l'erreur; une ſeule mene à la vérité?* Voilà préciſément ce que je diſois. *Faut-il être ſurpris qu'on ſe ſoit mépris ſi ſouvent ſur celle-ci, & qu'elle ait été découverte ſi tard?* Ah! nous l'avons donc trouvée à la fin!

On nous oppoſe un jugement de Socrate, qui porte, non ſur les Sçavans, mais ſur les Sophiſtes; non ſur les ſciences, mais ſur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui ſoutient que toutes nos ſciences ne ſont qu'abus, & tous nos Sçavans que de vrais Sophiſtes? *Socrate étoit chef d'une ſecte qui enſeignoit à douter.* Je rabbattrois bien de ma vénération pour Socrate, ſi je croyois qu'il eût eu la ſotte vanité de vouloir être chef de ſecte. *Et il cenſuroit avec juſtice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſçavoir.* C'eſt-à-dire, l'orgueil de tous les Sçavans. *La vraie ſcience eſt bien éloignée de cette affectation.* Il eſt vrai: mais c'eſt de la nôtre que je parle. *Socrate eſt ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroit difficile à entendre. *Le plus ſçavant des Grecs ne rougiſſoit point de ſon ignorance.* Le plus ſçavant des Grecs ne ſçavoit rien, de ſon propre aveu; tirez la concluſion pour les autres.

Les ſciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices. Nos ſciences ont donc leurs ſources dans nos vices. *Elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déja dit mon ſentiment là-deſſus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus.* Je ne ſçais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raiſonner ſur cette matiere, du paſſé au préſent. *Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots, paſſa pour un voluptueux; de ſiecle en ſiecle, on n'a ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il eſt vrai que juſqu'à ce tems, le luxe, quoique ſouvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la ſource funeſte d'une infinité de maux. Il étoit réſervé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoiſonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de ſectateurs que la ſolidité de ſes raiſons. Je ne crains point de combattre ſeul dans mon ſiecle ces maximes odieuſes qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des miſérables, c'eſt-à-dire toujours des méchans.

On croit m'embarraſſer beaucoup, en me demandant à quel point il faut borner le luxe? Mon ſentiment eſt qu'il n'en faut point du tout. Tout eſt ſource de mal au-delà du néceſſaire

phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins ; & c'eſt au moins une très-haute imprudence de les multiplier ſans néceſſité, & de mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépendance. Ce n'eſt pas ſans raiſon que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, ſe félicitoit de n'avoir affaire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des ſabots étoit un homme puniſſable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous ſommes trop obligés d'avoir des ſouliers, pour n'être pas diſpenſés d'avoir de la vertu.

J'ai déja dit ailleurs que je ne propoſois point de bouleverſer la ſociété actuelle, de brûler les Bibliotheques & tous les livres, de détruire les Colleges & les Académies : & je dois ajouter ici que je ne propoſe point non plus de réduire les hommes à ſe contenter du ſimple néceſſaire. Je ſens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens : mais je me ſuis cru obligé de dire ſans déguiſement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal, & tâché d'en trouver les cauſes : d'autres plus hardis ou plus inſenſés pourront chercher le remede.

Je me laſſe, & je poſe la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue diſpute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'auteurs (s) ſe ſont exercés à me réfuter. Je ſuis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois a-

voir montré ; par ceux que j'ai choiſis (*t*) pour cela, que ce n'eſt pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art ſa force & ſa ſolidité : la vérité ſeule, à qui je l'ai conſacré, a droit de le rendre inébranlable. Et ſi je repouſſe encore une fois les coups qu'on lui porte, c'eſt plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un ſecours dont elle n'a pas beſoin.

Qu'il me ſoit permis de proteſter en finiſſant, que le ſeul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le ſilence, & que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je ſuis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inſpirent, & du deſir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & ſur-tout plus dignes de l'être.

LET-

(*s*) Il n'y a pas juſqu'à de petites feuilles critiques, faites pour l'amuſement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de ſe ſouvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-aſſurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne ſoit fort plaiſant.

(*t*) On m'aſſure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui euſſe point répondu & que j'euſſe même expoſé mes raiſons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raiſons bonnes, puiſqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainſi nous voilà d'accord. Mon regret eſt de ne pouvoir réparer ma faute : car par malheur il n'eſt plus tems, & perſonne ne ſçauroit de quoi je veux parler.

LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE,

Sur la nouvelle Réfutation de ſon Diſcours, par un Académicien de Dijon (a).

JE viens, Monſieur, de voir une brochure intitulée : *Diſcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en* 1750, *&c. accompagné de la réfutation de ce Diſcours, par un Académicien de Dijon, qui lui a refuſé ſon ſuffrage* ; & je penſois, en parcourant cet écrit, qu'au lieu de s'abbaiſſer juſqu'à être l'éditeur de mon Diſcours, l'Académicien qui lui refuſa ſon ſuffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très-bonne maniere de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes Juges qui ne dédaigne

(a) L'ouvrage auquel répond M. Rouſſeau, eſt une brochure *in*-8°. en deux colonnes, imprimée en 1751, & contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes eſt le Diſcours de M. Rouſſeau, qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre eſt une Réfutation de ce Diſcours. On y a joint des apoſtilles critiques, & une réplique à la réponſe faite par M. Rouſſeau à M. Gautier. Cette Réplique, ainſi que la nouvelle Réfutation, ne nous ont pas paru dignes d'être inſérées dans le Recueil des *Oeuvres de M. Rouſſeau.*

pas de devenir un de mes adverſaires, & qui trouve très-mauvais que ſes collegues m'aient honoré du Prix. J'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je ſçuſſe que les Académies n'adoptent point les ſentimens des Auteurs qu'elles couronnent, & que le Prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir ſoutenu la meilleure cauſe, mais à celui qui a le mieux parlé; même en me ſuppoſant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les Sçavans ne ſe piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais ſi j'ai été ſurpris de l'équité de mes Juges, j'avoue que je ne le ſuis pas moins de l'indiſcrétion de mes adverſaires : comment oſent-ils témoigner ſi publiquement leur mauvaiſe humeur ſur l'honneur que j'ai reçu? comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils ſont en cela à leur propre cauſe? Qu'ils ne ſe flattent pas que perſonne prenne le change ſur le ſujet de leur chagrin : ce n'eſt pas parce que mon Diſcours eſt mal fait, qu'ils ſont fâchés de le voir couronné; on en couronne tous les jours d'auſſi mauvais, & ils ne diſent mot; c'eſt par une autre raiſon qui touche de plus près à leur métier, & qui n'eſt pas difficile à voir. Je ſçavois bien que les ſciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injuſtes & ja-

loux, & leur faiſoient tout ſacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire; mais j'avois cru m'appercevoir que cela ſe faiſoit avec un peu plus de décence & d'adreſſe: je voyois que les gens de Lettres parloient ſans ceſſe d'équité, de modération, de vertu, & que c'étoit ſous la ſauvegarde ſacrée de ces beaux mots qu'ils ſe livroient impunément à leurs paſſions & à leurs vices; mais je n'aurois jamais cru qu'ils euſſent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs confreres. Par-tout ailleurs, c'eſt la gloire des Juges de prononcer ſelon l'équité contre leur propre intérêt; il n'appartient qu'aux ſciences de faire à ceux qui les cultivent un crime de leur intégrité: voilà vraiment un beau privilege qu'elles ont là!

J'oſe le dire, l'Académie de Dijon, en faiſant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la ſienne: un jour à venir les adverſaires de ma cauſe tireront avantage de ce Jugement, pour prouver que la culture des Lettres peut s'aſſocier avec l'équité & le déſintéreſſement. Alors les Partiſans de la vérité leur répondront: voilà un exemple particulier qui ſemble faire contre nous; mais ſouvenez-vous du ſcandale que ce Jugement cauſa dans le temps parmi la foule des gens de Lettres, & de la maniere dont ils s'en plaignirent, & tirez de-là une juſte conſéquence ſur leurs maximes.

Ce n'eſt pas, à mon avis, une moindre imprudence de ſe plaindre que l'Académie ait propoſé ſon ſujet en problème : je laiſſe à part le peu de vraiſemblance qu'il y avoit, que dans l'enthouſiaſme univerſel qui regne aujourd'hui quelqu'un eut le courage de renoncer volontairement au Prix, en ſe déclarant pour la négative ; mais je ne ſçais comment des Philoſophes oſent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de diſcuſſion : bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre ! Dans les recherches de Philoſophie, le meilleur moyen de rendre un ſentiment ſuſpect, c'eſt de donner l'excluſion au ſentiment contraire : quiconque s'y prend ainſi a bien l'air d'un homme de mauvaiſe foi, qui ſe défie de la bonté de ſa cauſe. Toute la France eſt dans l'attente de la Piece qui remportera cette année le Prix à l'Académie Françoiſe ; non-ſeulement elle effacera très-certainement mon Diſcours, ce qui ne ſera gueres difficile : mais on ne ſçauroit même douter qu'elle ne ſoit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la ſolution de la queſtion ? rien du tout ; car chacun dira, après l'avoir lue : *Ce Diſcours eſt fort beau ; mais ſi l'Auteur avoit eu la liberté de prendre le ſentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle Réfutation ; car c'en eſt encore une ; & je ne ſçais par quelle fatali-

té les écrits de mes adverſaires qui portent ce titre ſi déciſif, ſont toujours ceux où je ſuis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette Réfutation, ſans avoir le moindre regret à la réſolution que j'ai priſe de ne plus répondre à perſonne; je me contenterai de citer un ſeul paſſage, ſur lequel le lecteur pourra juger ſi j'ai tort ou raiſon : le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête homme ſans talens; mais n'eſt-on engagé dans la ſociété qu'à être honnête homme? Et qu'eſt-ce qu'un honnête homme ignorant & ſans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c. Je ne répondrai pas, ſans doute, à un Auteur capable d'écrire de cette maniere; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit gueres moyen, non plus, à moins que de vouloir être auſſi diffus que l'Auteur, de répondre à la nombreuſe collection des paſſages Latins, des vers de La Fontaine, de Boileau, de Moliere, de Voiture, de Regnard, de M. Greſſet, ni à l'hiſtoire de Nemrod, ni à celle des Payſans Picards; car que peut-on dire à un Philoſophe qui nous aſſure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que ſon Fermier de Picardie, qui n'eſt pas un Docteur, le paye exactement à la vérité, mais ne lui donne pas aſſez d'argent de ſa terre? L'Auteur eſt ſi occupé de ſes terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi! la terre de Jean-Jacques Rouſ-

ſeau ! en vérité je lui conſeille de me calomnier (*b*) plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la Réfutation, ce ſeroit aux perſonnalités dont cette critique eſt remplie ; mais comme elles ne font rien à la queſtion, je ne m'écarterai point de la conſtante maxime que j'ai toujours ſuivie, de me renfermer dans le ſujet que je traite, ſans y mêler rien de perſonnel ; le véritable reſpect qu'on doit au Public, eſt de lui épargner, non de triſtes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'Auteurs (*c*), dont on remplit les écrits polémiques, & qui ne ſont bonnes qu'à ſatisfaire une honteuſe animoſité. On veut que j'aye pris dans Clénard (*d*) un mot de Cicéron, ſoit : que j'aye fait des ſo-

(*b*) Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette Lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonſtration, ſoutenue de très-graves autorités, que ce n'eſt point un crime d'avoir une terre : en effet, il ſe peut que ce n'en ſoit pas un pour d'autres ; mais c'en ſeroit un pour moi.

(*c*) On peut voir dans le Diſcours de Lyon un très-beau modele de la maniere dont il convient aux Philoſophes d'attaquer & de combattre ſans perſonnalités & ſans invectives. Je me flatte qu'on trouvera auſſi dans ma réponſe, qui eſt ſous preſſe, un exemple de la maniere dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on eſt capable, ſans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

(*d*) Si je diſois qu'une ſi biſarre citation vient à coup ſûr de quelqu'un à qui la méthode Grecque de Clénard eſt plus familiere que les Offices de Cicéron, & qui par conſéquent ſemble ſe porter aſſez gratuitement pour défenſeur des bonnes Lettres, ſi j'ajoutois qu'il y a des profeſſions, comme, par exemple, la Chirurgie, où l'on

léciſmes, à la bonne heure: que je cultive les Belles-Lettres & la Muſique: malgré le mal que j'en penſe, j'en conviendrai ſi l'on veut; je dois porter dans un âge plus raiſonnable la peine des amuſemens de ma jeuneſſe: mais enfin, qu'importe tout cela, & au Public & à la cauſe des Sciences? Rouſſeau peut mal parler François, & que la Grammaire n'en ſoit pas plus utile à la vertu. Jean-Jacques peut avoir une mauvaiſe conduite, & que celle des Sçavans n'en ſoit pas

employe tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent, dans la néceſſité d'avoir quelques notions élémentaires de cette Langue, ce ſeroit prendre le ton du nouvel adverſaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que quand j'ai haſardé le mot *Inveſtigation*, j'ai voulu rendre un ſervice à la Langue, en eſſayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le ſens eſt déja connu, & qui n'a point de ſynonyme en François. C'eſt, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriſer cette liberté ſalutaire:

Ego cur, acquirere pauca

Si poſſum, invideor; cum lingua Catonis & Ennî

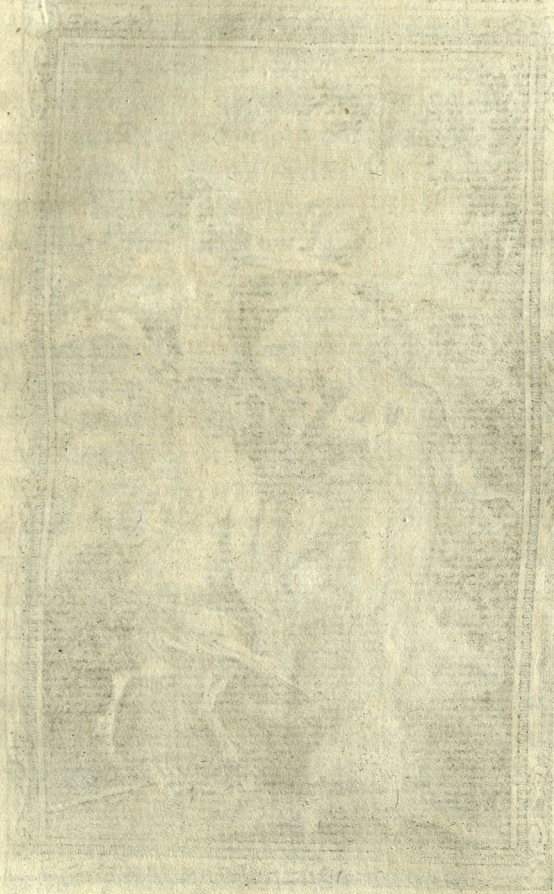
Sermonem Patrium ditaverit?

J'ai ſur-tout voulu rendre exactement mon idée; je ſçais, il eſt vrai, que la premiere regle de tous nos Ecrivains, eſt d'écrire correctement, &, comme ils diſent, de parler François; c'eſt qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent paſſer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma premiere regle, à moi qui ne me ſoucie nullement de ce qu'on penſera de mon ſtile, eſt de me faire entendre: toutes les fois qu'à l'aide de dix ſoléciſmes, je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je ſois bien compris des Philoſophes, je laiſſe volontiers les puriſtes courir après les mots.

meilleure : voilà toute la réponſe que je ferai, & je crois toute celle que je dois faire à la nouvelle Réfutation.

Je finirai cette Lettre, & ce que j'ai à dire ſur un ſujet ſi long-temps débattu, par un conſeil à mes adverſaires, qu'ils mépriſeront à coup-ſûr, & qui pourtant ſeroit plus avantageux qu'ils ne penſent au parti qu'ils veulent défendre ; c'eſt de ne pas tellement écouter leur zèle, qu'ils négligent de conſulter leurs forces, & *quid valeant humeri.* Ils me diront ſans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai ; mais il y a au moins cette différence, que j'étois ſeul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus ſembloient diſpenſés de ſe mettre ſur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paroiſſe téméraire ou préſomptueux, je joins ici un échantillon des raiſonnemens de mes adverſaires, par lequel on pourra juger de la juſteſſe & de la force de leurs critiques : *Les Peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivoient il y a quelques ſiecles dans un état pire que l'ignorance ; je ne ſçais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable qu'elle, avoit uſurpé le nom du ſçavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle preſque invincible : il falloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun.* Les Peuples avoient perdu le ſens-commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la





Camelique

bêtiſe de croire ſçavoir quelque choſe, avec les grands mots d'Ariſtote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle: Il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne ſçavoient rien, & nous en aurions grand beſoin d'une autre, pour nous apprendre la même vérité. Voici là-deſſus l'argument de mes adverſaires: *Cette révolution eſt dûe aux Lettres; elles ont ramené le ſens commun, de l'aveu de l'Auteur; mais auſſi, ſelon lui, elles ont corrompu les mœurs: il faut donc qu'un peuple renonce au ſens commun pour avoir de bonnes mœurs.* Trois Ecrivains de ſuite ont répété ce beau raiſonnement: je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuſe, ou leur eſprit, de n'avoir pu pénétrer le ſens très-clair de ce paſſage, ou leur mauvaiſe foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre? Ils ſont gens de Lettres, ainſi leur choix ne ſera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaiſantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adverſaire de prêter à la figure de mon Frontiſpice? J'aurois cru faire injure aux lecteurs, & les traiter comme des enfans, de leur interprêter une allégorie ſi claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée eſt celui des Sciences, fait pour animer les grands génies; que le Satyre, qui voyant le feu pour la premiere fois, court à lui, & veut l'embraſſer, repréſente les hommes vulgaires, qui ſéduits par l'éclat des Lettres, ſe livrent indiſcrettement à l'étude; que le Promé-

thée qui crie & les avertit du danger, eſt le citoyen de Geneve. Cette allégorie eſt juſte, belle, j'oſe la croire ſublime. Que doit-on penſer d'un Ecrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre ? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand Docteur parmi les Egyptiens ſes amis.

Je prends donc la liberté de propoſer à mes adverſaires, & ſur-tout au dernier, cette ſage leçon d'un Philoſophe ſur un autre ſujet : ſçachez qu'il n'y a point d'objections qui puiſſent faire autant de tort à votre parti, que les mauvaiſes réponſes ; ſçachez que, ſi vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cauſe, en vous faiſant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je ſuis, &c.

DESAVEU

De l'Académie de Dijon, au ſujet de la Réfutation attribuée fauſſement à l'un de ſes Membres ; tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADEMIE de Dijon a vû avec ſurpriſe dans une Lettre imprimée de M. Rouſſeau, qu'il paroiſſoit une brochure intitulée : *Diſcours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en* 1750 ; *accompagné d'une Réfutation de ce Diſcours, par*

un Académicien de Dijon qui lui a refuſé ſon ſuffrage.

L'Académie ſçait parfaitement que ſes déciſions, ainſi que celles des autres Académies du Royaume, reſſortiſſent au Tribunal du Public. Elle n'auroit pas relevé la Réfutation qu'elle déſavoue, ſi ſon Auteur, plus occupé du plaiſir de critiquer, que du ſoin de faire une bonne critique, n'avoit cru, en ſe déguiſant ſous une dénomination qui ne lui eſt pas dûe, intéreſſer le Public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laiſſer entrevoir quelque ſemence de diviſion dans cette ſociété, tandis que ceux qui la compoſent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le diſcutent ſans aigreur, & ſans ſe livrer à ces haines de parti, qui ſont ordinairement le réſultat des diſputes Littéraires.

Ils ſçavent tout le reſpect qui eſt dû aux choſes jugées; la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il ſeroit indécent que, dans une aſſemblée de gens de Lettres, un particulier s'aviſât de réfuter par écrit une déciſion qui auroit paſſé contre ſon avis. Il paroît par la Lettre de M. Rouſſeau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premieres notions du local d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorſqu'il parle de ſa Terre & de ſes Fermiers de Picardie, puiſque, dans le fait, il eſt faux qu'aucun Académicien de Dijon

poſſede un pouce de terre dans cette Province. L'Académie déſavoue donc formellement l'Auteur Pſeudonyme, & ſa Réfutation attribuée à l'un de ſes Membres, par une fauſſeté indigne d'un homme qui fait profeſſion des Lettres, & que rien n'obligeoit à ſe maſquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le deſſein de celui qui l'a compoſé, il fera toujours honneur au Diſcours de M. Rouſſeau, qui, uſant de la liberté des problèmes, la ſeule voye propre à éclaircir la vérité, a eu aſſez de courage pour en ſoutenir le parti; & à l'Académie, qui a eu aſſez de bonne foi pour le couronner.

PETIT, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

A Dijon le 22 Juin 1752.

LETTRE
SUR LA
MUSIQUE
FRANÇOISE.

Par J. J. ROUSSEAU.

Sunt verba & voces, prætereàque nihil.

MDCCLIII.

AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année derniere à l'Opéra n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'eſprit & de l'autre avec beaucoup d'animoſité, je n'y voulus prendre aucune part; car cette eſpece de guerre ne me convenoit en aucun ſens, & je ſentois bien que ce n'étoit pas le tems de ne dire que des raiſons. Maintenant que les Bouffons ſont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'eſt plus queſtion de Cabales, je crois pouvoir hazarder mon ſentiment, & je le dirai avec ma franchiſe ordinaire, ſans craindre en cela d'offenſer perſonne; il me ſemble même que ſur un pa-

reil ſujet toute précaution ſeroit injurieuſe pour les Lecteurs; car j'avoue que j'aurois fort mauvaiſe opinion d'un Peuple qui donneroit à des Chanſons une importance ridicule; qui feroit plus de cas de ſes Muſiciens que de ſes Philoſophes, & chez lequel il faudroit parler de Muſique avec plus de circonſpection que des plus graves ſujets de morale.

C'eſt par la raiſon que je viens d'expoſer, que quoique quelques-uns m'accuſent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de reſpect à la Muſique Françoiſe dans ma premiere édition, le reſpect beaucoup plus grand & l'eſtime que je dois à la Nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle ci.

Une choſe preſque incroyable ſi elle regardoit tout autre que moi, c'eſt qu'on oſe m'accuſer d'avoir parlé de la langue avec mépris, dans un Ouvrage où il n'en peut être queſtion que par rapport à la Muſique. Je n'ai pas changé là-deſſus un ſeul mot dans cette édition, ainſi en la parcourant de ſens froid, le Lecteur pourra voir ſi cette accuſation eſt juſte. Il eſt vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poëtes & même quelques Muſiciens qui n'étoient pas ſans génie, je crois notre langue peu propre à la Poëſie, & point du tout à la Muſique. Je ne crains pas de m'en rapporter ſur ce point aux Poëtes mêmes; car quant aux Muſiciens, chacun ſçait qu'on peut ſe diſpenſer de les conſulter ſur toute affaire de raiſonnement. En revanche, la langue Françoiſe me paroit celle des

Philoſophes & des Sages (*) : elle ſemble faite pour être l'organe de la vérité & de la raiſon : malheur à quiconque offenſe l'une ou l'autre dans des Ecrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & ſage langue, dont j'ai le bonheur de faire uſage, eſt de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public, que je n'attende rien de lui, & que je me ſoucie tout auſſi peu de ſes ſatyres que de ſes éloges, je crois le reſpecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce reſpect, il eſt vrai, ne conſiſte pas dans de vains ménagemens qui marquent l'opinion qu'on a de la foibleſſe de ſes Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant par des raiſons ſolides le ſentiment qu'on leur propoſe, & c'eſt ce que je me ſuis toujours efforcé de faire. Ainſi, de quelque ſens qu'on veuille enviſager les choſes, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées, j'ai bien peur, qu'à la fin mon plus grand tort ne ſoit d'avoir raiſon ; car je ſçais trop que celui-là ne me ſera jamais pardonné.

(*) C'eſt le ſentiment de l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & les Muets, ſentiment qu'il ſoutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ſes Ecrits.

LETTRE

SUR LA

MUSIQUE

FRANCOISE.

VOus ſouvenez-vous, Monſieur, de l'hiſtoire de cet enfant de Siléſie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuiſérent d'abord en ſçavantes diſſertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or: la derniere choſe dont on s'aviſa fut de vérifier le fait, & il ſe trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un ſemblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Muſique, il ſeroit peut-être bon de s'aſſurer de ſon exiſtence, & d'examiner d'abord, non pas ſi elle eſt d'or, mais ſi nous en avons une.

Les Allemands, les Eſpagnols & les Anglois, ont long-tems prétendu poſſéder une Muſique propre à leur langue: en effet, ils avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien perſuadés qu'il y alloit de leur gloire à laiſſer abolir ces chefs-d'œuvres inſupportables à toutes les oreilles, excep-

té

té les leurs Enfin le plaiſir l'a emporté chez eux ſur la vanité, ou du moins ils s'en ſont fait une mieux entendue, de ſacrifier au goût & à la raiſon des préjugés qui rendent ſouvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous ſommes en France dans les ſentimens où ils étoient alors; mais qui nous aſſurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en ſoit mieux fondé? Ne ſeroit-il point à propos, pour en bien juger, de mettre une fois la Muſique Françoiſe à la coupelle de la raiſon, & de voir ſi elle en ſoutiendra l'épreuve.

Je n'ai pas deſſein d'approfondir ici cet examen; ce n'eſt pas l'affaire d'une Lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois ſeulement tâcher d'établir quelques principes, ſur leſquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les Maîtres de l'Art, ou plutôt les Philoſophes puſſent diriger leurs recherches: car, diſoit autrefois un Sage, c'eſt au Poëte à faire de la Poëſie, & au Muſicien à faire de la Muſique; mais il n'appartient qu'au Philoſophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou meſure (*a*).

(*a*) Quoiqu'on entende par *meſure* la détermination du

Quoique le chant tire ſon principal caractère de la meſure ; comme il naît immediatement de l'harmonie, & qu'il aſſujettit toujours l'accompagnement à ſa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la meſure ſéparément.

L'harmonie ayant ſon principe dans la nature, eſt la même pour toutes les Nations, ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celle de la mélodie ; ainſi, c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Muſique Nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit doit reſſentir ſa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Muſique les unes que les autres : on en peut concevoir qui ne le ſeroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne ſeroit compoſée que de ſons mixtes, de ſyllabes muettes, ſourdes ou nazales, peu de voyelles ſonores, beaucoup de conſonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions eſſentielles, dont je parlerai dans l'article de la meſure. Cherchons, par curioſité, ce qui réſulteroit de la Muſique appliquée à une telle langue.

nombre & du rapport des tems, & par *mouvement* celle du dégré de viteſſe, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choſes ſous l'idée générale de modification de la durée ou du tems.

Premiérement, le défaut d'éclat dans le ſon des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue ſeroit ſourde, la Muſique ſeroit criarde. En ſecond lieu, la dureté & la fréquence des conſonnes forceroit à exclure beaucoup de mots, à ne procéder ſur les autres que par des intonations élémentaires, & la Muſique ſeroit inſipide & monotone; ſa marche ſeroit encore lente & ennuyeuſe par la même raiſon, & quand on voudroit preſſer un peu le mouvement, ſa viteſſe reſſembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule ſur le pavé.

Comme une telle Muſique ſeroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y ſuppléer par des beautés factices & peu naturelles; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulieres, mais froides, ſans graces & ſans expreſſion. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports-de-voix & d'autres agrémens poſtiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre plus ridicule ſans le rendre moins plat. La Muſique avec toute cette mauſſade parure reſteroit languiſſante & ſans expreſſion, & ſes images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées, ne contiennent que deux ou

trois mots, & qui renferment très-peu de ſens en un grand eſpace.

L'impoſſibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les Compoſiteurs à tourner tous leurs ſoins du côté de l'harmonie, & faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient preſque d'autre mérite que la difficulté vaincue: au lieu d'une bonne Muſique, ils imagineroient une Muſique ſçavante; pour ſuppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnemens; il leur en couteroit moins de placer beaucoup de mauvaiſes parties les unes au-deſſus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'inſipidité, ils augmenteroient la confuſion; ils croiroient faire de la Muſique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui réſulteroit du défaut de mélodie, ſeroit que les Muſiciens n'en ayant qu'une fauſſe idée, trouveroient par-tout une mélodie à leur maniere: n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur couteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en ſeroit pas; même juſqu'à la Baſſe-continue, à l'uniſſon de laquelle ils feroient ſans façon réciter les Baſſes-tailles, ſauf à couvrir le tout d'une ſorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes ils trouveroient du

chant, attendu qu'en effet leur chant ne ſeroit que des notes. *Voces, præterèaque nihil.*

Paſſons maintenant à la meſure, dans le ſentiment de laquelle conſiſte en grande partie la beauté & l'expreſſion du chant. La meſure eſt à peu près à la mélodie ce que la Syntaxe eſt au diſcours: c'eſt elle qui fait l'enchaînement des mots, qui diſtingue les phraſes, & qui donne un ſens, une liaiſon au tout. Toute Muſique dont on ne ſent point le meſure, reſſemble, ſi la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut néceſſairement trouver la clef pour en démêler le ſens; mais ſi en effet cette Muſique n'a pas de meſure ſenſible, ce n'eſt alors qu'une collection confuſe de mots pris au hazard & écrits ſans ſuite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun ſens, parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Muſique Nationale tire ſon principal caractere de la langue qui lui eſt propre, & je dois ajouter que c'eſt principalement la proſodie de la langue qui conſtitue ce caractere. Comme la Muſique vocale a précedé de beaucoup l'inſtrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ſes tours de chant & ſa meſure, & les diverſes meſures de la Muſique vocale n'ont pû naître que des diverſes manieres dont on pouvoit ſcander le diſcours, & placer les bréves & les longues les unes à l'égard des autres: ce qui eſt très-évident dans la Muſique Grecque,

dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou brèves, & des pieds dont la langue & la Poésie étoient susceptibles. Desorte que quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissemens, je reviens à mon hypothese, & je suppose que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude & sans précision, que les longues & les brèves n'eussent pas entre elles en durées & en nombres des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier, qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des brèves plus ou moins brèves, des syllabes ni brèves ni longues, & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables: il est clair que la Musique Nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu sensible; que le récitatif se sentiroit, sur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne

ſçauroit preſque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des ſyllabes ; qu'on ſeroit contraint d'y changer de meſure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs meſurés tous les mouvemens ſeroient peu naturels & ſans préciſion ; que pour peu de lenteur qu'on joignit à ce défaut, l'idée de l'égalité des tems ſe perdroit entiérement dans l'eſprit du Chanteur & de l'Auditeur, & qu'enfin la meſure n'étant plus ſenſible, ni ſes retours égaux, elle ne ſeroit aſſujettie qu'au caprice du Muſicien, qui pourroit à chaque inſtant la preſſer ou ralentir à ſon gré, deſorte qu'il ne ſeroit pas poſſible dans un concert de ſe paſſer de quelqu'un qui la marquât à tous, ſelon la fantaiſie ou la commodité d'un ſeul.

C'eſt ainſi que les Acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'aſſervir la meſure, qu'on les entendroit même l'altérer à deſſein, dans les morceaux où le Compoſiteur ſeroit venu à bout de la rendre ſenſible. Marquer la meſure ſeroit une faute contre la compoſition, & la ſuivre en ſeroit une contre le goût du chant ; les défauts paſſeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts ; les vices ſeroient établis en regles, & pour faire de la Muſique au goût de la Nation, il ne faudroit que s'attacher avec ſoin à ce qui déplaît à tous les autres.

Auſſi avec quelque art qu'on cherchât à cou-

vrir les défauts d'une pareille Muſique, il ſeroit impoſſible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle ſeroit en uſage : à force d'eſſuyer des reproches ſur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable Muſique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter ſon caractere & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & preſque inchantable ; s'ils ſe contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui ſont propres, ils ne feroient que marquer mieux ſa platitude par un contraſte inévitable ; ils ôteroient à leur Muſique la ſeule beauté dont elle étoit ſuſceptible, en ôtant à toutes ſes parties l'uniformité de caractere qui la faiſoit être une ; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant, pour n'écouter que la ſymphonie, ils parviendroient enfin à ne faire ſervir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Muſique d'une telle Nation ſe diviſeroit en Muſique vocale & Muſique inſtrumentale ; voilà comment, en donnant des caracteres différens à ces deux eſpeces, on en feroit un tout monſtrueux. La ſymphonie voudroit aller en meſure, & le chant ne pouvant ſouffrir aucune gêne, on entendroit ſouvent

dans les mêmes morceaux les Acteurs & l'Orcheſtre ſe contrarier & ſe faire obſtacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caracteres introduiroient dans la maniere d'accompagner une froideur & une lâcheté qui ſe tourneroit tellement en habitude, que les Symphoniſtes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne Muſique, lui laiſſer de la force & de l'energie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement; ils feroient fort les *doux*, doux les *fort*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (*b*), *riſoluto*, *con guſto*, *ſpiritoſo*, *ſoſtenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de ſynonimes dans leur langue, & celui d'*expreſſion* n'y auroit aucun ſens. Ils ſubſtitueroient je ne ſçais combien de petits ornemens froids & mauſſades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orcheſtre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-déſagréable. Comme l'exécution ſeroit toujours lâche, & que les Symphoniſtes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en meſure, ils ne ſeroient jamais enſemble: ils ne pourroient venir à bout de tirer un ſonnet & juſte, ni de rien exécuter dans ſon caractere, & les Etrangers

(*b*) Il n'y a peut-être pas quatre Symphoniſtes François qui ſçachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'eſt fort inutilement qu'ils la ſçauroient; car qui d'entre eux ſeroit en état de la rendre?

ſeroient tout ſurpris qu'à quelques uns près, un Orcheſtre vanté comme le premier du monde, ſeroit à peine digne des tréteaux d'une guinguette (c). Il devroit naturellement arriver que de tels Muſiciens priſſent en haine la Muſique qui auroit mis leur honte en évidence, & bientôt joignant la mauvaiſe volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du deſſein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auroient bien pu ſe fier à leur mal-adreſſe.

D'après une autre ſuppoſition, contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aiſément toutes les qualités d'une véritable Muſique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impreſſions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre ſujet & ſur-tout des idées qui nous ſont connues, j'aime mieux me borner à quelques obſervations ſur la Muſique Italienne, qui puiſſent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'eſt celle du Peuple qui raiſonne

(c) Comme on m'a aſſuré qu'il y avoit parmi les Symphoniſtes de l'Opéra, non-ſeulement de très-bons violons, ce que je confeſſe qu'ils ſont preſque tous pris ſéparement, mais de véritablement honnêtes gens, qui ne ſe prêtent point aux cabales de leurs confreres, pour mal ſervir le public; je me hâte d'ajouter ici cette diſtinction, pour réparer, autant qu'il eſt en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

le mieux; & ſi l'on demandoit lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure Muſique, je dirois que c'eſt celui dont la langue y eſt le plus propre. C'eſt ce que j'ai déja établi ci-devant, & que j'aurai occaſion de confirmer dans la ſuite de cette Lettre. Or s'il y a en Europe une langue propre à la Muſique, c'eſt certainement l'Italienne; car cette langue eſt douce, ſonore, harmonieuſe, & accentuée plus qu'aucune autre, & ces quatre qualités ſont préciſément les plus convenables au chant.

Elle eſt douce, parce que les articulations y ſont peu compoſées, que la rencontre des conſonnes y eſt rare & ſans rudeſſe, & qu'un tres-grand nombre de ſyllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes éliſions en rendent la prononciation plus coulante : Elle eſt ſonore, parce que la plupart des voyelles y ſont éclatantes, qu'elles n'a pas de diphtongues compoſées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles diſtinguent mieux le ſon des ſyllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la proſodie autant que des ſons, l'avantage de la langue Italienne eſt manifeſte ſur ce point: car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuſe & véritablement pictoreſque, dépend moins de la force réelle de ſes termes, que de la diſtance qu'il y a du doux au fort entre les

ſons qu'elle employe, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci ſuppoſé, que ceux qui penſent que l'Italien n'eſt que le langage de la douceur & de la tendreſſe, prennent la peine de comparer entre elles ces deux ſtrophes du Taſſe,

Teneri ſdegni e placide e tranquille
Repulſe e cari vezzi e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto e ſoſpir, tronchi e molli bacci;
Fuſe tai coſé tutte, e poſcia unille,
Et al foce temprò di lente faci;
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco ſuccinto.

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne
Il rauco ſuon de la tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne sì ſtridendo mai da le ſuperne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne si ſcoſſa giammai trema la terra
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Et s'ils déſeſperent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils eſſayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre: Il n'eſt pas beſoin pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reſte, vous obſerverez que cette dureté de la derniere ſtrophe n'eſt point ſourde,

mais très-ſonore, & qu'elle n'eſt que pour l'oreille & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudeſſe de cette ſtrophe, que les *l* qui rendent la premiere ſi coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous ſommes forcés d'entaſſer des conſonnes de toute eſpece, qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant & contraint ſouvent la Muſique d'aller plus lentement, préciſément quand le ſens des paroles exigeroit le plus de vîteſſe.

Si je voulois m'étendre ſur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore, que les inverſions de la langue Italienne ſont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre, & qu'une Phraſe Muſicale ſe développe d'une maniere plus agréable & plus intéreſſante, quand le ſens du diſcours long-tems ſuſpendu, ſe réſout ſur le verbe avec la cadence, que quand il ſe développe à meſure, & laiſſe affoiblir ou ſatisfaire ainſi par dégrés le deſir de l'eſprit, tandis que celui de l'oreille augmente en raiſon contraire juſqu'à la fin de la phraſe. Je vous prouverois encore, que l'art des ſuſpenſions & des mots entre-coupés, que l'heureuſe conſtitution de la langue rend ſi familier à la Muſique Italienne, eſt entiérement inconnu dans la nôtre, & que nous

n'avons d'autres moyens pour y ſuppléer, que des ſilences qui ne ſont jamais du chant ; & qui, dans ces occaſions, montrent plutôt la pauvreté de la Muſique que les reſſources du Muſicien.

Il me reſteroit à parler de l'accent, mais ce point important demande une ſi profonde diſcuſſion, qu'il vaut mieux la réſerver à une meilleure main. Je vais donc paſſer aux choſes plus eſſentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre Muſique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie eſt plate & ſans aucun chant, & toutes les Nations (*d*) neutres confirment unanimément leur jugement ſur ce point ; de notre côté nous accuſons la leur d'être bizarre & baroque (*e*). J'aime mieux croire que les uns ou les autres ſe trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les Sciences & tous les Arts ſont parvenus à un ſi haut dégré, la Muſique ſeule eſt encore à naître.

(*d*) Il a été un tems, dit Mylord Schaftesbury, où l'uſage de parler François avoit mis parmi nous la Muſique Françoiſe à la mode. Mais bien-tôt la Muſique Italienne nous montrant la Nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir auſſi lourde, auſſi plate, & auſſi mauſſade qu'elle l'eſt en effet.

(*e*) Il me ſemble qu'on n'oſe plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'eſt fait entendre parmi nous : c'eſt ainſi que cette Muſique admirable n'a qu'à ſe montrer telle qu'elle eſt, pour ſe juſtifier de tous les torts dont on l'accuſe.

Les moins prévenus d'entre nous (*f*) ſe contentent de dire que la Muſique Italienne & la Françoiſe ſont toutes deux bonnes, chacune dans ſon genre, chacune pour la langue qui lui eſt propre; mais outre que ſes autres Nations ne conviennent pas de cette parité, il reſteroit toujours à ſçavoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Muſique en ſoi: Queſtion fort agitée en France, mais qui ne le ſera jamais ailleurs; queſtion qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conſéquent devient tous les jours plus difficile a réſoudre dans le ſeul pays où elle ſoit en problème. Voici ſur ce ſujet quelques expériences que chacun eſt maître de vérifier, & qui me paroiſſent pouvoir ſervir à cette ſolution, du moins quant à la mélodie, à laquelle ſeule ſe réduit preſque toute la diſpute.

J'ai pris dans les deux Muſiques des airs également eſtimés chacun dans ſon genre, & les dépouillant les uns de leurs ports-de-voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes ſous-entendues que le Compoſiteur ne ſe donne point la peine d'écrire, & dont il ſe remet à

(*f*) Pluſieurs condamnent l'excluſion totale que les Amateurs de Muſique donnent ſans balancer à la Muſique Françoiſe; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts excluſifs, comme ſi l'amour des bonnes choſes devoit faire aimer les mauvaiſes.

l'intelligence du Chanteur (g), je les ai solfiés exactement sur la note, sans aucun ornement, & sans rien fournir de moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison, parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons & non pas mon autorité : Je vous rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que si vous les trouvez bons vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La premiere & la plus difficile de toutes est d'être de bonne foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La seconde est que pour tenter cet examen il faut nécessairement être également versé dans les deux stiles ; autrement celui qui seroit le plus familier se présenteroit à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre ; & cette deuxieme condition n'est gueres plus facile que la

(g) C'est donner toute la faveur à la Musique Françoise, que de s'y prendre ainsi ; car ces notes sous-entendues dans l'Italienne, ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter, & cette maniere de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François sont bien, si l'on veut, exigés par le goût, mais ne constituent point la mélodie, & ne sont pas de son essence ; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

la premiere, car de tous ceux qui connoiſſent bien l'une & l'autre Muſique, nul ne balance ſur le choix, & l'on a pu voir par les plaiſans barbouillages de ceux qui ſe ſont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoiſſance ils avoient d'elle & de l'Art en général.

Je dois ajoûter qu'il eſt eſſentiel d'aller bien exactement en meſure; mais je prévois que cet avertiſſement, ſuperflu dans tout autre pays, ſera fort inutile dans celui-ci, & cette ſeule omiſſion entraîne néceſſairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractere de chaque genre ne tarde pas à ſe déclarer, & alors il eſt bien difficile de ne pas revêtir les phraſes des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajoûter, du moins par l'eſprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuſer par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une ſeule épreuve, car un air peut plaire plus qu'un autre, ſans que cela décide de la préférence du genre; & ce n'eſt qu'après un grand nombre d'eſſais qu'on peut établir un jugement raiſonnable: d'ailleurs, en s'ôtant la connoiſſance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui eſt l'expreſſion; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'eſt ſi la modulation eſt bonne & ſi le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il eſt difficile de prendre aſſez de pré-

cautions contre les préjugés, & combien le raisonnement nous eſt néceſſaire pour nous mettre en état de juger ſainement des choſes de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus déciſive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Muſiciens François des airs de Léo & du Pergoleſe, & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fuſſent fort éloignés de ſaiſir le vrai goût de ces morceaux, ils en ſentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur maniere des phraſes de Muſique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens ſolfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phraſes ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la Muſique qui eût du ſens, mais ſeulement des ſuites de notes placées ſans choix & comme au hazard; ils les chantoient préciſément comme vous liriez des mots Arabes écrits en caracteres François. (*b*)

Troiſieme expérience. J'ai vu à Veniſe un Arménien, homme d'eſprit qui n'avoit jamais entendu de Muſique, & devant lequel on exé-

(*b*) Nos Muſiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence: *Nous exécutons la Muſique Italienne*, diſent-ils avec leur fierté accoutumée, *& les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre; donc notre Muſique vaut mieux que la leur.* Ils ne voyent pas qu'ils devroient tirer une conſéquence toute contraire & dire, *donc les Italiens ont une mélodie, & nous n'en avons point.*

cuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple ſacré, ſéjour tranquille,

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci :

Voi che languite ſenza ſperanza

L'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le François, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé ſeulement à la Muſique Françoiſe, & alors très-enthouſiaſte de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien durant tout le chant François, plus de ſurpriſe que de plaiſir ; mais tout le monde obſerva dès les premieres meſures de l'air Italien, que ſon viſage & ſes yeux s'adouciſſoient ; il étoit enchanté, il prêtoit ſon ame aux impreſſions de la Muſique, & quoiqu'il entendît peu la langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviſſement ſenſible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes, qui, ne connoiſſant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été déſabuſés que par les intermedes Italiens. C'eſt préciſément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Muſique, qu'ils croyoient ne pas aimer la Muſique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuſe l'exiſtence de notre mélodie, & m'ont fait ſoupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une ſorte de plein-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & ſeulement à ceux qui ſont convenus de les trouver beaux. Auſſi à peine notre Muſique eſt-elle ſupportable à nos propres oreilles, lorſqu'elle eſt exécutée par des voix médiocres, qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la Muſique Françoiſe, mais toute voix eſt bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien ſont dans la Muſique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne ſont que dans l'art du Chanteur. (i)

Trois choſes me paroiſſent concourir à la perfection de la mélodie Italienne : La premiere

[i] Au reſte, c'eſt une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens ayent moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils ayent le timbre plus fort & plus harmonieux, pour pouvoir ſe faire entendre ſur les théatres immenſes de l'Italie, ſans ceſſer de ménager les ſons, comme le veut la Muſique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix ; plus fort, nous diſent nos Maîtres ; enflez les ſons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, diſent les Maîtres Italiens, ne forcez point, chantez ſans gêne, rendez vos ſons doux, flexibles & coulans, réſervez les éclats pour ces momens rares & paſſagers où il faut ſurprendre & déchirer. Or il me paroît que dans la néceſſité de ſe faire entendre, celui-ci doit avoir plus de voix, qui peut ſe paſſer de crier.

eſt la douceur de la langue, qui rendant toutes les inflexions faciles, laiſſe au goût du Muſicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaiſons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a ſon geſte & ſon ton qui lui ſont propres, & qui le diſtinguent d'un autre homme.

La deuxieme eſt la hardieſſe des modulations, qui quoique moins ſervilement préparées que les nôtres, ſe rendent plus agréables, en ſe rendant plus ſenſibles, & ſans donner de la dureté au chant ajoutent une vive énergie à l'expreſſion. C'eſt par elle que le Muſicien, paſſant bruſquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & ſupprimant quand il le faut les tranſitions intermédiaires & ſcolaſtiques, ſait exprimer les réticences, les interruptions, les diſcours entre-coupés qui ſont le langage des paſſions impétueuſes, que le bouillant Métaſtaſe a employé ſi ſouvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cochi, les Jumella, les Perez, les Terradeglias ont ſçu rendre avec ſuccès, & que nos Poëtes lyriques connoiſſent auſſi peu que nos Muſiciens.

Le troiſieme avantage, & celui qui prête à la mélodie ſon plus grand effet, eſt l'extrême préciſion de meſure qui s'y fait ſentir dans les mouvemens les plus lents, ainſi que dans les plus gais : préciſion qui rend le chant animé & intè-

reſſant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faiſant d'une même combinaiſon de ſons, autant de différentes mélodies qu'il y a de maniere de les ſcander ; qui porte au cœur tous les ſentimens, & à l'eſprit tous les tableaux ; qui donne au Muſicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, pluſieurs dont nous n'avons pas même l'idée (*k*), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caracteres (*l*) ou un ſeul mouvement propre à contraſter & changer de caractere au gré du Compoſiteur.

Voilà, ce me ſemble, les ſources d'où le chant Italien tire ſes charmes & ſon énergie ; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de ſa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces

(*k*) Pour ne pas ſortir du genre comique, le ſeul connu à Paris, voyez les airs, *Quando ſciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un veſpajo*, &c. *O queſto o quello t'ai a riſolvere*, &c. *A un guſto da ſtordire*, &c. *Stizzoſo mio, ſtizzoſo*, &c. *Io ſono una Donzella*, &c. *Quanti maeſtri, quanti dotteri*, &c. *I Shirri già le aſpettano*, &c. *Ma dunque il teſtamento*, &c. *Senti me. ſe brami ſture, o che riſa, chepiacere*, &c. tous caracteres d'Airs dont la Muſique Françoiſe n'a pas les premiers élémens, & dont elle n'eſt pas en état d'exprimer un ſeul mot.

(*l*) Je me contenterai d'en citer un ſeul exemple, mais très-frappant ; c'eſt l'air *Se pur d'un infelice*, &c. de la Fauſſe Suivante ; Air très-pathétique ſur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orcheſtre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la ſeconde partie qu'il ne falloit pas ſupprimer.

fréquens renverſemens d'harmonie, qui donnent à la Baſſe-continue le véritable chant d'un deſſus. Ceux qui trouvent de ſi grandes beautés dans la mélodie Françoiſe, devroient bien nous dire à laquelle de ces choſes elle en eſt redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y ſuppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des ſentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie ſon caractere pathétique & tragique, on eſt bien-tôt ſurpris de la force que lui prête l'art des Compoſiteurs dans les grands morceaux de Muſique. C'eſt à l'aide de ces modulations ſçavantes, de cette harmonie ſimple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou raviſſent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arrachent, dans ſes tranſports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Muſicien vient-il à bout de produire ces grands effets? Eſt-ce à force de contraſter les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties? Eſt-ce à force d'entaſſer deſſeins ſur deſſeins, inſtrumens ſur inſtrumens? Tout ce fatras, qui n'eſt qu'un mauvais ſupplément où le génie manque, étoufferoit le chant, loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque har-

monie que puiſſent faire enſemble pluſieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit auſſi-tôt qu'ils ſe font entendre à la fois, & il ne reſte que celui d'une ſuite d'accords, qui, quoi qu'on puiſſe dire, eſt toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas; de ſorte que plus on entaſſe des chants mal à propos, & moins la Muſique eſt agréable & chantante; parce qu'il eſt impoſſible à l'oreille de ſe prêter au même inſtant à pluſieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impreſſion de l'autre, il ne réſulte du tout que de la confuſion & du bruit. Pour qu'une Muſique devienne intéreſſante, pour qu'elle porte à l'ame les ſentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expreſſion du ſujet; que l'harmonie ne ſerve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embelliſſe, ſans le couvrir ni le défigurer; que la Baſſe, par une marche uniforme & ſimple, guide en quelque ſorte celui qui chante & celui qui écoute, ſans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive; il faut, en un mot, que le tout enſemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'eſprit.

Cette unité de mélodie me paroît une regle indiſpenſable & non moins importante en Muſique, que l'unité d'action dans une Tragédie; car elle eſt fondée ſur le même principe, & dirigée vers le même objet. Auſſi tous les bons

Compoſiteurs Italiens s'y conforment-ils avec un ſoin qui dégénere quelquefois en affectation, & pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ſent bien-tôt que c'eſt d'elle que leur Muſique tire ſon principal effet. C'eſt dans cette grande regle qu'il faut chercher la cauſe des fréquens accompagnemens à l'uniſſon qu'on remarque dans la Muſique Italienne, & qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-tems les ſons plus moëlleux, plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces uniſſons ne ſont point praticables dans notre Muſique, ſi ce n'eſt ſur quelques caracteres d'airs choiſis & tournés exprès pour cela; jamais un air pathétique François ne ſeroit ſupportable accompagné de cette maniere, parce que la Muſique vocale & l'inſtrumentale ayant parmi nous des caracteres différens, on ne peut, ſans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, ſans compter que la meſure étant toujours vague & indéterminée, ſur-tout dans les airs lents, les inſtrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point aſſez de concert pour produire enſemble un effet agréable. Une beauté qui réſulte encore de ces uniſſons, c'eſt de donner une expreſſion plus ſenſible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les inſtrumens ſur un paſſage, tantôt en les radouciſſant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & ſaillant que la voix n'au-

roit pu faire, & que l'Auditeur adroitement trompé ne laiſſe pas de lui attribuer, quand l'orcheſtre ſçait le faire ſortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correſpondance de la ſymphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne ſont que des développemens de l'autre, deſorte que c'eſt toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la ſource de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement eſt ſi bien un avec le chant, & ſi exactement relatif aux paroles, qu'il ſemble ſouvent déterminer le jeu & dicter à l'Acteur le geſte qu'il doit faire; (*m*) & tel qui n'auroit pu jouer le rôle ſur les paroles ſeules, le jouera très-juſte ſur la Muſique, parce qu'elle fait bien ſa fonction d'interprete.

Au reſte, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens ſoient toujours à l'uniſſon de la voix. Il y a deux cas aſſez fréquens où le Muſicien les en ſépare : L'un, quand la voix roulant avec légéreté ſur des cordes d'harmonie, fixe aſſez l'attention pour que l'accompagnement ne puiſſe la partager, encore alors donne-t-on tant de ſimplicité à cet accompagnement, que l'oreille affectée ſeulement d'accords

(*m*) On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entre autres dans l'air *à un guſto da ſtordire* du Maître de Muſique, dans celui *Jon Padrone* de la femme orgueilleuſe, dans celui *vi ſto ben* du Tracollo, dans celui *tu non penſi no ſignora* de la Bohémienne, & dans preſque tous ceux qui demandent du jeu.

agréables, n'y ſent aucun chant qui puiſſe la diſtraire. L'autre cas demande un peu plus de ſoin pour le faire entendre.

Quand le Muſicien ſçaura ſon art, dit l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & les Muets, *les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expreſſion de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le ſujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre.* Ce paſſage me paroît renfermer un précepte très-utile, & voici comment je penſe qu'on doit l'entendre.

Si le chant eſt de nature à exiger quelques additions, ou, comme diſoient nos anciens Muſiciens, quelques *diminutions* (*n*) qui ajoutent à l'expreſſion ou à l'agrément ſans détruire en cela l'unité de mélodie, deſorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement & s'en laiſſe doucement affecter, ſans ceſſer pour cela d'être attentive au chant; alors l'habile Muſicien, en les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira ſon ſujet & le rendra plus expreſſif ſans le rendre moins un; & quoique l'accompagnement n'y ſoit pas exactement ſemblable à la partie chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une

(*n*) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrieme volume de l'*Encyclopédie*.

mélodie. Que ſi le ſens des paroles comporte une idée acceſſoire, que le chant n'aura pas pu rendre, le Muſicien l'enchaſſera dans des ſilences ou dans des tenues, de maniere qu'il puiſſe la préſenter à l'Auditeur, ſans le détourner de celle du chant. L'avantage ſeroit encore plus grand, ſi cette idée acceſſoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme ſeroit le bruit d'une riviere, ou le gazouillement des oiſeaux: car alors le Compoſiteur pourroit ſéparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement, & deſtinant uniquement ce dernier à rendre l'idée acceſſoire, il diſpoſera ſon chant de maniere à donner des jours fréquens à l'orcheſtre, en obſervant avec ſoin que la ſymphonie ſoit toujours dominée par la partie chantante, ce qui dépend encore plus de l'art du Compoſiteur, que de l'exécution des Inſtrumens: mais ceci demande une expérience conſommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Muſicien, pour parer le chant ou le rendre plus expreſſif, ſoit en embelliſſant le ſujet principal, ſoit en y en ajoutant un autre qui lui reſte aſſujetti. Mais de faire chanter à part des Violons d'un côté, de l'autre des Flutes, de l'autre des Baſſons, chacun ſur un deſſein particulier, & preſque ſans rapport entre eux, & d'appeller tout ce cahos, de la Muſi-

que, c'eſt inſulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre choſe, qui n'eſt pas moins contraire que la multiplication des parties, à la regle que je viens d'établir, c'eſt l'abus ou plutôt l'uſage des fugues, imitations, doubles deſſeins, & autres beautés arbitraires & de pure convention, qui n'ont preſque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naiſſance de l'Art, pour faire briller le ſavoir, en attendant qu'il fût queſtion du génie. Je ne dis pas qu'il ſoit tout-à-fait impoſſible de conſerver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduiſant habilement l'attention de l'auditeur d'une partie à l'autre, à meſure que le ſujet y paſſe; mais ce travail eſt ſi pénible, que preſque perſonne n'y réuſſit, & ſi ingrat, qu'à peine le ſuccès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutiſſant qu'à faire du bruit, ainſi que la plupart de nos chœurs ſi admirés (o), eſt également indigne d'occuper la

(o) Les Italiens ne ſont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils ſe piquent encore d'avoir dans leurs Egliſes de la Muſique bruyante; ils ont ſouvent des Meſſes & des Motets à quatre Chœurs, chacun ſur un deſſein différent; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me ſouviens que Terradeglias me parlant de pluſieurs Motets de ſa compoſition où il avoit mis des Chœurs travaillés avec un grand ſoin, étoit honteux d'en avoir fait de ſi beaux, & s'en excuſoit ſur ſa jeuneſſe: Autrefois, diſoit-il, j'aimois à faire du bruit; à préſent je tâche de faire de la Muſique.

plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renverſées, baſſes contraintes, & autres ſottiſes difficiles que l'oreille ne peut ſouffrir, & que la raiſon ne peut juſtifier, ce ſont évidemment des reſtes de barbarie & de mauvais goût, qui ne ſubſiſtent, comme les portails de nos Egliſes gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare, & même après la renaiſſance des autres Arts que l'Europe lui doit tous, la Muſique plus tardive n'y a point pris aiſément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui, & l'on ne peut gueres donner une plus mauvaiſe idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-tems qu'une même Muſique en France & en Italie (*p*), & que les Muſiciens des deux contrées communiquoient familiérement entr'eux, non pourtant ſans qu'on pût re-

[*p*] L'Abbé Du Bos ſe tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pais-Bas du renouvellement de la Muſique, & cela pourroit s'admettre, ſi l'on donnoit le nom de Muſique à un continuel rempliſſage d'accords; mais ſi l'harmonie n'eſt que la baſſe commune, & que la mélodie ſeule conſtitue le caractere, non ſeulement la Muſique moderne eſt née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos Langues vivantes, la Muſique Italienne ſeſt la ſeule qui puiſſe réellement exiſter. Du tems d'Orlande & de Goudimel, on faiſoit de l'harmonie & des ſons; Lully y a joint un peu de cadence; Correlli, Buononcini, Vinci & Pergoleſe, ſont les premiers qui ayent fait de la Muſique.

marquer déja dans les nôtres le germe de cette jalouſie, qui eſt inſéparable de l'infériorité. Lulli même, allarmé de l'arrivée de Correlli, ſe hâta de le faire chaſſer de France : ce qui lui fut d'autant plus aiſé que Correlli étoit plus grand homme, & par conſéquent moins courtiſan que lui. Dans ces tems où la Muſique naiſſoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphaſe de ſcience harmonique, ces pédanteſques prétentions de doctrine qu'elle a chérement conſervées parmi nous, & par leſquelles on diſtingue aujourd'hui cette Muſique méthodique, compaſſée, mais ſans génie, ſans invention & ſans goût, qu'on appelle à Paris, *Muſique écrite* par excellence, & qui, tout au plus, n'eſt bonne, en effet, qu'à écrire, & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus ſimple, & donné tous leurs ſoins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne ſoit encore demeuré parmi eux quelques légeres traces de fugues & deſſeins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'eſt de quoi je pourrois citer pluſieurs exemples dans les Intermedes qui nous ſont connus, & entre autres le mauvais quatuor qui eſt à la fin de *la Femme orgueilleuſe*. Mais outre que ces choſes ſortent du caractere établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de ſemblable dans les Tragédies, & qu'il n'eſt pas plus juſte de juger l'Opéra Italien ſur ces farces, que de

juger notre Théâtre François ſur *l'Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Craſſe :* il faut auſſi rendre juſtice à l'art avec lequel les Compoſiteurs ont ſouvent évité dans ces Intermedes les pieges qui leur étoient tendus par les Poëtes, & ont fait tourner au profit de la regle des ſituations qui ſembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Muſique, la plus difficile à traiter, ſans ſortir de l'unité de mélodie, eſt le Duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'auteur de la Lettre ſur Omphale a déja remarqué que les Duo ſont hors de la Nature ; car rien n'eſt moins naturel que de voir deux perſonnes ſe parler à la fois durant un certain tems, ſoit pour dire la même choſe, ſoit pour ſe contredire, ſans jamais s'écouter ni ſe répondre : Et quand cette ſuppoſition pourroit s'admettre en certains cas, il eſt bien certain que ce ne ſeroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'eſt convenable ni à la dignité des perſonnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur ſuppoſe. Or le meilleur moyen de ſauver cette abſurdité, c'eſt de traiter le plus qu'il eſt poſſible le Duo en Dialogue, & ce premier ſoin regarde le Poëte ; ce qui regarde le Muſicien, c'eſt de trouver un chant convenable au ſujet, & diſtribué de telle ſorte, que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement, toute la ſuite du Dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, ſans changer de ſujet,

jet, ou du moins ſans altérer le mouvement, paſſe dans ſon progrès d'une partie à l'autre, ſans ceſſer d'être une, & ſans enjamber. Quand on joint enſemble les deux parties, ce qui doit ſe faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant ſuſceptible d'une marche par tierces, ou par ſixtes, dans lequel la ſeconde partie faſſe ſon effet ſans diſtraire l'oreille de la premiere. Il faut garder la dureté des diſſonances, les ſons perçans & renforcés, le fortiſſimo de l'Orcheſtre pour des inſtans de déſordre & de tranſport, où les Acteurs ſemblant s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout Spectateur ſenſible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie ſobrement ménagée. Mais ces inſtans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une Muſique douce & affectueuſe avoir déja diſpoſé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre ſe prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils paſſent avec la rapidité qui convient à notre foibleſſe; car quand l'agitation eſt trop forte, elle ne ſauroit durer, & tout ce qui eſt au-delà de la Nature ne touche plus.

En diſant ce que les Duo doivent être, j'ai dit préciſément ce qu'ils ſont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre, ſur un Théâtre d'Italie, un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs, & accompagné par un véritable Orcheſtre ſans en être attendri; s'il a pu d'une

œil ſec aſſiſter aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais ſans inſiſter ſur les Duo tragiques, genre de Muſique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui y eſt connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, ſelon moi, rien ne manquera, quand il ſera bien exécuté, que des Auditeurs qui ſachent l'entendre: c'eſt celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo conoſco a quegl' occhietti*, &c. J'avoue que peu de Muſiciens François ſont en état d'en ſentir les beautés, & je dirois volontiers du Pergoleſe, comme Cicéron diſoit d'Homere, que c'eſt déja avoir fait beaucoup de progrès dans l'Art, que de ſe plaire à ſa lecture.

J'eſpere, Monſieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de ſa nouveauté, & de l'importance de ſon objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu ſur une regle auſſi eſſentielle que celle de l'unité de mélodie; regle dont aucun Théoricien, que je ſache, n'a parlé juſqu'à ce jour; que les Compoſiteurs Italiens ont ſeuls ſentie & pratiquée, ſans ſe douter, peut-être, de ſon exiſtence; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expreſſion, & preſque tout le charme de la bonne Muſique. Avant que de quitter ce ſujet,

il me reſte à vous montrer qu'il en réſulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je ſemblois accorder tout l'avantage à la mélodie; & que l'expreſſion du chant donne lieu à celle des accords en forçant le Compoſiteur à les ménager.

Vous reſſouvenez-vous, Monſieur, d'avoir entendu quelquefois dans les Intermedes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'Entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra? Nous fumes frappés dès le premier jour, de l'effet que produiſoit ſous ſes petits doigts, l'accompagnement du Clavecin; & tout le ſpectacle s'apperçut à ſon jeu précis & brillant que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai auſſi-tôt les raiſons de cette différence, car je ne doutois pas que le ſieur Noblet ne fût bon harmoniſte & n'accompagnât très-exactement: mais quelle fut ma ſurpriſe en obſervant les mains du petit bon homme, de voir qu'il ne rempliſſoit preſque jamais les accords, qu'il ſupprimoit beaucoup de ſons, & n'employoit très-ſouvent que deux doigts, dont l'un ſonnoit preſque toujours l'octave de la Baſſe! Quoi! diſois-je en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet que l'harmonie mutilée, & nos Accompagnateurs, en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de ſons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend ſon accom-

pagnement plus ſenſible & plus agréable ! Ceci fut pour moi un problème inquiétant, & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres obſervations je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même maniere que le petit Bambin, & que, par conſéquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Baſſe étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer ſur le reſte, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en réſulte une confuſion qui peut rendre l'harmonie plus ſourde; & je m'expliquois ainſi pourquoi les Italiens, ſi économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la baſſe; pourquoi ils mettent tant de Contre-baſſes dans leurs Orcheſtres; & pourquoi ils font ſi ſouvent marcher leurs quintes (*q*) avec la Baſſe, au lieu de leur donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raiſon de la netteté des accords,

(*q*) On peut remarquer à l'Orcheſtre de notre Opéra que dans la Muſique Italienne les quintes ne jouent preſque jamais leur partie quand elle eſt à l'octave de la Baſſe; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduiſent l'Orcheſtre ignoreroient-ils que ce défaut de liaiſon entre la Baſſe & le Deſſus rend l'harmonie trop ſéche?

n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expreſſion que je remarquois dans la ſimplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre ſi compoſée, ſi froide & ſi languiſſante.

Je me ſouvins alors d'avoir lû dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque conſonance a ſon caractere particulier, c'eſt-à-dire, une maniere d'affecter l'ame qui lui eſt propre; que l'effet de la tierce n'eſt point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la ſixte. De même les tierces & les ſixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produiſent les tierces & les ſixtes majeures; & ces faits une fois accordés, il s'enſuit aſſez évidemment que les diſſonances & tous les intervalles poſſibles ſeront auſſi dans le même cas. Expérience que la raiſon confirme, puiſque toutes les fois que les rapports ſont différens, l'impreſſion ne ſçauroit être la même.

Or, me diſois-je à moi-même, en raiſonnant d'après cette ſuppoſition, je vois clairement que deux conſonances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique ſelon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'eſt néceſſaire pour l'expreſſion dont

j'ai besoin, je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisieme son, qui divisant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous; & ces tierces même, quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie, étant de différente espece, peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même, si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression, en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fausse quinte; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet; si dans une telle circonstance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte, & à la fausse quinte la sixte & la tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même tems trois consonances, qui doivent nécessairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur.

C'eſt donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Muſique où l'harmonie eſt ſcrupuleuſement remplie, tout accompagnement où tous les accords ſont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expreſſion : ce qui eſt préciſement le caractere de la Muſique Françoiſe. Il eſt vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une regle pour aider au Compoſiteur à ſe bien conduire en pareille occaſion, c'eſt certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir ; ce qui ſe rapporte au caractere de la Muſique Italienne, & rend raiſon de la douceur du chant jointe à la force d'expreſſion qui y regnent.

Il ſuit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les regles élémentaires de l'harmonie, le Muſicien ne doit point ſe hâter de la prodiguer inconſidérément, ni ſe croire en état de compoſer parce qu'il ſçait remplir des accords; mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impreſſions diverſes que les conſonances, les diſſonances & tous les accords font ſur les oreilles ſenſibles, & ſe dire ſouvent à lui-même, que le grand art du Compoſiteur ne conſiſte pas moins à ſçavoir diſcerner dans l'occaſion les ſons qu'on doit ſupprimer, que ceux

dont il faut faire uſage. C'eſt en étudiant & feuilletant ſans ceſſe les chefs-d'œuvres d'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, ſi la nature lui a donné aſſez de génie & de goût pour en ſentir la néceſſité; car les difficultés de l'art ne ſe laiſſent appercevoir qu'à ceux qui ſont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviſeront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir, ils ſoupçonneront & chercheront les raiſons de cette ſimplicité trompeuſe, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges ſous une feinte négligence, & que l'*arte che tutto fa, nulla ſi ſcuopre.*

Voilà, à ce qu'il me ſemble, la cauſe des effets ſurprenans que produit l'harmonie de la Muſique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit ſi peu. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & diſcernement; ce n'eſt pas non plus à dire que pour ce choix le Muſicien ſoit obligé de faire tous ces raiſonnemens, mais qu'il en doit ſentir le réſultat. C'eſt à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choſes d'effet; c'eſt au Théoricien à en chercher les cauſes & à dire pourquoi ce ſont des choſes d'effet.

Si vous jettez les yeux ſur nos compoſitions modernes, ſur-tout ſi vous les écoutez, vous reconnoîtrez bien-tôt que nos Muſiciens ont ſi

mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée, je trouve que plus notre Musique se perfectionne en apparence, & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est, pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejetter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lully l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célebre Musicien est plus pure & moins renversée, que ses Basses sont plus naturelles & marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins maniéré, & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre; ce qui se confirme par le goût de l'exécution: car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui; il étoit plus vif & moins traînant; on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage. (r) Les cadences, les ports-de-voix se

[r] Cela se prouve par la durée des Opéra de Lully, beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps,

ſont multipliés dans le nôtre; il eſt devenu encore plus languiſſant, & l'on n'y trouve preſque plus rien qui le diſtingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puiſqu'il eſt queſtion d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monſieur, que je termine cette Lettre par quelques obſervations ſur l'un & ſur l'autre, qui deviendront peut-être des éclairciſſemens utiles à la ſolution du problême dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos Muſiciens ſur la conſtitution d'un Opéra, par la ſingularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de Muſique Italienne qui raviſſent; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les ſituations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les paſſions qu'*ils* expriment, les François les appellent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces inſipides chanſonnettes, dont ils entre-mêlent les ſcenes de leurs Opéra, & réſervent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuſes lamentations, à qui il ne manque pour aſſoupir tout le monde, que d'être chantées juſte & ſans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs ſont en

ſelon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vûs anciennement. Auſſi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra eſt-on obligé d'y faire des retranchemens conſidérables.

ſituation & ſont partie des ſcenes. Tantôt c'eſt un pere déſeſpéré, qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement, lui reprocher ſa cruauté: tantôt c'eſt un prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de ſévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici c'eſt une mere tendre, qui verſe des larmes en retrouvant ſon fils qu'elle croyoit mort. Là, c'eſt le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux paſſions impétueuſes. C'eſt ſur de telles paroles qu'il ſied bien de déployer toutes les richeſſes d'une Muſique pleine de force & d'expreſſion, & de renchérir ſur l'énergie de la Poéſie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes toujours détachées du ſujet, ne ſont qu'un miſérable jargon emmiellé, qu'on eſt trop heureux de ne pas entendre: c'eſt une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots ſonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manieres, excepté de celle qui pourroit leur donner du ſens. C'eſt ſur ces impertinens amphigouris que nos Muſiciens épuiſent leur goût & leur ſçavoir, & nos Acteurs leurs geſtes & leurs poumons; c'eſt à ces morceaux extravagans que nos femmes ſe pâment d'admiration; & la preuve la plus marquée que

la Muſique Françoiſe ne ſçait ni peindre ni parler, c'eſt qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle eſt ſuſceptible, que ſur des paroles qui ne ſignifient rien. Cependant, à entendre les François parler de Muſique, on croiroit que c'eſt dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes paſſions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule choſe qu'il exprime ſont également inconnus. Il ne faut pas être ſurpris de la groſſiéreté de ces préjugés: la Muſique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoiſſent rien; & tous les François qui ont tenté de l'étudier, dans le ſeul deſſein de la critiquer en connoiſſance de cauſe, ont bien-tôt été ſes plus zèlés admirateurs (*s*).

Après les ariettes, qui ſont à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra: ſur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs ſont toujours dans les monologues & jamais dans les ſcenes, parce que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la Muſique n'indiquant aucun geſte & ne peignant aucune ſituation, celui

(*s*) C'eſt un préjugé peu favorable à la Muſique Françoiſe, que ceux qui la mépriſent le plus ſoient préciſément ceux qui la connoiſſent le mieux: car elle eſt auſſi ridicule quand on l'examine, qu'inſupportable quand on l'écoute.

qui garde le ſilence ne ſçait que faire de ſa perſonne, pendant que l'autre chante.

Le caractere traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opéra, mettent preſque tous les monologues François ſur un mouvement lent; & comme la meſure ne s'y fait ſentir ni dans le chant, ni dans la Baſſe, ni dans l'accompagnement, rien n'eſt ſi traînant, ſi lâche, ſi languiſſant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant; ils voudroient être triſtes & ne ſont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens ſont plus adroits dans leurs Adagio: car lorſque le chant eſt ſi lent, qu'il ſeroit à craindre qu'il ne laiſſât affoiblir l'idée de la meſure, ils font marcher la Baſſe par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque auſſi par des ſubdiviſions de notes, qui ſoutenant la voix & l'oreille en meſure, ne rendent le chant que plus agréable & ſur tout plus énergique par cette préciſion. Mais la nature du chant François interdit cette reſſource à nos Compoſiteurs: car dès que l'Acteur ſeroit forcé d'aller en meſure, il ne pourroit plus développer ſa voix ni ſon jeu, traîner ſon chant, renfler, prolonger ſes ſons, ni crier à pleine tête, & par conſéquent il ne ſeroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'eſt l'avantage de pouvoir exprimer tous les ſentimens & peindre tous les caracteres avec telle meſure & tel mouvement qu'il plaît au Compoſiteur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute ſon expreſſion du mouvement qu'on lui donne; elle eſt forcément triſte ſur une meſure lente, furieuſe ou gaye ſur un mouvement vif, grave ſur un mouvement modéré: le chant n'y fait preſque rien, la meſure ſeule, ou, pour parler plus juſte, le ſeul dégré de viteſſe détermine le caractere. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expreſſions pour tous les caracteres, des tableaux pour tous les objets. Elle eſt, quand il plaît au Muſicien, triſte ſur un mouvement vif, gaye ſur un mouvement lent, & comme je l'ai déja dit, elle change ſur le même mouvement de caractere au gré du Compoſiteur; ce qui lui donne la facilité des contraſtes, ſans dépendre en cela du Poëte & ſans s'expoſer à des contreſens.

Voilà la ſource de cette prodigieuſe variété que les grands Maîtres d'Italie ſçavent répandre dans leurs Opéra, ſans jamais ſortir de la nature: variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Muſiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens ſont donnés par le ſens des paroles, & qu'ils

ſont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contreſens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reſte à parler, il ſemble que pour en bien juger il faudroit une fois ſçavoir préciſément ce que c'eſt; car juſqu'ici je ne ſçache pas que de tous ceux qui en ont diſputé, perſonne ſe ſoit aviſé de le définir. Je ne ſçais, Monſieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuſe; c'eſt-à-dire, une déclamation dont toutes les inflexions ſe font par intervalles harmoniques. D'où il ſuit que comme chaque langue a une déclamation qui lui eſt propre, chaque langue doit auſſi avoir ſon récitatif particulier; ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe très-bien comparer un récitatif à un autre, pour ſçavoir lequel des deux eſt le meilleur, ou celui qui ſe rapporte le mieux à ſon objet.

Le récitatif eſt néceſſaire dans les drames lyriques, 1. Pour lier l'action & rendre le ſpectacle un. 2. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit inſupportable. 3. Pour exprimer une multitude de choſes qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Muſique chantante & cadencée. La ſimple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la tranſition de la parole au chant, & ſur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille ſe prête diffici-

lement, & forme un contraſte choquant qui détruit toute l'illuſion, & par conſéquent l'intérêt; car il y a une ſorte de vraiſemblance qu'il faut conſerver, même à l'Opéra, en rendant le diſcours tellement uniforme, que le tout puiſſe être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le ſecours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuſe, & dédommage avantageuſement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il eſt évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque Langue que ce ſoit, ſi elle a d'ailleurs les conditions néceſſaires, eſt celui qui approche le plus de la parole. S'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conſervant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'eſprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puiſſe être ſuſceptible.

Examinons maintenant ſur cette regle ce qu'on appelle en France, récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la Langue Françoiſe, dont l'accent eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi modeſte, ſi peu chantant, ſoit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole & ces ſons ſoutenus & renflés,

flés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tiſſu de cette partie de notre Muſique, encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui ſache lire, les quatre premiers vers de la fameuſe reconnoiſſance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légeres inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de paſſionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaiſſer la voix. Faites enſuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers ſur la note du Muſicien, & tâchez, ſi vous le pouvez, de ſupporter cette extravagante criaillerie, qui paſſe à chaque inſtant de bas en haut & de haut en bas, parcourt ſans ſujet toute l'étendue de la voix, & ſuſpend le récit hors de propos pour *filer de beaux ſons* ſur des ſyllabes qui ne ſignifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le ſens!

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports-de-voix, qui reviennent à chaque inſtant, & qu'on me diſe quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauſſade prétintaille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puiſſe raiſonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lully?

C'eſt une choſe aſſez plaiſante que d'entendre les Partiſans de la Muſique Françoiſe ſe re-

trancher dans le caractere de la Langue, & rejetter ſur elle des défauts dont ils n'oſent accuſer leur idole, tandis qu'il eſt de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue Françoiſe doit être oppoſé preſque en tout à celui qui y eſt en uſage: qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever ni n'abaiſſer beaucoup la voix, peu de ſons ſoutenus; jamais d'éclats, encore moins de cris, rien ſur-tout qui reſſemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainſi que dans leurs degrés. En un mot le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne ſe trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lully & de ſes ſucceſſeurs; dans quelque route nouvelle qu'aſſurément les Compoſiteurs François, ſi fiers de leur faux ſavoir, & par conſéquent ſi éloignés de ſentir & d'aimer le véritable, ne s'aviſeront pas de chercher ſi-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce ſeroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai ſuppoſées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher auſſi rapidement que la parole, & être auſſi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les paſ-

ſions les plus véhémentes animent le diſcours, ſans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particuliere, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une maniere qui lui ſoit propre, & qui contribue à le diſtinguer des airs, où, pour conſerver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment; comment ſur-tout, quand on veut donner à la paſſion le tems de déployer tous ſes mouvemens, on peut, à l'aide d'une ſymphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'Orcheſtre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'Acteur ne doit que réciter: chef-d'œuvre de l'art du Muſicien, par lequel il ſçait, dans un récitatif obligé (*t*), joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, ſans jamais confondre l'une avec l'autre: je pourrois vous deployer les beautés ſans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes auſſi abſurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter; comme ſi quelqu'un pouvoit prononcer ſur un récitatif, ſans connoî-

(*t*) J'avois eſpéré que le Sieur Caffarelli nous donneroit, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus Connoiſſeurs ce qu'ils jugent depuis ſi longtems; mais ſur ſes raiſons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoiſſoit encore mieux que moi la portée de ſes Auditeurs.

tre à fond la langue à laquelle il eſt propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudroit, pour ainſi dire, créer un nouveau Dictionnaire, inventer à chaque inſtant des termes, pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux, & leur tenir des diſcours qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendiſſent, & par conſéquent de ſcience & d'arts de tout genre, excepté la ſeule Muſique. Je n'entrerai donc point ſur cette matiere dans un détail affecté qui ne ſerviroit de rien pour l'inſtruction des Lecteurs, & ſur lequel ils pourroient préſumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

Par la même raiſon je ne tenterai pas non plus le parallele qui a été propoſé cet hyver, dans un Ecrit adreſſé au petit Prophète & à ſes adverſaires, de deux morceaux de Muſique, l'un Italien & l'autre François, qui y ſont indiqués. La ſcene Italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux ou ſupérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient ſuivre la comparaiſon, & il ſe trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui ſavoient déja ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la ſcene Françoiſe j'en crayonnerai volontiers l'analyſe avec d'autant plus de plaiſir, qu'étant le morceau conſa-

tré dans la Nation par les plus unanimes ſuffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuſe d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu ſouſtraire mon jugement à celui des Lecteurs par un ſujet peu connu.

Au reſte, comme je ne puis examiner ce morceau ſans en adopter le genre, au moins par hypotheſe, c'eſt rendre à la Muſique Françoiſe tout l'avantage que la raiſon m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre; c'eſt la juger ſur ſes propres regles; de ſorte que quand cette ſcene ſeroit auſſi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre choſe ſinon que c'eſt de la Muſique Françoiſe bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût abſolument de mauvaiſe Muſique; il ne s'agit donc ici que de voir ſi l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans ſon genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyſer en peu de mots ce célebre monologue d'Armide, *enfin il eſt en ma puiſſance*, qui paſſe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les maîtres donnent eux-mêmes pour le modele le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord, que M. Rameau l'a cité avec raiſon en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée: mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable ſatyre, & M. Rameau lui-même ſe ſeroit bien

gardé de mériter une ſemblable louange en pareil cas : car que peut-on penſer de plus mal conçu que cette régularité ſcolaſtique dans une ſcene où l'emportement, la tendreſſe & le contraſte des paſſions oppoſées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuſe vient poignarder ſon ennemi. A ſon aſpect, elle héſite ; elle ſe laiſſe attendrir, le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ſes projets de vengeance, & n'oublie pas un ſeul inſtant ſa modulation. Les réticences, les interruptions, les tranſitions intellectuelles que le Poëte offroit au Muſicien n'ont pas été une ſeule fois ſaiſies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le Muſicien finit en *E-ſi-mi* comme il avoit commencé, ſans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, ſans avoir mis une ſeule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de ſon ame, ſans avoir donné la moindre expreſſion à l'harmonie : & je défie qui que ce ſoit d'aſſigner par la Muſique ſeule, ſoit dans le ton, ſoit dans la mélodie, ſoit dans la déclamation, ſoit dans l'accompagnement, aucune différence ſenſible entre le commencement & la fin de cette ſcene, par où le Spectateur puiſſe juger du changement prodigieux qui s'eſt fait dans le cœur d'Armide.

Obſervez cette Baſſe-continue : Que de cro-

ches ! que de petites notes paſſageres pour courir après la ſucceſſion harmonique ! Eſt-ce ainſi que marche la Baſſe d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de groſſes notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il eſt poſſible, & ſeulement pour empêcher la voix du récitant & l'oreille du Spectateur de s'égarer ?

Mais voyons comment ſont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut paſſer en effet pour un chef d'œuvre de Poëſie.

Enfin il eſt en ma puiſſance.

Voilà un *trille* (*v*), &, qui pis eſt, un repos abſolu dès le premier vers, tandis que le ſens n'eſt achevé qu'au ſecond. J'avoue que le Poëte eût peut être mieux fait d'omettre ce ſecond vers, & de laiſſer aux Spectateurs le plaiſir d'en lire le ſens dans l'ame de l'Actrice ; mais puiſqu'il l'a employé, c'étoit au Muſicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur !

Je pardonnerois peut-être au Muſicien d'avoir mis ce ſecond vers dans un autre ton que

(*v*) Je ſuis contraint de franciſer ce mot, pour exprimer le battement de goſier que les Italiens appellent ainſi, parce que me trouvant à chaque inſtant dans la néceſſité de me ſervir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas poſſible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

le premier, s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *sommeil* ont été pour le Musicien un piege inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit somme, dont il se réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hazard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche, vous n'avez qu'à écouter la Basse : Lully n'étoit pas homme à employer de ces dieses pour rien.

Je vais percer son invincible coeur.

Que cette cadence finale est ridicule dans un mouvement aussi impétueux ! Que ce trille est froid & de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe breve, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un transport violent !

Par lui tous mes Captifs sont sortis d'esclavage
Qu'il éprouve toute ma rage.

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut, sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raisons pour se raffermir, & cette transition intellectuelle amene fort bien ces deux vers, qui sans cela se

ſieroient mal avec les précédens, & deviendroient une répétition tout-à-fait ſuperflue de ce qui n'eſt ignoré ni de l'Actrice ni des Spectateurs.

Voyons maintenant, comment le Muſicien a exprimé cette marche ſecrette du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un ſilence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choſes à ſentir, & par conſéquent l'Orcheſtre à exprimer. Après cette pauſe, il recommence exactement dans le même ton, ſur le même accord, ſur la même note par où il vient de finir, paſſe ſucceſſivement par tous les ſons de l'accord durant une meſure entiere, & quitte enfin avec peine, & dans un moment où cela n'eſt plus néceſſaire, le ton autour duquel il vient de tourner ſi mal-à-propos.

Quel trouble me ſaiſit ? Qui me fait héſiter ?

Autre ſilence, & puis c'eſt tout. Ce vers eſt dans le même ton, preſque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puiſſe indiquer le changement prodigieux qui ſe fait dans l'ame & dans les diſcours d'Armide. La tonique, il eſt vrai, devient dominante par un mouvement de Baſſe. Eh Dieux ! il eſt bien queſtion de tonique & de dominante dans un inſtant où toute liaiſon harmonique doit être in-

terrompue, où tout doit peindre le désordre & l'agitation! D'ailleurs, une légere altération qui n'est que dans la Basse, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y suppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le visage, le geste d'Armide, tout est changé, hormis sa voix: elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux sens différens, je ne veux pas chicanner Lully pour n'avoir pas préferé celui que j'aurois choisi. Cependant il est incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui suit. Armide, comme Lully la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Puis-tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

Frappons.

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir hésité, rejette avec précipitation sa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.

Peut-être Lully même a-t-il entendu ainſi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement: Car ſa note décide ſi peu la déclamation, qu'on lui peut donner ſans riſque le ſens que l'on aime mieux.

..... Ciel! qui peut m'arrêter!
Achevons... je frémis! vengeons-nous... je ſoupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la ſcene. C'eſt ici que ſe fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Muſicien a laiſſé toute cette agitation dans le même ton, ſans la moindre tranſition intellectuelle, ſans le moindre écart harmonique, d'une maniere ſi inſipide, avec une mélodie ſi peu caractériſée & une ſi inconcevable mal-adreſſe, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte,

Achevons; je frémis. Vengeons-nous; Je ſoupire.

le Muſicien dit exactement celui-ci.

Achevons; achevons. Vengeons-nous; vengeons-nous.

Les *trilles* ſont ſur-tout un bel effet ſur de telles paroles, & c'eſt une choſe bien trouvée que la cadence parfaite ſur le mot *ſoupire?*

Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui,
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers ſeroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entre eux, & que le ſecond ne finit pas par une cadence parfaite. Ces

cadences parfaites ſont toujours la mort de l'expreſſion, ſur-tout dans le récitatif François où elles tombent ſi lourdement.

Plus je le vois, plus ma vengeance eſt vaine.

Toute perſonne qui ſentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le ſecond hémiſtiche eſt à contre-ſens; la voix doit s'élever ſur *ma vengeance*, & retomber doucement ſur *vaine.*

Mon bras tremblant ſe refuſe à ma haine.

Mauvaiſe cadence parfaite! d'autant plus qu'elle eſt accompagnée d'un trille.

Ah! qu'elle cruauté de lui ravir le jour!

Faites déclamer ce vers à Mlle. Dumeſnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* ſera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baiſſant juſqu'à la fin du vers: mais, le moyen de ne pas faire poindre *le jour!* je reconnois là le Muſicien.

Je paſſe, pour abréger, le reſte de cette ſcene, qui n'a plus rien d'intéreſſant ni de remarquable, que les contre-ſens ordinaires & des trilles continuels, & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il ſe peut, je le haïſſe.

Cette parentheſe, *s'il ſe peut*, me ſemble

une épreuve ſuffiſante du talent du Muſicien ; quand on la trouve ſur le même ton, ſur les mêmes notes que *je le haïſſe*, il eſt bien difficile de ne pas ſentir combien Lully étoit peu capable de mettre de la Muſique ſur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ſes gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui eſt à la fin de ce monologue, je veux bien conſentir à n'en rien dire, & s'il y a quelques amateurs de la Muſiqne Françoiſe qui connoiſſent la ſcene Italienne qu'on a miſe en parallele avec celle-ci, & ſur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me ſçauront gré ſans doute de ce ſilence.

Pour réſumer en peu de mots mon ſentiment ſur le célebre monologue, je dis que ſi on l'enviſage comme du chant, on n'y trouve ni meſure, ni caractere, ni mélodie : ſi l'on veut que ce ſoit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expreſſion ; quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de ſons filés, de trilles & autres ornemens du chant, bien plus ridicules encore dans une pareille ſituation qu'ils ne le ſont communément dans la Muſique Françoiſe. La modulation en eſt réguliere ; mais puérile par cela même, ſcolaſtique, ſans énergie, ſans affection ſenſible. L'accompagnement s'y borne à la Baſſe-continue, dans une ſituation où toutes les puiſſances de la Muſique doivent être déployées ; & cette Baſſe eſt plutôt celle

qu'on feroit mettre à un Ecolier ſous ſa leçon de Muſique, que l'accompagnement d'une vive ſcene d'Opéra, dont l'harmonie doit être choiſie & appliquée avec un diſcernement exquis, pour rendre la déclamation plus ſenſible & l'expreſſion plus vive. En un mot, ſi l'on s'aviſoit d'exécuter la Muſique de cette ſcene ſans y joindre les paroles, ſans crier ni geſticuler, il ne ſeroit pas poſſible d'y rien démêler d'analogue à la ſituation qu'elle veut peindre & aux ſentimens qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuſe ſuite de ſons modulée au hazard & ſeulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en ſont admirables & la ſituation vive & intéreſſante. Mais ſans les bras & le jeu de l'Actrice, je ſuis perſuadé que perſonne n'en pourroit ſouffrir le récitatif, & qu'une pareille Muſique a grand beſoin du ſecours des yeux pour être ſupportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni meſure ni mélodie dans la Muſique Françoiſe, parce que la langue n'en eſt pas ſuſceptible; que le chant François n'eſt qu'un aboyement continuel, inſupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en eſt brute, ſans expreſſion, & ſentant uniquement ſon rempliſſage d'Ecolier; que les airs François ne ſont point des airs; que le

récitatif François n'eſt point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de Muſique & n'en peuvent avoir ; (x) ou que ſi jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux.

Je ſuis, &c.

(x) Je n'appelle pas avoir une Muſique, que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la ſienne, & j'aimerois mieux que nous gardaſſions notre mauſſade & ridicule chant, que d'aſſocier encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoiſe. Ce dégoûtant aſſemblage, qui peut-être ſera déſormais l'étude de nos Muſiciens, eſt trop monſtrueux pour être admis, & le caractere de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pieces comiques pourront-elles paſſer en faveur de la ſymphonie ; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne ſera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique l'ouvrage d'un homme de talent, qui paroît avoir écouté la bonne Muſique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'auſſi près qu'il étoit poſſible ; ſes accompagnemens ſont bien imités ſans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire. Jeunes Muſiciens qui vous ſentez du talent, continuez de mépriſer en public la Muſique Italienne ; je ſens bien que votre intérêt préſent l'exige ; mais hetez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Muſique, ſi vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos Camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

EXTRAIT

D'une Lettre de M. Rouſſeau, à M....

Sur les Ouvrages de M. Rameau.

JE voudrois d'abord tâcher de fixer, à peu près, l'idée qu'un homme raiſonnable & impartial doit avoir des ouvrages de M. Rameau ; car je compte pour rien les clabauderies des cabales pour & contre. Quant à moi, j'en pourrai mal juger par défaut de lumieres ; mais ſi la raiſon ne ſe trouve pas dans ce que j'en dirai, l'impartialité s'y trouvera ſûrement, & ce ſera toujours avoir fait le plus difficile.

Les ouvrages théoriques de M. Rameau ont ceci de fort ſingulier, qu'ils ont fait une grande fortune ſans avoir été lûs, & ils le ſeront bien moins déſormais, depuis qu'un Philoſophe (*a*) a pris la peine d'écrire le ſommaire de la doctrine de cet Auteur. Il eſt bien ſûr que cet abrégé anéantira les originaux, & avec un tel dédommagement on n'aura aucun ſujet de les regretter. Ces différens ouvrages ne renferment rien de neuf ni d'utile, que le principe de la Baſſe

(*a*) M. d'Alembert.

Baſſe fondamentale (*b*) : mais ce n'eſt pas peu de choſe que d'avoir donné un principe, fût-il même arbitraire, à un Art qui ſembloit n'en point avoir, & d'en avoir tellement facilité les regles, que l'étude de la compoſition, qui étoit autrefois une affaire de vingt années, eſt à préſent celle de quelques mois. Les Muſiciens ont ſaiſi avidement la découverte de M. Rameau, en affectant de la dédaigner. Les Eleves ſe ſont multipliés avec une rapidité étonnante ; on n'a vû de tous côtés que petits Compoſiteurs de deux jours, la plupart ſans talens, qui faiſoient les docteurs aux dépens de leur maître ; & les ſervices très réels, très-grands & très-ſolides que M. Rameau a rendus à la Muſique, ont en même tems amené cet inconvénient, que la France s'eſt trouvée inondée de mauvaiſe Muſique & de mauvais Muſiciens, parce que chacun croyant connoître toutes les fineſſes de l'Art, dès qu'il en a ſçu les élémens, tous ſe ſont mêlés de faire de l'harmonie, avant que l'oreille & l'expérience leur euſſent appris à diſcerner la bonne.

A l'égard des Opéra de M. Rameau, on leur a d'abord cette obligation, d'avoir les premiers élevé le Théâtre de l'Opéra au deſſus des Tréteaux du Pont-Neuf. Il a franchi hardi-

(*b*) Ce n'eſt point par oubli que je ne dis rien ici du prétendu principe phyſique de l'harmonie.

ment le petit cercle de très-petite Muſique autour duquel nos petits Muſiciens tournoient ſans ceſſe depuis la mort du grand Lully : de ſorte, que quand on ſeroit aſſez injuſte pour refuſer des talens ſupérieurs à M. Rameau, on ne pourroit au moins diſconvenir qu'il ne leur ait en quelque ſorte ouvert la carriere, & qu'il n'ait mis les Muſiciens qui viendront après lui à portée de déployer impunément les leurs ; ce qui aſſurément n'étoit pas une entrepriſe aiſée. Il a ſenti les épines ; ſes ſucceſſeurs cueilleront les roſes.

On l'accuſe aſſez légérement, ce me ſemble, de n'avoir travaillé que ſur de mauvaiſes paroles ; d'ailleurs pour que ce reproche eût le ſens commun, il faudroit montrer qu'il a été à portée d'en choiſir de bonnes. Aimeroit-on mieux qu'il n'eût rien fait du tout? Un reproche plus juſte eſt de n'avoir pas toujours entendu celles dont il s'eſt chargé, d'avoir ſouvent mal ſaiſi les idées du Poëte, ou de n'en avoir pas ſubſtitué de plus convenables, & d'avoir fait beaucoup de contreſens. Ce n'eſt pas ſa faute s'il a travaillé ſur de mauvaiſes paroles, mais on peut douter s'il en eût fait valoir de meilleures. Il eſt certainement du côté de l'eſprit & de l'intelligence fort au-deſſous de Lully, quoiqu'il lui ſoit preſque toujours ſupérieur du côté de l'expreſſion.

M. Rameau n'eût pas plus fait le monologue de Roland (c), que Lully celui de Dardanus.

Il faut reconnoître dans M. Rameau un très-grand talent, beaucoup de feu, une tête bien ſonnante, une grande connoiſſance des renverſemens harmoniques & de toutes les choſes d'effet; beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner, embellir les idées d'autrui, & retourner les ſiennes; aſſez peu de facilité pour en inventer de nouvelles; plus d'habileté que de fécondité, plus de ſçavoir que de génie: ou du moins un génie étouffé par trop de ſçavoir; mais toujours de la force & de l'élégance, & très ſouvent du beau chant.

Son récitatif eſt moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de Lully; admirable dans un petit nombre de ſcenes, mauvais preſque par-tout ailleurs: ce qui eſt peut-être autant la faute du genre que la ſienne; car c'eſt ſouvent pour avoir trop voulu s'aſſervir à la déclamation, qu'il a rendu ſon chant baroque & ſes tranſitions dures. S'il eût eu la force d'imaginer le vrai récitatif & de le faire paſſer chez cette troupe moutonniere, je crois qu'il y eût pu exceller.

Il eſt le premier qui ait fait des ſymphonies & des accompagnemens travaillés, & il en a abuſé. L'Orcheſtre de l'Opéra reſſembloit avant

(c) Acte IV. Scene II.

lui à une troupe de Quinze-Vingts attaqués de paralyſie. Il les a un peu dégourdis. Ils aſſurent qu'ils ont actuellement de l'exécution; mais je dis, moi, que ces gens-là n'auront jamais ni goût ni ame. Ce n'eſt encore rien d'être enſemble, de jouer fort ou doux, & de bien ſuivre un Acteur. Renforcer, adoucir, appuyer, dérober des ſons, ſelon que le bon goût ou l'expreſſion l'exigent; prendre l'eſprit d'un accompagnement, faire valoir & ſoutenir des voix, c'eſt l'art de tous les Orcheſtres du monde, excepté celui de notre Opéra.

Je dis que M. Rameau a abuſé de cet Orcheſtre tel quel. Il a rendu ſes accompagnemens ſi confus, ſi chargés, ſi fréquens, que la tête a peine à tenir au tintamarre continuel de divers inſtrumens, pendant l'exécution de ſes Opéra, qu'on auroit tant de plaiſir à entendre, s'ils étourdiſſoient un peu moins les oreilles. Cela fait que l'Orcheſtre, à force d'être ſans ceſſe en jeu, ne ſaiſit, ne frappe jamais, & manque preſque toujours ſon effet. Il faut qu'après une ſcene de récitatif, un coup d'archet inattendu réveille le Spectateur le plus diſtrait, & le force d'être attentif aux images que l'Auteur va lui préſenter, ou de ſe prêter aux ſentimens qu'il veut exciter en lui. Voilà ce qu'un Orcheſtre ne fera point, quand il ne ceſſe de racler.

Une autre raiſon plus forte contre les accom-

pagnemens trop travaillés, c'eſt qu'ils font tout le contraire de ce qu'ils devroient faire. Au lieu de fixer plus agréablement l'attention du Spectateur, ils la détruiſent en la partageant. Avant qu'on me perſuade que c'eſt une belle choſe que trois ou quatre deſſeins entaſſés l'un ſur l'autre par trois eſpeces d'inſtrumens, il faudra qu'on me prouve que trois ou quatre actions ſont néceſſaires dans une Comédie. Toutes ces belles fineſſes de l'art, ces imitations, ces doubles deſſeins, ces Baſſes contraintes, ces contrefugues, ne ſont que des monſtres difformes, des monumens du mauvais goût, qu'il faut reléguer dans les Cloîtres comme dans leur dernier aſyle.

Pour revenir à M. Rameau, & finir cette digreſſion, je penſe que perſonne n'a mieux que lui ſaiſi l'eſprit des détails, perſonne n'a mieux ſçu l'art des contraſtes; mais en même tems perſonne n'a moins ſçu donner à ſes Opéra cette unité ſi ſçavante & ſi deſirée; & il eſt peut-être le ſeul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de pluſieurs beaux morceaux fort bien arrangés.

Et ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos;
Infelix operis ſummâ, quia ponere totum
Neſciet.

Voilà, Monſieur, ce que je penſe des ouvrages du célebre M. Rameau, auquel il faut

droit que la Nation rendît bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit. Je ſçais fort bien que ce jugement ne contentera ni ſes partiſans, ni ſes ennemis; auſſi n'ai-je voulu que le rendre équitable, & je vous le propoſe, non comme la regle du vôtre, mais comme un exemple de la ſincérité avec laquelle il convient qu'un honnête homme parle des grands talens qu'il admire, & qu'il ne croit pas ſans défaut.

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMEDE;

Représenté à Fontainebleau devant le Roi, *les* 18 *&* 24 *Octobre* 1752.

Et à Paris, par l'Académie Royale de Musique, le Jeudi 1 Mars 1753.

A

MONSIEUR DU CLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & des Inſcriptions & Belles-Lettres.

SOUFFREZ, *Monſieur, que votre nom ſoit à la tête de cet Ouvrage, qui ſans vous n'eût jamais paru. Ce ſera ma premiere & unique Dédicace. Puiſſe-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi!*

Je ſuis, de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

AVER-

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE j'aie approuvé les changemens que mes Amis jugérent à propos de faire à cet INTERMEDE, quand il fut joué à la Cour, & que ſon ſuccès leur ſoit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par pluſieurs raiſons. La premiere eſt, que, puiſque cet Ouvrage porte mon nom, il faut que ce ſoit le mien; dût-il en être plus mauvais: la ſeconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant à la Piece cette unité ſi peu connue, qui ſeroit le Chef-d'œuvre de l'Art, ſi l'on pouvoit la conſerver ſans répétitions & ſans monotonie. Ma troiſieme raiſon eſt, que, n'ayant fait cet Ouvrage que pour mon amuſement, ſon vrai ſuccès eſt de me plaire: or perſonne ne ſçait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.
Mais quelle eſt donc celle qu'il me préfere?
Elle eſt donc bien charmante! Imprudente Bergere,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour?
Colin m'a pu changer; tu peux avoir ton tour.

Que me ſert de rêver ſans ceſſe?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma triſteſſe.

J'ai perdu mon Serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaiſſe.

Je veux le haïr.... je le dois....
Peut être il m'aime encor... Pourquoi me fuir ſans ceſſe?
Il me cherchoit tant autrefois!

Le Devin du canton fait ici ſa demeure:
Il ſçait tout; il ſçaura le ſort de mon amour:
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

(Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans ſa main de la monnoie : puis elle la plie dans un papier, & la préſente au Devin, après avoir un peu héſité à l'aborder.)

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin ſans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le ſien.

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh ! bien ?
Colin.....

LE DEVIN.

Vous eſt infidele.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux.....

COLETTE.

Il me quitte pour elle?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déja dit; il vous aime toujours.

COLETTE *triſtement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez ſur mon ſecours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave; il aime à ſe parer:
Sa vanité vous a fait un outrage
Que ſon amour doit réparer.

COLETTE.

Air noté: n°. 2.

Si des galans de la ville
J'euſſe écouté les diſcours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!
Miſe en riche Demoiſelle,
Je brillerois tous les jours;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidele
J'ai refuſé mon bonheur;
J'aimois mieux être moins belle,
Et lui conſerver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le ſien : ce ſera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos ſoins,
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.

Air noté : n°. 3.

L'Amour croît, s'il s'inquiette;
Il s'endort, s'il eſt content :
La Bergere un peu coquette
Rend le Berger plus conſtant.

COLETTE.

A vos ſages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon;
Mais qu'il ne puiſſe le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître;
Je vous appellerai, quand il en ſera tems.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'Ai tout ſçu de Colin ; & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la ſcience profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me ſeconde ;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'Amour & vos leçons m'ont enfin rendu ſage ;
Je préfere Colette à des biens ſuperflus :
Je ſçus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'eſt plus tems, & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô Ciel ! Colette a pu changer ?

LE DEVIN.

Elle eſt femme, jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à ſe venger ?

COLIN.

COLIN.

Air noté : n°. 4.

Non, non; Colette n'eſt point trompeuſe :
Elle m'a promis ſa foi :
Peut-elle être l'amoureuſe
D'un autre Berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'eſt point un Berger qu'elle préfere à toi ;
C'eſt un beau Monſieur de la ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphaſe.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en ſçaurois douter.
Hélas ! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile !

Aurois-je donc perdu Colette ſans retour ?

LE DEVIN.

On ſert mal à la fois la Fortune & l'Amour.
D'être ſi beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laiſſe-moi ſeul un moment conſulter.

(Le Devin tire de ſa poche un livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec leſquels il fait un charme. De jeunes Payſannes qui venoient le conſulter, laiſſent tomber leurs préſens, & ſe ſauvent tout effrayées en voyant ſes contorſions.)

LE DEVIN.

Le charme eſt fait. Colette en ce lieu va ſe rendre;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiſer pourrai-je parvenir?
Hélas! voudra-t-elle m'entendre?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidele & tendre
On a droit de tout obtenir.
(A part.)
Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

Air noté : n°. 5.

JE vais revoir ma charmante maîtreſſe.
Adieu, châteaux, grandeurs, richeſſe,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes ſoins aſſidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore,
Doux momens que j'ai perdus.

Air noté : n°. 6.

Quand on ſçait aimer & plaire,
A-t-on beſoin d'autre bien ?
Rends-moi ton cœur, ma Bergere,
Colin t'a rendu le ſien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes ſeules grandeurs ;
Ma parure eſt ma Colette,
Mes tréſors ſont ſes faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir ſa foi !
Malgré toute leur puiſſance,
Ils ſont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperçois .. Je tremble en m'offrant à ſa vue ...
.... Sauvons-nous ... Je la perds, ſi je fuis...

COLETTE, *à part.*

Il me voit.... Que je ſuis émue !
Le cœur me bat....

COLIN.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

COLETTE.

Trop près, ſans y ſonger, je me ſuis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.
(*A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarraſſé.*)
Ma Colette.... êtes-vous fâchée?
Je ſuis Colin : daignez me regarder.

COLETTE.

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidele :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé : mon erreur trop cruelle
Venoit d'un ſort jetté par quelque eſprit malin :
Le Devin l'a détruit. Je ſuis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un ſort, à mon tour, je me ſens pourſuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je ſuis malheureux!

COLETTE.

D'un Amant plus conſtant....

COLIN.

Ah! de ma mort ſuivie
Votre infidélité....

COLETTE.

Vos ſoins ſont ſuperflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Air noté : nº. 7.

Ta foi ne m'eſt point ravie ;
Non, conſulte mieux ton cœur :
Toi-même, en m'ôtant la vie,
Tu perdrois tout ton bonheur.

COLETTE.

(A part.) *(A Colin.)*

Hélas ! Non, vous m'avez trahie.
Vos ſoins ſont ſuperflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en eſt donc fait ! Vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappellant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin ?

COLIN.

Quoi ?

COLETTE.

Tu me fuis ?

COLIN.

Faut-il que je demeure ;
Pour vous voir un amant nouveau ?

COLETTE.

Air noté : n°. 8.

Tant qu'à mon Colin j'ai ſçu plaire,
Mon ſort combloit mes deſirs.

COLIN.

Quand je plaiſois à ma Bergere,
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.

Depuis que ſon cœur me mépriſe,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après les doux nœuds qu'elle briſe,
Seroit-il un autre bien ?
(*D'un ton pénétré.*)
Ma Colette ſe dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage.

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paiſible,
Oubliera, s'il eſt poſſible,
Que tu lui fus { cher / chere } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,

Planche II. Tome I. Pag. 327



J'euſſe encore préferé Colette
A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût ſemblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah! Colette!

COLETTE, *avec un ſoupir.*

Ah! Berger volage!
Faut-il t'aimer malgré moi?

(*Colin ſe jette aux pieds de Colette; elle lui fait remarquer à ſon chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame: Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus ſimple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec tranſport.*)

ENSEMBLE.

Duo noté: n°. 9.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage

{ Mon / Son } cœur & { ma / ſa } foi

Qu'un doux mariage
M'uniſſe avec toi.

Aimons-nous toujours sans partage :
Que l'amour soit notre loi.
A jamais, &c.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

COLIN.

[*Ils offrent chacun un présent au Devin.*]
Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*
Je suis assez payé, si vous êtes heureux.

Air noté : n°. 10.

Venez, jeunes garçons ; venez, aimables filles :
Rassemblez-vous, venez les imiter.
Venez, galans Bergers ; venez, Beautés gentilles,
En chantant leur bonheur, apprendre à le goûter.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE, GARÇONS ET FILLES DU VILLAGE.

CHOEUR.

COLIN revient à ſa Bergere ;
Célébrons un retour ſi beau.
Que leur amitié ſincere
Soit un charme toujours nouveau.

Du Devin de notre Village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un amant volage,
Et le rend heureux & conſtant.

COLIN.

ROMANCE.

Air noté : n°. 11.

Dans ma cabane obſcure,
Toujours ſoucis nouveaux ;
Vent, ſoleil, ou froidure,
Toujours peine & travaux.

Colette, ma Bergere,
Si tu viens l'habiter,
Colin dans ſa chaumiere
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque ſoir,
Chaque ſoir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du ſoleil, dans nos plaines,
Devançant le retour,
Je chanterai mes peines
En chantant notre amour.

(*On danſe.*)

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous ſignaler ici ;
Si je ne puis ſauter ainſi,
Je dirai, pour ma part, une chanſon nouvelle.

[*Il tire une chanſon de ſa poche.*]

VAUDEVILLE.

I.

Air noté : nº. 12.

L'art à l'Amour eſt favorable,
Et ſans art l'Amour ſçait charmer ;
A la ville, on eſt plus aimable ;
Au village, on ſçait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne ſçait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;

COLIN *répete le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſçait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

[*Regardant la chanſon.*]

Elle a d'autres couplets ! je la trouve aſſez belle.

COLETTE, *avec empreſſement.*

Voyons, voyons, nous chanterons auſſi.

[*Elle prend la chanſon.*]

II.

Ici de la ſimple nature
L'amour ſuit la naïveté ;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſçait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

CHOEUR.

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

III.

COLIN.

Souvent une flamme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu ;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage eſt retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

[*A la fin de chaque couplet, le Chœur répete ce vers.*]

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

IV.

LE DEVIN.

L'Amour, ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous :
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

V.

COLIN.

A voltiger de Belle en Belle,
On perd ſouvent l'heureux inſtant ;
Souvent un Berger trop fidele
Eſt moins aimé qu'un inconſtant.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

VI.

COLETTE.

A ſon caprice on eſt en bute,
Il veut les ris, il veut les pleurs ;
Par les... par les...

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs :

ENSEMBLE.

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſçait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

CHOEUR.

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

(*On danſe.*)

COLETTE.

Ariette notée : n°. 13.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante ;
Sans ceſſe il rit, toujours je chante :
C'eſt une chaîne d'heureux jours.

Air noté : n°. 14.

Quand on ſçait bien aimer, que la vie eſt charmante !
Tel, au milieu des fleurs qui brillent ſur ſon cours,

Un doux ruiſſeau coule & ſerpente.
Quand on ſçait bien aimer, que la vie eſt charmante!

[*On danſe.*]

COLETTE.

RONDE.

Air noté : n°. 15.

Allons danſer ſous les ormeaux :
Animez-vous, jeunes Fillettes.
Allons danſer ſous les ormeaux :
Galans, prenez vos chalumeaux.

(LES VILLAGEOISES *répetent ces quatre vers.*)

COLETTE.

Répétons mille chanſonnettes :
Et pour avoir le cœur joyeux,
Danſons avec nos amoureux ;
Mais n'y reſtons jamais ſeulettes!

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

COLETTE.

A la ville, on fait bien plus de fracas;
Mais ſont-ils auſſi gais dans leurs ébats?
Toujours contens,
Toujours chantans;
Beauté ſans fard,
Plaiſir ſans art;
Tous leurs concerts valent-ils nos muſettes?

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.



FRAGMENT

D'une Lettre de M. ROUSSEAU,

Ecrite de Montmorency à un Ami, le 5 Avril 1759, au ſujet de ſon Entrée à l'Opéra, qu'il avoit eue pour ſon *Devin du Village*, qui lui fut ôtée à cauſe de ſa *Lettre ſur la Muſique*, & qu'on voulut lui rendre, quand il eut quitté Paris.

APrès m'avoir ôté les Entrées tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y ſuis plus, n'eſt-ce pas joindre la raillerie à l'inſulte? Ne ſçavent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre? Eh! pourquoi diable irois je ſi loin chercher leur Opéra? n'ai-je pas tout à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency?

Ils ne refuſent pas, dit M. D***, de me rendre mes Entrées. J'entends bien: ils me les rendront volontiers aujourd'hui, pour avoir le plaiſir de me les ôter demain, & me faire avoir un ſecond affront. Puiſque ces gens-là n'ont ni foi ni parole, qui eſt-ce qui me répondra d'eux, & de leurs intentions? Ne me ſera-t-il pas bien agréable de ne me jamais préſenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une ſeconde fois? Ils n'en auront plus, direz-vous,

le prétexte. Eh ! pardonnez-moi, Monſieur ; ils l'auront toujours. Car ſi-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remene aux carrieres. Que n'ont-ils propoſé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient maſſacré mon pauvre *Devin*. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes ? Avec des menſonges on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faiſois du bruit au Spectacle, & que mon excluſion étoit une affaire de Police ?

Premiérement, ils mentent. J'en prends à témoins tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce tems-là. De ma vie je n'ai crié ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire, ni bâiller à l'Opéra François, puiſque je n'y reſtois jamais, & qu'auſſi-tôt que j'entendois commencer la lugubre Pſalmodie, je me ſauvois dans les Corridors. *S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle*, ils ſe feroient bien gardés de m'en éloigner. Tout le monde a ſçu avec quel ſoin j'étois conſigné, recommandé aux Sentinelles. Par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geſte pour m'arrêter : ſi-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de Mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut uſer de prudence pour ne donner aucune priſe ſur moi. Tous leurs efforts furent vains ; car il y a longtems que je me ſuis dit : *Jean Jacques, puiſque tu prends le dangereux emploi de Défenſeur de la vérité, ſois ſans ceſſe attentif ſur toi-même,*

ſoumis en tout aux loix & aux regles ; afin que, quand on voudra te maltraiter, on ait toujours tort. Plaiſe à Dieu que j'obſerve auſſi-bien ce précepte juſqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir obſervé juſqu'ici !

Ainſi, mon bon Ami, je parle ferme, & n'ai peur de rien. Je ſens qu'il n'y a homme ſur terre qui puiſſe me faire du mal juſtement ; & quant à l'injuſtice, perſonne au monde n'en eſt à l'abri. Je ſuis le plus foible des êtres ; tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le ſçait bien, & les inſultes des Directeurs de l'Opéra ſont pour moi le coup de pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi ; qu'y ferois-je ? Mais c'eſt mon affaire, que quiconque me fera du mal, faſſe mal ; & voilà dequoi je réponds.

Premiérement donc, ils mentent ; & en ſecond lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort : car quelque mal que j'euſſe pu dire, écrire ou faire ; il ne falloit point m'ôter les Entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins poſſeſſeur de mon ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire ? M'arrêter, me traduire devant les Tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jetter mes cendres au vent, ſi je l'avois mérité : mais il ne falloit pas m'ôter les Entrées. Auſſi-bien, comment, étant priſonnier ou pendu, ferois-je allé faire du bruit

à l'Opéra? Ils disent encore: puisqu'il se déplaît à notre Théâtre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'Entrée? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent, est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse?

De quelque maniere que je tourne la chose, quelque regle de justice que je puisse appliquer, je crois toujours qu'en Jugement contradictoire, par-devant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra seroient à l'instant condamnés à restitution de ma Piece, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir justice; & qu'ils ont raison, parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au Monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. P***. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi; toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien, il me répondoit, *passablement*; sans que jamais j'en aye pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sol de mon premier Discours, ni aucune espece de présent, sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la gravûre du *Devin du Village*, sur le pied de 500 francs, moitié en livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en

certains termes : il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choſes exact, attentif, honnête ; je lui demandai vingt-cinq louis de mon *Diſcours ſur l'Inégalité :* il me les donna ſur le champ, & il envoya de plus une robbe à ma Gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma *Lettre à M. d'Alembert*, & il me les donna ſur le champ ; il n'a fait à cette occaſion aucun préſent ni à moi, ni à ma Gouvernante (*a*) ; & il ne le devoit pas ; mais il m'a fait un plaiſir que je n'ai jamais reçu de M. P***, en me déclarant de bon cœur, qu'il faiſoit bien ſes affaires avec moi. Voilà, mon Ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque choſe de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accuſent de manquer de déſintéreſſement, entendent par-là que je ne me verrois pas ôter avec plaiſir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raiſon ; & il eſt clair qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître déſintéreſſé que de me laiſſer mourir de faim. S'ils entendent que toutes reſſources me ſont également bonnes, & que, pourvû que l'argent vien-

[*a*] Depuis lors, il lui a fait une Penſion viagere de trois cents livres ; & je me fais un ſenſible plaiſir de rendre public un acte auſſi rare de reconnoiſſance & de généroſité.

ne, je m'embarraſſe peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile ſur les moyens d'acquérir, il me ſeroit moins douloureux de perdre ; & l'on ſçait bien qu'il n'y a perſonne de ſi prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injuſtement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'eſt pas aiſé de réparer : il m'eſt bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris ſe fait un Jean Jacques à ſa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons, dont le Jean Jacques de Montmorency ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve ſur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoiſſent le prix de ce pain, & ne ſeront pas ſurpris que je ne puiſſe faire du mien de grandes largeſſes.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des diſcours publics : vous auriez trop à faire. Il ſuffit qu'ils ne vous abuſent pas, & que votre eſtime & votre amitié me reſtent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits ; car quelquefois l'offenſé pardonne, mais l'offenſeur ne pardonne jamais. Vous devez ſentir combien la partie eſt inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font paſſer tout ce qui

leur plaît, ſans que je puiſſe ni le ſçavoir, ni m'en défendre; ne ſçait-on pas que l'abſent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchiſe, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui ſe dit mon Ami ne l'eſt point, & que je ne ſuis plus le ſien, j'avertis le Public de ſe tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne ſont pas ſi mal-adroits que cela. C'eſt une ſi belle choſe que le vernis des procédés & le ménagement de la bienſéance! La haine en tire un ſi commode parti! On ſatisfait ſa vengeance à ſon aiſe en faiſant admirer ſa généroſité. On cache doucement le poignard ſous le manteau de l'amitié; & l'on ſçait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond, il n'eſt pas méchant; mais il a une mauvaiſe tête qui le conduit auſſi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche myſtérieuſement quelque mot obſcur, qui bientôt eſt relevé, commenté, répandu par les apprentifs Philoſophes; on prépare dans d'obſcurs conciliabules le poiſon qu'ils ſe chargent de répandre dans le Public.

Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ſes meſures pour que perſonne n'en puiſſe rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuſe, après avoir fait en ſorte qu'on n'en puiſſe douter. Voilà ce qui s'ap-

pelle de l'habileté ; Que voulez-vous que je faſſe à cela ? Entends-je de ma retraite les diſcours que l'on tient dans les cercles ? Quand je les entendrois, irois-je, pour les démentir, révéler les ſecrets de l'amitié, même après qu'elle eſt éteinte. Non, cher le Nieps, on peut repouſſer les coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les Aſſaſſins ſon Ami le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.



PRÉFACE
DE
NARCISSE.

J'Ai écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me ſuis gardé de la montrer, auſſi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me ſuis enfin ſenti le courage de la publier; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'eſt donc pas de ma piece, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en juſtifie. Les armes ne ſeront pas égales, je le ſens bien; car on m'attaquera avec des plaiſanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raiſons: mais pourvu que je convainque mes adverſaires, je me ſoucie très-peu de les perſuader. En travaillant à mériter ma propre eſtime, j'ai appris à me paſſer de celle des autres, qui, pour la plupart, ſe paſſent bien de la mienne. Mais, s'il ne m'importe guere qu'on penſe bien ou mal de moi, il m'importe que perſonne n'ait droit d'en mal penſer; & il importe à la vérité que j'ai ſoutenue, que ſon défenſeur ne ſoit point accu-

ſé juſtement de ne lui avoir prêté ſon ſecours que par caprice ou par vanité, ſans l'aimer & ſans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la queſtion que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me ſuſciter une multitude d'adverſaires (*a*), plus attentifs peut-être à l'intérêt des

(*a*) On m'aſſure que pluſieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adverſaires, mes adverſaires, & cela me paroît aſſez croyable dans un ſiecle où l'on n'oſe plus rien appeller par ſon nom. J'apprends auſſi que chacun de mes adverſaires ſe plaint, quand je réponds à d'autres objections que les ſiennes, que je perds mon tems à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une choſe dont je me doutois déja bien; ſçavoir, qu'ils ne perdent point le leur à ſe lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'eſt une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la premiere réponſe dont je fus honoré, juſqu'aux quatre ſermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette maniere: *Mes freres, ſi Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vit l'état floriſſant où les ſciences ſont en Europe; que dis-je, en Europe? en Allemagne; que dis-je, en Allemagne? en Saxe; que dis-je, en Saxe? à Leipſic; que dis-je, à Leipſic? dans cette Univerſité: alors ſaiſi d'étonnement, & pénétré de reſpect, Socrate s'aſſeroit modeſtement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bien-tôt avec nous cette ignorance dont il ſe plaignoit ſi juſtement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponſes; mais je ſuis fort aiſe que ces Meſſieurs les ayent trouvées aſſez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui ſont choqués du mot d'*adverſaires*; je conſens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre, par lequel je puiſſe déſigner, non-ſeulement tous ceux qui ont combattu mon ſentiment, ſoit par écrit, ſoit plus prudemment, & plus à leur aiſe, dans les cercles de femmes & de beaux-eſprits, où ils étoient bien ſûrs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adverſaires, trouvoient d'abord ſans réplique les réponſes de mes adver-

gens de lettres, qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occaſion prouveroit en ma faveur plus que tous mes diſcours. En effet, ils n'ont déguiſé ni leur ſurpriſe, ni leur chagrin, de ce qu'une Académie s'étoit montrée intégre ſi mal-à-propos. Ils n'ont épargné contr'elle, ni les invectives indiſcrettes, ni même les fauſſetés (*b*), pour tâcher d'affoiblir le poids de ſon jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Pluſieurs ont entrepris de me réfuter hautement; les ſages ont pu voir avec quelle force; & le Public, avec quel ſuccès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoiſſant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné ſur ma perſonne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raiſons; & l'examen des accuſations qu'ils m'ont intentées, a fait oublier les accuſations plus graves que je leur intentois moi-même. C'eſt donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot

faires; puis, quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, ſelon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adverſaires, mes adverſaires; car, malgré la politeſſe de mon ſiecle, je ſuis groſſier comme les Macédoniens de Philippe.

(*b*) On peut voir dans le Mercure 1752, le déſaveu de l'Académie de Dijon, au ſujet de je ne ſçais quel écrit, attribué fauſſement par l'Auteur à l'un des Membres de cette Académie.

des vérités que j'ai ſoutenues, & qu'en démontrant une propoſition, je ne laiſſois pas de croire le contraire: c'eſt-à-dire; que j'ai prouvé des choſes ſi extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les ſoutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la ſcience qui ſert de fondement à toutes les autres; & l'on doit croire que l'art de raiſonner ſert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec ſuccès à démontrer des folies!

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues. C'eſt ſans doute de leur part une maniere nouvelle & commode de répondre à des argumens ſans réponſe, de réfuter les démonſtrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'Univers. Il me ſemble, à moi, que ceux qui m'accuſent ſi témérairement de parler contre ma penſée, ne ſe font pas eux-mêmes un grand ſcrupule de parler contre la leur; car ils n'ont aſſurément rien trouvé dans mes écrits, ni dans ma conduite, qui ait dû leur inſpirer cette idée, comme je le prouverai bien-tôt; & il ne leur eſt pas permis d'ignorer que, dès qu'un homme parle ſérieuſement, on doit penſer qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ſes actions ou ſes diſcours ne le démentent: encore cela même ne ſuffit-il pas toujours, pour s'aſſurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier, autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les ſciences, j'ai

parlé contre mon ſentiment. A une aſſertion auſſi téméraire, dénuée également de preuve & de vrai-ſemblance, je ne ſçais qu'une réponſe; elle eſt courte & énergique, & je les prie de ſe la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite eſt en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'employent cette ſeconde inſtance à établir la premiere; car il y a beaucoup de gens qui ſçavent trouver des preuves à ce qui n'eſt pas. Ils diront donc, qu'en faiſant de la muſique & des vers, on a mauvaiſe grace à déprimer les beaux-arts, & qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriſer, mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre auſſi à cette accuſation.

Premiérement, quand même on l'admettroit dans toute ſa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal; mais non, que je ne parle pas de bonne-foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs ſentimens, il faudroit dire que l'amour de la juſtice eſt bannie de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un ſeul chrétien ſur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agiſſent toujours conſéquemment à leurs maximes, & je paſſe condamnation ſur les miennes. Tel eſt le ſort de l'Humanité; la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent. Quand il ſeroit vrai que je n'agis pas ſelon mes principes, on n'au-

roit donc pas raiſon de m'accuſer, pour cela ſeul, de parler contre mon ſentiment, ni d'accuſer mes principes de fauſſeté.

Mais ſi je voulois paſſer condamnation ſur ce point, il me ſuffiroit de comparer les tems pour concilier les choſes. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penſer comme je fais. Long-tems ſéduit par les préjugés de mon ſiecle, je prenois l'étude pour la ſeule occupation digne d'un ſage; je ne regardois les ſciences qu'avec reſpect, & les ſçavans qu'avec admiration (*c*). Je ne comprenois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de ſageſſe. Ce n'eſt qu'après avoir vu les choſes de près, que j'ai appris à les eſtimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *ſatis eloquentiæ, ſapientiæ parùm*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des obſervations, & bien du tems, pour détruire en moi l'illuſion de toute cette vaine pompe ſcientifique. Il n'eſt pas étonnant que, durant ces tems de préjugés & d'erreurs, où j'eſtimois tant la qualité d'Auteur, j'aie quel-

(*c*) Toutes les fois que je ſonge à mon ancienne ſimplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne liſois pas un livre de morale ou de philoſophie, que je ne cruſſe y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modeſtes, ſages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maiſon de l'un d'eux, que comme d'un ſanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'eſt diſſipé, & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'ayent guéri.

quefois aſpiré à l'obtenir moi-même. C'eſt alors que furent compoſés les vers & la plupart des autres écrits qui ſont ſortis de ma plume, & entr'autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amuſemens de ma jeuneſſe; & on auroit tort au moins de m'accuſer d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choſes aucune eſpece de prétention; & hazarder de les donner au Public dans ces circonſtances, aprés avoir eu la prudence de les garder ſi long-tems, c'eſt dire aſſez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs; car je ne penſe plus comme l'Auteur dont ils ſont l'ouvrage. Ce ſont des enfans illégitimes que l'on careſſe encore avec plaiſir, en rougiſſant d'en être le pere, à qui l'on fait ſes derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, ſans beaucoup s'embarraſſer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'eſt trop raiſonner d'après des ſuppoſitions chimériques. Si l'on m'accuſe ſans raiſon de cultiver les lettres que je mépriſe, je m'en défends ſans néceſſité; car, quand le fait ſeroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconſéquence; c'eſt ce qui me reſte à prouver.

Je ſuivrai pour cela, ſelon ma coutume, la méthode ſimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la queſtion;

j'expoſerai de nouveau mon ſentiment, & j'attendrai que, ſur cet expoſé, on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes diſcours. Mes adverſaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer ſans réponſe, eux qui poſſedent l'art merveilleux de diſputer pour & contre ſur toutes ſortes de ſujets. Ils commenceront, ſelon leur coutume, par établir une autre queſtion à leur fantaiſie; ils me la feront réſoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raiſonner, non à ma maniere, mais à la leur: ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet eſſentiel, pour les fixer à droite & à gauche. Ils combattront un fantôme, & prétendront m'avoir vaincu: mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

„ La ſcience n'eſt bonne à rien, & ne fait „ jamais que du mal; car elle eſt mauvaiſe par „ ſa nature. Elle n'eſt pas plus inſéparable du „ vice, que l'ignorance, de la vertu. Tous „ les peuples lettrés ont toujours été corrom- „ pus; tous les peuples ignorans ont été ver- „ tueux: en un mot, il n'y a de vices que par- „ mi les ſçavans, ni d'homme vertueux que ce- „ lui qui ne ſçait rien. Il y a donc un moyen „ pour nous de redevenir honnêtes gens; c'eſt „ de nous hâter de proſcrire la ſcience & les „ ſçavans, de brûler nos bibliotheques, fer- „ mer nos Académies, nos Colleges, nos Uni- „ ver-

„ verſités, & de nous replonger dans toute la „ barbarie des premiers ſiecles “.

Voilà ce que mes adverſaires ont très-bien réfuté: auſſi, jamais n'ai-je dit ni penſé un ſeul mot de tout cela, & l'on ne ſçauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon ſyſtème que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit, & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agiſſoit de ſçavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne ſe ſont point épurées (*d*), la queſtion étoit à-peu-près réſolue.

(*d*) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fuſſent bonnes, mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille ſources de corruption; & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine de l'Empire Romain, les invaſions d'une multitude de Barbares ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû néceſſairement détruire les mœurs & les coûtumes de chacun d'eux. Les croiſades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres cauſes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le déſordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverſes nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altere, chez toutes, les mœurs qui ſont propres à leur climat & à la conſtitution de leur gouvernement. Les ſciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont ſeulement leur bonne part; & celui ſur-tout qui leur appartient en propre, c'eſt d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante, sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la premiere n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégeneré chez tous les peuples du Monde, à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point, vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science, prise d'une maniere abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

joua pour la premiere fois la Comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire : il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractere si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractere tout-à-fait manqué ; & ses noirceurs passerent pour des gentillesses, parce que tel, qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélere très promptement. Car ce goût ne peut naître ainſi dans toute une nation que de deux mauvaiſes ſources que l'étude entretient & groſſit à ſon tour, ſçavoir, l'oiſiveté & le deſir de ſe diſtinguer. Dans un Etat bien conſtitué, chaque citoyen a ſes devoirs à remplir; & ces ſoins importans lui ſont trop chers pour lui laiſſer le loiſir de vaquer à de frivoles ſpéculations. Dans un Etat bien conſtitué, tous les citoyens ſont ſi bien égaux, que nul ne peut être préferé aux autres comme le plus habile; mais tout au plus comme le meilleur: encore cette derniere diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres qui naît du deſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'eſt utile; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers Philoſophes ſe firent une grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs, & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'origine des ſyſtêmes abſurdes des Leucippe, des Diogene, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbes, les Mandeville, &

mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que, quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes, ardens à rappeller dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siecle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux-arts, anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous ; nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers, & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres, qu'on tourmente notre misérable jeunesse. Nous sçavons toutes les regles de la Grammaire, avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous sçavons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sçachions

agir ni penſer. En un mot, il n'eſt preſcrit d'être ſçavant que dans les choſes qui ne peuvent nous ſervir de rien; & nos enfans ſont préciſément élevés comme les anciens Athletes des jeux publics, qui, deſtinant leurs membres robuſtes à un exercice inutile & ſuperflu, ſe gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philoſophie & des beaux-arts amolit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement ſa vigueur, quand le corps a perdu la ſienne. L'étude uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force, énerve le courage; & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous: c'eſt ainſi qu'on devient lâche & puſillanime, incapable de réſiſter également à la peine & aux paſſions. Chacun ſçait combien les habitans des villes ſont peu propres à ſoutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle eſt la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (*e*). Or rien n'eſt plus juſtement ſuſpect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions ſur la foibleſſe de notre

(*e*) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Genes, cherchant à ſubjuguer plus aiſément les Corſes, n'a pas trouvé de moyen plus ſûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me ſeroit pas difficile d'allonger cette note: mais ce ſeroit faire tort à l'intelligence des ſeuls Docteurs dont je me ſoucie.

nature, ne ſervent ſouvent qu'à nous détourner des entrepriſes généreuſes. A force de méditer ſur les miſeres de l'Humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage, en nous ôtant la ſécurité C'eſt bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, ſi la ſcience, „ eſſayant de nous armer de nou„ velles défenſes contre les inconvéniens natu„ rels, nous a plus imprimé en la fantaiſie leur „ grandeur & poids, qu'elle n'a ſes raiſons & „ vaines ſubtilités à nous en couvrir ".

Le goût de la philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la ſociété; & c'eſt peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bien-tôt inſipide tout attachement. De plus, à force de réfléchir ſur l'Humanité, à force d'obſerver les hommes, le Philoſophe apprend à les apprécier ſelon leur valeur; & il eſt difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on mépriſe. Bien-tôt il réunit en ſa perſonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables: ſon mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil: ſon amour-propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'Univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de ſens; il n'eſt ni

parent, ni citoyen, ni homme; il eſt Philoſophe.

En même tems que la culture des ſciences retire, en quelque ſorte, de la preſſe le cœur du Philoſophe, elle y engage, en un autre ſens, celui de l'homme de lettres; & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſemens publics appartiennent à lui ſeul: je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent, d'un côté, les rafinemens du goût & de la politeſſe, vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rappetiſſent l'ame, & corrompent le cœur; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renomées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bien-tôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

Il y a plus; & de toutes les vérités que j'ai propoſées à la conſidération des ſages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous comme le chef d'œuvre de la politique de notre ſiecle, les ſciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix & les autres liens, qui, reſſerrant entre les hommes,

les nœuds de la société (*f*), par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres, pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable: mais en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux, sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se détruire mutuellement! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes: car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés; & il n'y a d'autres moyens pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun, feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne

(*f*) Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société, qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle; & je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens, que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

cherche qu'à élever la ſienne au-deſſus d'eux, & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela? Beaucoup de babil, des riches & des raiſonneurs, c'eſt-à-dire, des ennemis de la vertu & du ſens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la miſere; tous ſont les eſclaves du vice. Les crimes non commis ſont déja dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'aſſurance de l'impunité.

Etrange & funeſte conſtitution, où les richeſſes accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il eſt impoſſible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque choſe; où l'homme de bien n'a nul moyen de ſortir de la miſere; où les plus fripons ſont les plus honorés, & où il faut néceſſairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme! Je ſçais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela: mais ils le diſoient en déclamant; & moi, je le dis ſur des raiſons: ils ont apperçu le mal; & moi, j'en découvre les cauſes, & je fais voir ſur-tout une choſe très-conſolante & très-utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (*g*).

(*g*) Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes, qui ſéduiſent les ſimples par un faux air de philoſophie, & qui, outre ce-

Telles ſont les vérités que j'ai développées ; & que j'ai tâché de prouver dans les divers

la, ſont très-commodes pour terminer les diſputes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Telle eſt celle-ci : „ les hommes ont par-tout „ les mêmes paſſions ; par-tout l'amour propre & l'intérêt „ les conduiſent : donc ils ſont par-tout les mêmes ". Quand les Géometres ont fait une ſuppoſition, qui, de raiſonnement en raiſonnement, les conduit à une abſurdité, ils reviennent ſur leurs pas, & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même méthode, appliquée à la maxime en queſtion, en montreroit aiſément l'abſurdité : mais raiſonnons autrement. Un Sauvage eſt un homme, & un Européen eſt un homme. Le demi-Philoſophe conclut auſſitôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le Philoſophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coûtumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la néceſſité de ſe tromper mutuellement & ſans ceſſe ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils ſoient méchans pour être ſages ; car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du ſien. Parmi les Sauvages, l'intérêt perſonnel parle auſſi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choſes : l'amour de la ſociété, & le ſoin de leur commune défenſe, ſont les ſeuls liens qui les uniſſent : ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a preſque aucun ſens parmi eux : ils n'ont entr'eux nulle diſcuſſion qui les diviſe ; rien ne les porte à ſe tromper l'un l'autre ; l'eſtime publique eſt le ſeul bien auquel chacun aſpire, & qu'ils méritent tous. Il eſt très-poſſible qu'un Sauvage faſſe une mauvaiſe action ; mais il n'eſt pas poſſible qu'il prenne l'habitude de mal faire ; car cela ne lui ſeroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juſte eſtimation des mœurs des hommes ſur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commercent enſemble, plus ils admirent leurs talens & leur induſtrie, plus ils ſe fripponnent décemment & adroitement, & plus ils ſont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne, & le Sauvage eſt cet homme-là :

Illum non populi faſces, non purpura regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres ;
Non res Romanæ, perituraque regna ; neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.

écrits que j'ai publiés ſur cette matiere. Voici maintenant les concluſions que j'en ai tirées.

La ſcience n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage; elle lui fait regretter les biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent: elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les deſirs; & l'avenir malheureux, pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altere ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon: ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes, qui ſçavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe; quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiere & l'honneur du genre humain; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude; & cette exception même confirme la regle: car ſi tous les hommes étoient des Socrate, la ſcience alors ne leur ſeroit pas

nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte ses loix, & ne veut point rafiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des Sçavans, dont les maximes sententieuses & dogmatiques lui apprendroient bien-tôt à mépriser ses usages & ses loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fut-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de regle que ses passions, ni de frein que les loix qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (*b*).

(*b*) Je trouve dans l'Histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits dont les descendans devinrent, en peu de générations, le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne ferois pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en étoit ici le lieu ; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les

Mais quand un peuple eſt une fois corrompu à un certain point, ſoit que les ſciences y ayent contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préſerver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'eſt une autre queſtion dans laquelle je me ſuis poſitivement déclaré pour la négative. Car premiérement, puiſqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le ſont plus ; mais de conſerver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En ſecond lieu, les mêmes cauſes qui ont corrompu les peuples, ſervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption ; c'eſt ainſi que celui qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la Médecine, eſt forcé de recourir encore aux Médecins pour ſe conſerver en vie ; & c'eſt ainſi que les arts & les ſciences, après avoir fait éclore les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poiſon de s'exhaler auſſi librement. Elles détruiſent la

mœurs n'étoient point formées : ils ne mépriſoient pas la vertu, mais ils ne la connoiſſoient pas encore ; car ces mots *vertus* & *vices* ſont des notions collectives qui ne naiſſent que de la fréquentation des hommes. Au ſurplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des ſciences : car, des deux premiers Rois de Rome, qui donnérent une forme à la République, & inſtituérent ſes coutumes & ſes mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que des rits ſacrés, les deux choſes du monde les plus éloignées de la philoſophie.

vertu, mais elles en laiſſent le ſimulacre public (*i*), qui eſt toujours une belle choſe. Elles introduiſent à ſa place la politeſſe & les bienſéances, & à la crainte de paroître méchant, elles ſubſtituent celle de paroître ridicule.

Mon avis eſt donc, & je l'ai déja dit plus d'une fois, de laiſſer ſubſiſter, & même d'entretenir avec ſoin les Académies, les Colleges, les Univerſités, les Bibliotheques, les Spectacles, & tous les autres amuſemens qui peuvent faire quelque diverſion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oiſiveté à des choſes plus dangereuſes : car dans une contrée où il ne ſeroit plus queſtion d'honnêtes gens, ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où eſt la contradiction, de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut ſeulement les diſtraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiſeries, pour les détourner des mauvaiſes

(*i*) Ce ſimulacre eſt une certaine douceur de mœurs qui ſupplée quelquefois à leur pureté ; une certaine apparence d'ordre, qui prévient l'horrible confuſion ; une certaine admiration des belles choſes, qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'eſt le vice qui prend le maſque de la vertu, non comme l'hypocriſie, pour tromper & trahir ; mais pour s'ôter ſous cette aimable & ſacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il ſe voit à découvert.

actions; il faut les amuſer, au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'eſt peut-être les ſervir utilement encore, que d'offrir aux autres des objets de diſtraction qui les empêchent de ſonger à eux. Je m'eſtimerois trop heureux d'avoir tous les jours une piece à faire ſiffler, ſi je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais deſſeins d'un ſeul des ſpectateurs, & ſauver l'honneur de la fille ou de la femme de ſon ami, le ſecret de ſon confident, ou la fortune de ſon créancier. Lorſqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut ſonger qu'à la police, & l'on ſçait aſſez que la Muſique & les Spectacles en font un des plus importans objets.

S'il reſte quelque difficulté à ma juſtification, j'oſe le dire hardiment, ce n'eſt vis-à-vis ni du Public ni de mes adverſaires, c'eſt vis-à-vis de moi ſeul: car ce n'eſt qu'en m'obſervant moi-même, que je puis juger ſi je dois me compter dans le petit nombre, & ſi mon ame eſt en état de ſoutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai ſenti plus d'une fois le danger; plus d'une fois je les ai abandonnés, dans le deſſein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme ſéducteur, j'ai ſacrifié à la paix de mon cœur les ſeuls plaiſirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, ſi ſur la

fin d'une carriere pénible & douloureuſe, j'ai oſé encore quelques momens reprendre ces exercices pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni aſſez d'intérêt ni aſſez de prétention, pour mériter à cet égard les juſtes reproches que j'ai faits aux gens du lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoiſſance de moi-même, & je l'ai faite ſans balancer. Après avoir reconnu la ſituation de mon ame dans les ſuccès littéraires, il me reſtoit à l'examiner dans les revers. Je ſçais maintenant qu'en penſer, & je puis mettre le Public au pire. Ma piece a eu le ſort qu'elle méritoit, & que j'avois prévu; mais à l'ennui près qu'elle m'a cauſé, je ſuis ſorti de la repréſentation bien plus content de moi, & à plus juſte titre, que ſi elle eût réuſſi.

Je conſeille donc à ceux qui ſont ſi ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, & mieux obſerver ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconſéquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les ſuffrages du Public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chanſons, ou que je rougiſſe d'avoir écrit de mauvaiſes Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon ſiecle, pour tâcher de m'élever à leur niveau,

veau, en les rabaiſſant au mien, ou que j'aſpire à des places d'Académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encenſe la ſotiſe des grands, ou que, ceſſant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me ſuis choiſi, & faſſe des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me faſſe oublier celui de la vertu, je ſupplie de m'en avertir, & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'inſtant au feu mes écrits & mes livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers & de la Muſique, ſi j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté: je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je penſe des lettres, & de ceux qui les cultivent (*k*), &

[*k*] J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les ſciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit perſonnellement à eux, tandis que, ſans ſe contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penſer, comme moi, que, quoique ces choſes ayent fait beaucoup de mal à la ſociété, il eſt très-eſſentiel de s'en ſervir aujourd'hui, comme d'une médecine au mal qu'elles ont cauſé, ou comme de ces animaux malfaiſans qu'il faut écraſer ſur la morſure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres qui, s'il peut ſoutenir dans ſa conduite l'article précédent, ne puiſſe dire en ſa faveur ce que je dis en la mienne; & cette maniere de raiſonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils ſe ſoucient fort peu des ſciences, pourvu qu'elles continuent

croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il eſt vrai qu'on pourroit dire quelque jour : cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts, fit pourtant & publia des pieces de Théâtre ; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatyre très-amere, non de moi, mais de mon ſiécle.

de mettre les Sçavans en honneur. C'eſt comme' les Prêtres du Paganiſme, qui ne tenoient à la Religion qu'autant qu'elle les faiſoit reſpecter.



NARCISSE,

OU

L'AMANT DE LUI-MÊME,

COMÉDIE;

Par M. J. J. ROUSSEAU:

Représentée par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 18. Décembre 1752.

ACTEURS.

LISIMON.

VALERE, } *Enfans de Liſimon.*
LUCINDE, }

ANGE'LIQUE, } *Frere & Sœur pupilles de Liſimon.*
LE'ANDRE, }

MARTON, *Suivante.*

FRONTIN, *Valet de Valere.*

La Scene eſt dans l'appartement de Valere.

L'AMANT DE LUI-MÊME,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frere ſe promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant ſon retour, de placer ſon portrait ſur ſa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiſelle, changé dans ſes ajuſtemens de maniere à le rendre mépriſable. Quoiqu'il ſoit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere eſt, par ſa délicateſſe & par l'affectation de ſa parure, une eſpece de femme cachée ſous des habits d'homme ; & ce portrait, ainſi traveſti, ſemble moins le déguiſer, que le rendre à ſon état naturel.

MARTON.

Eh ! bien, où eſt le mal ? Puiſque les femmes aujourd'hui cherchent à ſe rapprocher des hommes, n'eſt-il pas convenable que ceux-ci faſſent la moitié du chemin, & qu'ils tâchent de gagner en agrémens, autant qu'elles en ſolidité ? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aiſément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette Jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits ? Eſpérent-ils de mieux plaire aux femmes, en s'efforçant de leur reſſembler ?

MARTON.

Pour celui là, ils auroient tort, & elles ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frere eſt naturellement bon : il eſt même raiſonnable, à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant, par ce portrait, un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque juſqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon

pere, que Valere épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice, que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſçais combien j'ai beſoin des ſoins de cette amie, pour me délivrer de Léandre ſon frere, que mon pere veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte, que vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point; je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a fait Angélique d'engager ſon frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon! renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force pour ſerrer cet engagement, qu'Angélique n'en ſçauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans diſputer ſur tes flatteries, je te dirai que, comme Léandre ne m'a jamais vue, il ſera aiſé à ſa ſœur de le prévenir, & de lui faire entendre que, ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eſt engagé ailleurs, il ne ſçauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! ah! Mademoiſelle, refuſer une femme faite comme vous, avec quarante

mille écus, c'eſt une honnêteté dont jamais Léandre ne ſera capable. (*A part.*) Si elle ſçavoit que Léandre & Cléonte ne ſont que la même perſonne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vite ce portrait. C'eſt ſans doute mon frere qui revient, & en nous amuſant à jaſer, nous nous ſommes ôté le loiſir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'eſt Angélique.

SCENE II.

ANGE'LIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGE'LIQUE.

MA chere Lucinde, vous ſçavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet, quand vous fites changer la parure du portrait de Valere en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de ſe voir jouer, ne l'indiſpoſe contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide! Valere vous aime trop

pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui viendra de la vôtre, tant que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriere à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant: mais hélas! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous, après tout, de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer? & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! ſi c'eſt un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété?

MARTON.

Sur-tout dans la ſociété des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons, & le portrait, & cet air de raillerie, qui peut auſſi bien paſſer pour une inſulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non. Je ne perds pas ainſi les frais de mon induſtrie. Mais je veux courir ſeule les riſques du ſuccès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scene assez plaisante,

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valere ; mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules, en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGE'LIQUE.

Enfin, vous le voulez ; mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGE'LIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valere, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGE'LIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique....

ANGE'LIQUE.

Oh ! si vous me brouillez avez votre frere,

je vous jure que vous épouſerez le mien. (*Bas.*) Marton, vous m'avez promis le ſecret.

MARTON.

(*Bas.*) Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je...

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à ſa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. (*Elle met le portrait ſur la toilette.*) Voilà le piege tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme, pour voir....

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais preſſentimens de tout ceci!

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour eſt un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride! c'eſt-à-dire, Angélique. Oui, c'eſt un grand jour que celui de la nôce, & qui même allonge diablement tous ceux qui le ſuivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaiſir à rendre Angélique heureuſe!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALERE.

Mauvais plaiſant!.. Tu ſçais à quel point je l'aime. Dis-moi; que connois-tu qui puiſſe manquer à ſa félicité? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'eſprit, & une figure... comme tu vois; on peut, je penſe, ſe tenir toujours aſſez ſûr de plaire.

FRONTIN.

La choſe eſt indubitable, & vous en avez fait ſur vous-même la premiere expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'eſt je ne

ſçais combien de petites perſonnes que mon mariage fera ſécher de regret, & qui vont ne ſçavoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh! que ſi. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien déteſter votre chere moitié. Les autres... Mais où diable les prendre ces autres-là?

VALERE.

La matinée s'avance; il eſt temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il ſe met à la toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin? je n'ai point de feu dans les yeux; j'ai le teint battu; il me ſemble que je ne ſuis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire! Non; vous êtes ſeulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'eſt une fort méchante habitude que l'uſage du rouge; à la fin je ne pourrai m'en paſſer, & je ſerai du dernier mal ſans cela. Où eſt donc ma boëte à mouches? Mais que vois-je là? un portrait! ... Ah! Frontin, le charmant objet!... Où as-tu pris ce portrait?

FRONTIN.

Moi! je veux être pendu ſi je ſçais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'eſt pas toi qui as mis ce portrait ſur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure,

VALERE.

Qui ſeroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſçais rien. Ce ne peut être que le diable, ou vous.

VALERE.

A d'autres ! On t'a payé pour te taire ... Sçais-tu bien que la comparaiſon de cet objet nuit à Angélique ? .. Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin ! ... Je crois qu'ils reſſemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eſt tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air. .. Elle eſt ma foi charmante ! ... Ah ! ſi l'eſprit ſoutient tout cela ... Mais ſon goût me répond de ſon eſprit. La friponne eſt connoiſſeuſe en mérite.

FRONTIN.

Que diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penſes-tu me duper avec ton air niais ? Me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN, *à part.*

Ne me trompé-je point? C'eſt lui... c'eſt-lui-même. Comme le voilà paré! Que de fleurs! que de pompons! C'eſt ſans doute quelque tour de Lucinde: Marton y ſera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiſcrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Eh! bien; Monſieur Frontin reconnoît-il l'original de cette peinture?

FRONTIN,

Pouh! ſi je le connois? Quelques centaines de coups de pied au cul, & autant de ſoufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoiſſance.

VALERE.

Une fille, des coups de pied! Cela eſt un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce ſont de petites impatiences domeſtiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment! l'aurois-tu ſervie?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours ſon très-humble ſerviteur.

VALERE,

Il ſeroit aſſez plaiſant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiſ-

ſance ! . . . , Parle-moi ſincérement. L'original eſt-il auſſi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! ſçavez-vous, Monſieur, que, ſi quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle ſeule à vous comparer.

VALERE, *conſidérant le portrait.*

Mon cœur n'y réſiſte pas . . . Frontin, dis-moi le nom de cette Belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris ſans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle . . . elle s'appelle . . . . elle ne s'appelle point. C'eſt une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels triſtes ſoupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits auſſi charmans ne fuſſent que ceux d'une griſette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté ſe plaît à parer des viſages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi ! c'eſt . . .

FRONTIN.

Une petite perſonne bien coquette, bien mi-

nau-

naudiere, bien vaine ſans grand ſujet de l'être: en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont ſervis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure?

FRONTIN.

Bon! demeurer! Eſt-ce que cela demeure jamais?

VALERE.

Si tu m'impatientes.... Où loge-t-elle, maraud?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, à ne vous point mentir, vous le ſçavez tout auſſi-bien que moi.

VALERE.

Comment?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'eſt pas toi qui l'as placé là?

FRONTIN.

Non, la peſte m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données....

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſez vous-même? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela?

VALERE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ! Le myſtere & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je te l'avoue, j'en ſuis très-réellement épris.

FRONTIN, *à part.*

La choſe eſt impayable ! le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique..., En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtreſſe, avant que de rien déterminer ſur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monſieur ! Vous ne... Ah ! vous vous moquez.

VALERE,

Non, je te dis très-ſérieuſement que je ne ſçaurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes ſentimens ſera un obſtacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouſer aujourd'hui ; c'eſt un point réſolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monſieur votre pere, qui a fait auſſi ſes petites réſolutions à part, eſt l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous ſçavez que ſon foible n'eſt pas la complaiſance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce ſoit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faiſons l'inventaire & le ſignalement de toutes les jolies filles de Paris. Peſte ! le bon petit livre que nous aurions là ! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas.

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monſieur votre pere. Propoſons-lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre tems !

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton bruſque.*

EH ! bien, mon fils ?

VALERE.

Frontin, un ſiege à Monſieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne sçaurois, Monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son pere.

VALERE.

Le respect....

LISIMON.

Oh! le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais, qu'est-ce? encore en déshabillé! Un jour de nôces? Voilà qui est joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit? Parbleu! dans ma jeunesse, nous usions mieux du tems, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous sçavions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des Belles.

VALERE.

Il semble cependant que quand on veut

être aimé, on ne ſçauroit prendre trop de ſoin pour ſe rendre aimable, & qu'une parure ſi négligée ne devroit pas annoncer des amans bien occupés du ſoin de plaire.

LISIMON.

Pure ſotiſe. Un peu de négligence ſied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empreſſemens que du tems que nous aurions perdu à notre toilette; ſans affecter tant de délicateſſe dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laiſſons cela. J'avois penſé à différer ton mariage juſqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaiſir d'y aſſiſter, & que j'euſſe, moi, celui de faire tes nôces & celles de ta ſœur en un même jour.

VALERE, *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé; c'eſt toujours autant de gagné ſur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere? Il ſemble qu'il ne ſeroit pas ſéant de marier la ſœur ſans attendre le frere, puiſqu'il eſt en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux penſé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine?

VALERE.

L'empreſſement de vous obéir ſurmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas propoſé.

VALERE.

Votre volonté n'eſt pas moins la regle de mes deſirs que celle de mes actions. (*Bas.*) Frontin, quel bon homme de pere!

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile: tu en auras le mérite à bon marché; car par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Eh! bien, mon pere?

LISIMON.

Eh! bien, mon fils? Par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté!

LISIMON.

Non pas cela; puiſque, d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laiſſer le loiſir de faire connoiſſance; mais il aſſiſtera au mariage de ſa ſœur, & je n'aurai pas

la dureté de faire languir un fils auſſi complaiſant.

VALERE.

Monſieur....

LISIMON.

Ne crains rien; je connois & j'approuve trop ton empreſſement, pour te jouer un auſſi mauvais tour.

VALERE.

Mon pere....

LISIMON.

Laiſſons cela, te dis-je: je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mon, mon pere,.. j'ai fait... des réflexions....

LISIMON.

Des réflexions, toi! Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations ſublimes?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit...

LISIMON.

Un ſot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſotiſe. Je reconnois là mon fils.

VALERE.

Comment ! après la ſotiſe. Mais je ne ſuis point encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monſieur le Philoſophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliſer quand je vous propoſai la choſe, & que vous en étiez vous-même ſi empreſſé. J'aurois de bon cœur écouté vos raiſons : car vous ſçavez ſi je ſuis complaiſant.

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur, nous ſommes là-deſſus en état de vous rendre juſtice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout eſt arrêté, vous pouvez ſpéculer à votre aiſe ; ce ſera, s'il vous plaît, ſans préjudice de la nôce.

VALERE.

La crainte redouble ma répugnance. Songez, je vous ſupplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.

LISIMON.

Adieu, mon fils ; tu ſeras marié ce ſoir, ou... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la déférence du pendard !

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL! dans quelle peine me jette ſon inflexibilité!

FRONTIN.

Oui; marié ou déshérité; épouſer une femme ou la pauvreté: on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non; mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique.

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monſieur, d'une réſolution auſſi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit queſtion d'épouſer le portrait? Hem! le mariage ne vous paroîtroit plus ſi affreux?

VALERE.

Non; mais ſi mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y réſiſterois avec la même

fermeté, & je ſens que mon cœur me ramene-roit vers Angélique, ſi-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monſieur votre pere, vous hériterez au moins de ſes vertus. (*Regardant le portrait.*) Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre diſgrace, ce portrait me ſemble avoir pris une phyſionomie famélique, un certain air allongé.

VALERE.

C'eſt trop perdre de tems à des impertinences. Nous devrions déja avoir couru la moitié de Paris.

(*Il ſort.*)

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons, cependant, le dénouement de tout ceci ; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

AH, ah, ah, ah : la plaiſante ſcene ! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiſelle, à n'être point ici cachée avec moi, quand il s'eſt ſi bien épris de ſes propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'eſt vû par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la foibleſſe de conſerver des ſentimens pour un homme capable d'un pareil travers !

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable? Qu'a-t-on, cependant, à lui reprocher que le vice univerſel de ſon âge? Ne crois pas pourtant qu'inſenſible à l'outrage du Chevalier, je ſouffre qu'il me préfere ainſi le premier viſage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicateſſe : & Valere me ſacrifiera ſes folies dès ce jour, ou je ſacrifierai mon amour à ma raiſon.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne ſoit auſſi difficile que l'autre.

ANGE'LIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le ſoupçonne point d'être ſon inconnu juſqu'à-ce qu'il en ſoit tems.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGE'LIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiſelle, que vous ne devinerez jamais quel a été l'effet du portrait? Vous en rirez ſûrement.

LUCINDE.

Eh! Marton, laiſſons-là le portrait; j'ai bien d'autres choſes en tête. Ma chere Angélique, je ſuis déſolée, je ſuis mourante. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de tout votre ſecours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me diſpoſe à le recevoir aujourd'hui, & à lui donner la main dans huit jours.

ANGE'LIQUE.

Que trouvez-vous donc là de ſi terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle perſonne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien fait! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raiſon, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fievre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte; il ſera inceſſamment à Paris; il va faire agir auprès de mon pere: il me conjure de différer mon mariage: enfin il m'aime toujours. Ah! ma chere, ſerez-vous inſenſible aux allarmes de mon cœur? & cette amitié que vous m'avez jurée....

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'eſt chere, & plus je dois ſouhaiter d'en voir reſſerrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos eſt le premier de mes deſirs; & mes vœux ſont encore plus conformes aux vôtres que vous ne penſez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promeſſes. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne ſçauroit être à lui; que...

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de reſſources & les femmes tant d'inconſtance, que ſi Léandre ſe mettoit bien dans

la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez ... Chere Angélique, je compte sur vos soins; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere, pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi.

(*Elle sort.*)

ANGE'LIQUE.

Je devois l'arrêter. *Mais Lisimon n'est pas* homme à céder aux sollicitations de sa fille, & toutes ses prieres ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la suivre; & sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je ſuis ! mon eſprit s'occupe à des badineries, pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme ſon infidélité. Peut-être qu'inſtruit de tout, & honteux de s'être laiſſé ſurprendre, il offre par dépit ſon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne ſe vengent jamais avec plus d'emportement, que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de ſon portrait.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE, *ſans voir Angélique.*

JE cours ſans ſçavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainſi l'amour a toujours ſes peines. Il faut

que je les éprouve à chercher la Beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGE'LIQUE, *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois?

VALERE.

Il faut attendre Frontin; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas Angélique m'adore...

ANGE'LIQUE, *à part.*

Ah! traître, tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle: le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGE'LIQUE, *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bisarrerie dans mes sentimens! Je renonce à la possession d'un objet charmant & auquel dans le fond mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrace de mon pere, pour m'entêter d'une Belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à-coup-sûr. Quel caprice! quelle folie! Mais quoi! la folie & les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable? [*Regardant le portrait.*] Que de graces! .... Quels traits! ... Que cela est enchanté! ... Que cela

est

eſt divin! Ah! qu'Angélique ne ſe flatte pas de ſoutenir la comparaiſon avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE, *ſaiſiſſant le portrait.*

Je n'ai garde aſſurément. Mais qu'il me ſoit permis de partager votre admiration. La connoiſſance des charmes de cette heureuſe rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O Ciel!

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc? Vous paroiſſez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût ſi aiſé à décontenancer.

VALERE.

Ah! cruelle, vous connoiſſez tout l'aſcendant que vous avez ſur moi, & vous m'outragez ſans que je puiſſe répondre.

ANGÉLIQUE.

C'eſt fort mal fait, en vérité; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je ſuis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos ſentimens ſont ſur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi! vous connoiſſez la perſonne...

ANGÉLIQUE.

Non ſeulement je la connois, mais je puis

vous dire qu'elle eſt ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage eſt un peu ſingulier dans la bouche d'une rivale.

ANGE'LIQUE.

Je ne ſçais; mais il eſt ſincere. [*A part.*] S'il ſe pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGE'LIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défauts, ſans doute.

ANGE'LIQUE.

Oh! beaucoup. C'eſt une petite perſonne biſarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais, quoi! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez juſqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y conſentez donc?

ANGE'LIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point?

ANGE'LIQUE.

Non.

VALERE, *à part.*

Son indifférence me déſeſpere. [*Haut.*] Oſe-

rai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudriez bien reſſerrer encore votre union avec elle?

ANGÉLIQUE.

C'eſt tout ce que je demande.

VALERE, *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc! vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à préſent vous vous fâchez de mon ſang-froid! Je ne ſçais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

[*Bas.*] Je creve de dépit. [*Haut.*] Mademoiſelle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoiſſance avec elle?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de ſervice que je ſuis bien ſûre que vous n'attendez pas de moi: mais je veux paſſer votre eſpérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce ſera bien-tôt, au moins?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. [*Il veut s'en aller.*]

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci; il

a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. [*Haut.*] Où allez-vous, Valere?

VALERE.

Je vois que ma préſence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGE'LIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-même; il n'eſt pas juſte que je vous chaſſe de chez vous.

VALERE.

Allez, allez; ſouvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGE'LIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien, que d'être amoureux de ſoi-même.

SCENE X.

VALERE.

AMOUREUX de ſoi-même! Eſt-ce un crime de ſentir un peu ce qu'on vaut? Je ſuis cependant bien piqué. Eſt-il poſſible qu'on perde un amant tel que moi ſans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas! je me déguiſe en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après ſon inconſtance. Mais non; tout mon cœur n'eſt qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au ſoin de faire

mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN, *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable! Je ne sçais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh! bien, Frontin, as-tu trouvé...

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur.

VALERE.

Ah! Ciel, seroit-il possible?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets!

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

VALERE.

Conte-moi donc....

FRONTIN.

C'étoit un feu... une mouſſe...

VALERE.

Que diable barbouille cet animal?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la choſe par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin, ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original; juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Eh! bien?

FRONTIN.

Il n'eſt déja ni à la Croix-blanche, ni au Lion d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu?

FRONTIN.

Patience. Puiſqu'il n'eſt pas là, il faut qu'il ſoit ailleurs; &... oh! je le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des démangeaiſons de l'aſſommer; ſortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, assez joli garçon!.. Ce plancher est diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi, je n'y suis plus. Ah! si fait...

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où est ton maître?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il se cherche!

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimathias?

FRONTIN.

Ce galimathias! vous n'y comprenez donc rien?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, ſi vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il eſt ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon ſens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi, rien n'eſt plus aiſé. Tenez. C'eſt un portrait.... métamor.... non, métaphor..... oui, métaphoriſé. C'eſt mon maître, c'eſt une fille... vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout ça, moi. Eh ! bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il eſt devenu amoureux de la reſſemblance.

LUCINDE.

Quoi ! ſans ſe reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah! je comprends tout le reſte. Et qui pouvoit prévoir cela? Cours vite, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choſes les plus preſſantes à lui communiquer. Prends garde, ſur-tout, de ne lui point parler de tes divinations. Tiens, voilà pour....

FRONTIN.

Pour boire, n'eſt-ce pas?

LUCINDE.

Oh! non, tu n'en as pas beſoin.

FRONTIN.

Ce ſera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un inſtant, avouons tout, & quoi qu'il m'en puiſſe arriver, ne ſouffrons pas qu'un frere ſi cher ſe donne un ridicule, par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je ſuis malheureuſe! J'ai défobligé mon frere; mon pere irrité de ma réſiſtance n'en eſt que plus abſolu: mon amant abſent n'eſt point en état de me ſecourir; je crains les trahiſons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis ſouffrir: car je le hais ſûrement, & je ſens que je préférerois la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGE'LIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGE'LIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſçuſſiez.

LUCINDE.

Hélas! tant-pis.

ANGE'LIQUE.

Mais ſçavez-vous bien que voilà un tant-pis qui n'eſt pas trop modeſte?

MARTON.

C'eſt une petite veine du ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu! que vous êtes méchante! Après cela, qu'a-t-il dit?

ANGE'LIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui faiſoit plaiſir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air... Sçavez vous qu'à bien juger de vos ſentimens pour lui, je gagerois qu'il

n'eſt guere en reſte avec vous. Haïſſez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'eſt pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être ſi obéiſſant.

ANGÉLIQUE.

La ſeule condition qu'il a miſe à ſa renonciation eſt que vous recevrez ſa viſite d'adieu.

LUCINDE.

Oh! pour cela non; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous ne ſçauriez lui refuſer cela. C'eſt d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup ſur le ſuccès de cette entrevue, & qu'il oſe eſpérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne réſiſterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité!

MARTON.

Il ſe flatte de vous apprivoiſer.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'eſt que ſur cet eſpoir qu'il a conſenti au traité que je lui ai propoſé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché,

que parce qu'il eſt bien ſûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien inſupportable. Eh! bien, il n'a qu'à paroître: je ſerai curieuſe de voir comment il s'y prendra pour étaler ſes charmes; & je vous donne ma parole qu'il ſera d'un air..., faites-le venir. Il a beſoin d'une leçon; comptez qu'il la recevra... inſtructive.

ANGE'LIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde: on ne tient pas tout ce qu'on ſe propoſe; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes ſont furieuſement adroits; vous verrez qu'on vous appaiſera.

LUCINDE.

Soyez-en repos là-deſſus,

ANGE'LIQUE.

Prenez-y garde au moins; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne ſera pas notre faute, ſi vous vous laiſſez ſurprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGE'LIQUE.

[*Bas à Marton.*] La voilà au point. [*Haut.*]

Puiſque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment?

MARTON.

Nous l'avons laiſſé dans l'anti-chambre; il va être ici à l'inſtant.

LUCINDE.

O cher Cléonte! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux?

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ, Léandre; venez apprendre à Lucinde à mieux connoître ſon propre cœur: elle croit vous haïr, & va faire tous ſes efforts pour vous mal recevoir; mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine ſont en effet autant de preuves réelles de ſon amour pour vous.

LUCINDE, *toujours ſans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'eſtimer bien favoriſé, je vous aſſure. Le mauvais petit eſprit!

ANGE'LIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens ?

LE'ANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoiſſez combien je ſuis criminel.

(*Il ſe jette aux genoux de Lucinde.*)

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angélique !

LE'ANDRE.

Léandre vous a trop déplu, pour que j'oſe me prévaloir, ſous ce nom, des graces que j'ai reçues ſous celui de Cléonte. Mais ſi le motif de mon déguiſement en peut juſtifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicateſſe d'un cœur, dont le foible eſt de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent, & le mien eſt auſſi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du ſuccès. Mais vous, Angélique! ma chere Angélique a eu la cruauté de ſe faire un amuſement de mes peines !

ANGE'LIQUE.

Vraiment, il vous ſiéroit bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je ſuis en proie aux allarmes.

LE'ANDRE.

Quoi ! ma chere ſœur, vous avez ſongé à mon bonheur, pendant même que vous aviez

des inquiétudes sur le vôtre ! Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais.

[*Il lui baise la main.*]

SCENE XVII.

LE'ANDRE, VALERE, ANGE'LIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle ! Je ne connoissois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence ; & j'aurai soin de me souvenir, par humilité, qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGE'LIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi ! vous osez joindre la raillerie à l'outrage ! vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte !

ANGE'LIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ! je vous laisse ; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez ; il faut que je jouiſſe de toute votre honte.

ANGE'LIQUE.

Eh ! bien, jouiſſez.

VALERE.

Car, j'eſpere que vous n'aurez pas la hardieſſe de tenter votre juſtification.

ANGELIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conſerve encore les moindres ſentimens en votre faveur,

ANGE'LIQUE.

Mon opinion là-deſſus ne changera rien à la choſe.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGE'LIQUE.

C'eſt fort bien fait.

VALERE, *tirant le portrait.*

Et voici déſormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGE'LIQUE.

Vous avez raiſon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monſieur (*Montrant ſon frere*) un attachement, qui n'eſt guere inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VA-

VALERE.

L'ingrate ! Hélas ; il ne me reſte plus qu'à mourir !

ANGE'LIQUE.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuſte des hommes, de vous emporter ſur une apparence d'infidélité, dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paſſer vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner !

ANGE'LIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guere. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réſoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des ſentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée, par un amour extravagant conçu ſur un ſimple portrait, avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractere. Il n'eſt pas tems d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous, qui êtes coupable, qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'eſt pas à moi, grands Dieux ! Mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGE'LIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus; je vous ai promis de vous le faire connoître; & je vous engage à préſent ma parole de le faire aujourd'hui, dès cette heure même: car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALERE.

Qu'entends-je? Quoi! la.....

ANGE'LIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter, que cette perſonne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous maintenant de choiſir, entr'elle & moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe: choiſiſſez, Chevalier; mais choiſiſſez dès cet inſtant, & ſans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé! L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere, faut-il balancer ſi long-tems pour ſuivre les impreſſions du cœur ?

VALERE, *aux pieds d'Angélique, & jettant le portrait.*

C'en eſt fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je ſens combien les ſentimens qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. [*Marton ramaſſe le portrait.*] Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGE'LIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoiſſance par le ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, & conſidérez bien ces traits.

LE'ANDRE ; *regardant auſſi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'eſt.... oui, ma foi, c'eſt lui....

VALERE.

Qui ? lui ! Dites donc, elle. C'eſt une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'Univers, ſur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGE'LIQUE.

Oui, Valere ; c'étoit une femme juſqu'ici : mais j'eſpere que ce ſera déſormais un homme ſupérieur à ces petites foibleſſes, qui dégradoient ſon ſexe & ſon caractere.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jettez!

ANGE'LIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet, que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter....

VALERE.

Ah! que vois-je?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire? Vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALERE.

O Ciel! & je ne mœurs pas de honte!

MARTON.

Eh! Monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissez.

ANGE'LIQUE.

Ingrat! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait?

VALERE.

Et moi, je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGE'LIQUE.

Vous voulez bien que, pour affermir notre réconciliation, je vous présente Léandre mon frere!

LE'ANDRE.

Souffrez, Monsieur....

VALERE.

Dieux ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidele !

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en eſt augmenté !

SCENE XVIII.

LISIMON, FRONTIN,

Les Acteurs de la Scene précédente.

LISIMON.

Ah ! vous voici tous raſſemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux réſiſté à leurs mariages, j'avois d'abord réſolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté : & voici les nouveaux arrangemens que j'y ſubſtitue. Angélique m'épouſera : Lucinde ira dans un couvent : Valere ſera déshérité ; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui eſt toiſé, on ne peut mieux !

LISIMON.

Qu'eſt-ce donc! vous voilà tous interdits! Eſt-ce que ce projet ne vous accommode pas?

FRONTIN.

Voyez ſi pas un d'eux deſſerrera les dents! La peſte des ſots amans & de la ſotte Jeuneſſe!

LISIMON.

Allons, vous ſçavez tous mes intentions: vous n'avez qu'à vous y conformer.

LE'ANDRE.

Eh! Monſieur, daignez ſuſpendre votre courroux. Ne liſez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras? Et voulez-vous confondre les innocens dans la même punition?

LISIMON.

Çà, je veux bien avoir la foibleſſe d'éprouver leur obéiſſance encore une fois. Voyons un peu. Eh! bien, Monſieur Valere, faites-vous toujours des réflexions?

VALERE.

Oui, mon pere; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaiſirs.

LISIMON.

Oh! oh! vous avez bien changé de langage! & toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté?

LUCINDE.

Je ſens, mon pere, qu'il peut-être doux de la perdre ſous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah! les voilà tous raiſonnables. J'en ſuis charmé. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'eſt qu'un coup d'autorité frappé à propos!

VALERE.

Venez, belle Angélique; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faiſoit la honte de ma jeuneſſe; & je vais déſormais éprouver près de vous, que, quand on aime bien, on ne ſonge plus à ſoi-même.



LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU
A M. DE VOLTAIRE.

Le 18 Août 1756.

VOs derniers Poëmes, Monſieur, me ſont parvenus dans ma ſolitude ; & quoique tous mes amis connoiſſent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne ſçais de quelle part ceux-ci me pourroient venir, à moins que ce ne ſoit de la vôtre. J'y ai trouvé le plaiſir avec l'inſtruction, & reconnu la main du maître ; & je crois vous devoir remercier à la fois de l'exemplaire & de l'ouvrage. Je ne vous dirai pas, que tout m'en paroiſſe également bon ; mais les choſes qui m'y déplaiſent ne font que m'impoſer plus de confiance pour celles qui me tranſportent. Ce n'eſt pas ſans peine que je défends quelquefois ma raiſon contre les charmes de votre Poëſie ; mais c'eſt pour rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages, que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

Je ferai plus, Monſieur ; je vous dirai ſans détour, non les beautés que j'ai cru ſentir dans ces deux poëmes ; la tâche effrayeroit ma pareſſe : ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi ; mais les déplaiſirs qui troublent en cet inſtant le goût que

je prenois à vos leçons, & je vous les dirai, encore attendri d'une premiere lecture où mon cœur écoutoit avidement le vôtre, vous aimant comme mon frere, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnoîtrez dans mes intentions la franchiſe d'une ame droite, & dans mes diſcours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un Philoſophe. D'ailleurs, plus votre ſecond poëme m'enchante, plus je prens librement parti contre le premier; car ſi vous n'avez pas craint de vous oppoſer à vous-même, pourquoi craindrois-je d'être de votre avis? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des ſentimens que vous réfutez ſi bien.

Tous mes griefs ſont donc contre votre poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne, parce que j'en attendois des effets plus dignes de l'humanité qui paroît vous l'avoir inſpiré. Vous reprochez à Pope & à Leibnitz d'inſulter à nos maux, en ſoutenant que tout eſt bien, & vous amplifiez tellement le tableau de nos miſeres, que vous en aggravez le ſentiment; au lieu des conſolations que j'eſpérois, vous ne faites que m'affliger. On diroit que vous craignez que je ne voye pas aſſez combien je ſuis malheureux; & vous croiriez, ce ſemble, me tranquilliſer beaucoup en me prouvant que tout eſt mal.

Ne vous y trompez pas, Monſieur; il arrive tout le contraire de ce que vous vous propoſez. Cet optimiſme, que vous trouvez ſi cruel, me

conſole pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme inſupportables.

Le poëme de Pope adoucit mes maux & me porte à la patience : le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, & m'ôtant tout, hors une eſpérance ébranlée, il me réduit au déſeſpoir. Dans cette étrange oppoſition, qui regne entre ce que vous établiſſez & ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, & dites-moi qui s'abuſe, du ſentiment, ou de la raiſon. „ Homme, „ prends patience, " me diſent Pope & Leibnitz. „ Tes maux ſont un effet néceſſaire de ta „ nature, & de la conſtitution de cet univers. „ L'Etre éternel & bienfaiſant qui te gouverne „ eût voulu t'en garantir. De toutes les œconomies poſſibles, il a choiſi celle qui réuniſſoit „ le moins de mal & le plus de bien, ou (pour „ dire la même choſe encore plus cruement, s'il „ le faut) s'il n'a pas mieux fait, c'eſt qu'il ne „ pouvoit mieux faire ".

Que me dit maintenant votre poëme ? „ Souffre à jamais, malheureux. S'il eſt un Dieu „ qui t'ait créé, ſans doute il eſt tout puiſſant ; il pouvoit prévenir tous tes maux : n'eſpere donc jamais qu'ils finiſſent ; car on ne ſçauroit voir pourquoi tu exiſtes, ſi ce n'eſt „ pour ſouffrir & mourir. " Je ne ſçais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus conſolant que l'optimiſme & que la fatalité même. Pour moi, j'avoue qu'elle me paroît plus crelle en-

core que le Manichéiſme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçoit d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir juſtifier ſa puiſſance aux dépens de ſa bonté? S'il faut choiſir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la premiere.

Vous ne voulez pas, Monſieur, qu'on regarde votre ouvrage comme un poëme contre la Providence; & je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre humain un écrit où je plaidois la cauſe du genre humain contre lui-même. Je ſçais la diſtinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur, & les conſéquences qui peuvent ſe tirer de ſa doctrine. La juſte defenſe de moi-même m'oblige ſeulement à vous faire obſerver, qu'en peignant les miſeres humaines, mon but étoit excuſable, & même louable, à ce que je crois; car je montrois aux hommes comment ils faiſoient leurs malheurs eux-mêmes, & par conſéquent comment ils pouvoient les éviter.

Je ne vois pas qu'on puiſſe chercher la ſource du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu; &, quant aux maux phyſiques, ſi la matiere ſenſible & impaſſible eſt une contradiction, comme il me le ſemble, ils ſont inévitables dans tout ſyſtème dont l'homme fait partie; & alors la queſtion n'eſt point, pourquoi l'homme n'eſt pas parfaitement heureux, mais pourquoi il exiſte? De plus,

je crois avoir montré, qu'excepté la mort, qui n'eſt preſque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux phyſiques ſont encore notre ouvrage. Sans quitter votre ſujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avoit point raſſemblé là vingt mille maiſons de ſix à ſept étages, & que ſi les habitans de cette grande ville euſſent été diſperſés plus également, & plus légérement logés, le dégât eut été beaucoup moindre, & peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, & on les eût vus le lendemain à vingt lieues delà, tout auſſi gais que s'il n'étoit rien arrivé; mais il faut reſter, s'opiniâtrer autour des mazures, s'expoſer à de nouvelles ſecouſſes, parce que ce qu'on laiſſe vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce déſaſtre, pour vouloir prendre, l'un ſes habits, l'autre ſes papiers, l'autre ſon argent? Ne ſçait-on pas que la perſonne de chaque homme eſt devenue la moindre partie de lui-même, & que ce n'eſt preſque pas la peine de la ſauver, quand on a perdu tout le reſte?

Vous auriez voulu, (& qui n'eût pas voulu de même?) que le tremblement ſe fût fait au fond d'un déſert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme auſſi dans les déſerts? Mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux Meſſieurs de Villes, les ſeuls hommes dont nous tenions compte: ils en font

peu même aux animaux & aux Sauvages qui habitent épars dans des lieux retirés, & qui ne craignent, ni la chûte des toits, ni l'embrâſement des maiſons. Mais que ſignifieroit un pareil privilege? Seroit-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer ſelon nos caprices, que la nature doit être ſoumiſe à nos loix, & que, pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville?

Il y a des événemens qui nous frappent ſouvent plus ou moins, ſelon les faces ſous leſquelles on les conſidere, & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inſpirent au premier aſpect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans *Zadig*, & la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'eſt pas toujours un mal réel, & qu'elle peut paſſer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écraſés ſous les ruines de Lisbonne, pluſieurs, ſans doute, ont évité de plus grands malheurs; &, malgré ce qu'une pareille deſcription a de touchant, & fournit à la poëſie, il n'eſt pas ſur qu'un ſeul de ces infortunés ait plus ſouffert, que ſi, ſelon le cours ordinaire des choſes, il eût attendu dans de longues angoiſſes la mort qui l'eſt venu ſurprendre. Eſt-il une fin plus triſte que celle d'un mourant qu'on accable de ſoins inutiles, qu'un notaire & des héritiers ne laiſſent pas reſpirer, que les Médecins aſſaſſinent dans ſon lit à leur aiſe, & à qui des Prêtres

barbares font avec art ſavourer la mort? Pour moi, je vois par-tout que les maux auxquels nous aſſujettit la nature ſont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Mais quelque ingénieux que nous puiſſions être à fomenter nos miſeres, à force de belles inſtitutions, nous n'avons pû, juſqu'à préſent, nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge & de préférer le néant à notre exiſtence; ſans quoi, le découragement & le déſeſpoir ſe ſeroient bien-tôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eût pû ſubſiſter long-tems. Or s'il eſt mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en ſeroit aſſez pour juſtifier notre exiſtence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à ſouffrir, & que ces maux ſeroient auſſi grands que vous les dépeignez. Mais il eſt difficile de trouver ſur ce ſujet de la bonne-foi chez les hommes, & de bons calculs chez les Philoſophes; parce que ceux-ci, dans la comparaiſon des biens & des maux, oublient toujours le doux ſentiment de l'exiſtence, indépendamment de toute autre ſenſation, & que la vanité de mépriſer la mort, engage les autres à calomnier la vie; à-peu-près comme ces femmes qui, avec une robe tachée & des ciſeaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous penſez avec Eraſme, que peu de gens voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils

ont vecu ; mais tel tient ſa marchandiſe fort haute, qui en rabattroit beaucoup, s'il avoit quelque eſpoir de conclure le marché. D'ailleurs, Monſieur, qui dois-je croire que vous avez conſulté ſur cela ? Des riches, peut-être, raſſaſiés de faux plaiſirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie, & toujours tremblans de la perdre ; peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus ſédentaire, le plus mal-ſain, le plus réfléchiſſant, & par conſéquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure compoſition, ou du moins communément plus ſinceres, & qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Conſultez un honnête bourgeois, qui aura paſſé une vie obſcure & tranquille, ſans projets & ſans ambition ; un bon artiſan, qui vit commodément de ſon métier ; un payſan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de miſere, afin qu'ils nous faſſent vivre : mais du pays, par exemple, où vous êtes, & généralement de tout pays libre. J'oſe poſer en fait, qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un ſeul Montagnard mécontent de ſa vie preſque automate, & qui n'acceptât volontiers, au lieu meme du Paradis, le marché de renaître ſans ceſſe pour végéter ainſi perpétuellement. Ces différences me font croire, que c'eſt ſouvent l'abus que nous faiſons de la vie, qui nous la rend à char-

ge ; & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui ſont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixiſſe pœnitet, quoniam ita vixi, ut fruſtrà me natum non exiſtimem.* Cela n'empêche pas que le Sage ne puiſſe quelquefois déloger volontairement ſans murmure & ſans déſeſpoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien diſtinctement l'ordre du départ. Mais, ſelon le cours ordinaire des choſes, de quelques maux que ſoit ſemée la vie humaine, elle n'eſt pas, à tout prendre, un mauvais préſent; & ſi ce n'eſt pas toujours un mal de mourir, c'en eſt fort rarement un de vivre.

Nos différentes manieres de penſer ſur tous ces articles, m'apprennent pourquoi pluſieurs de vos preuves ſont peu concluantes pour moi. Car je n'ignore pas combien la raiſon humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, & qu'entre deux hommes d'avis contraire, ce que l'un croit démontré, n'eſt ſouvent qu'un ſophiſme pour l'autre. Quand vous attaquez, par exemple, la chaîne des êtres ſi bien décrite par Pope; vous dites qu'il n'eſt pas vrai que, ſi l'on ôtoit un atôme du monde, le monde ne pourroit ſubſiſter. Vous citez là-deſſus M. de Crouzas ; puis vous ajoutez que la nature n'eſt aſſervie à aucune meſure préciſe, ni à aucune forme préciſe : que nulle planette ne ſe meut dans une courbe abſolument réguliere; que nul être connu n'eſt d'une figure préciſé-

ciſément mathématique ; que nulle quantité préciſe n'eſt requiſe pour nulle opération ; que la nature n'agit jamais rigoureuſement ; qu'ainſi on n'a aucune raiſon d'aſſurer qu'un atome de moins ſur la terre ſeroit la cauſe de la deſtruction de la terre. Je vous avoue que ſur tout cela, Monſieur, je ſuis plus frappé de la force de l'aſſertion que de celle du raiſonnement, & qu'en cette occaſion je céderois avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de Crouzas, je n'ai point lû ſon écrit contre Pope, & ne ſuis peut-être pas en état de l'entendre ; mais ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai diſputé, & que j'ai tout auſſi peu de foi à ſes preuves qu'à ſon autorité. Loin de penſer que la nature ne ſoit point aſſervie à la préciſion des quantités & des figures, je croirois tout au contraire qu'elle ſeule ſuit à la rigueur cette préciſion, parce qu'elle ſeule ſçait comparer exactement les fins & les moyens, & meſurer la force à la réſiſtance. Quant à ces irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cauſe phyſique, & ſuffit il de ne la pas appercevoir pour nier qu'elle exiſte ? Ces apparentes irrégularités viennent ſans doute de quelques loix que nous ignorons, & que la nature ſuit tout auſſi fidélement que celles qui nous ſont connues ; de quelque agent que nous n'appercevons pas, & dont l'obſtacle ou le con-

cours a des mesures fixes dans toutes ses opérations : autrement il faudroit dire nettement qu'il y a des actions sans principe & des effets sans cause ; ce qui répugne à toute philosophie.

Supposons deux poids en équilibre, & pourtant inégaux ; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils different : ou les deux poids resteront encore en équilibre, & l'on aura une cause sans effet ; ou l'équilibre sera rompu, & l'on aura un effet sans cause. Mais si les poids étoient de fer, & qu'il y eût un grain d'aimant caché sous l'un des deux, la précision de la nature lui ôteroit alors l'apparence de la précision, & à force d'exactitude elle paroîtroit en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi dans le monde physique, à laquelle on ne puisse appliquer quelque exemple semblable à celui que je viens de proposer sur la pesanteur.

Vous dites que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; je vous demande, Monsieur, s'il y a quelque figure possible qui ne le soit pas, & si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi réguliere aux yeux de la nature qu'un Cercle parfait aux nôtres. J'imagine au reste, que si quelque corps pouvoit avoir cette apparente régularité, ce ne seroit que l'univers même, en le supposant plein & borné ; car les figures mathématiques n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes ; au lieu que toutes celles des corps naturels sont

relatives à d'autres corps, & à des mouvemens qui les modifient : ainſi cela ne prouveroit encore rien contre la préciſion de la nature, quand même nous ſerions d'accord ſur ce que vous entendez par ce mot de préciſion.

Vous diſtinguez les événemens qui ont des effets, de ceux qui n'en ont point. Je doute que cette diſtinction ſoit ſolide. Tout événement me ſemble avoir néceſſairement quelque effet ou moral ou phyſique, ou compoſé des deux, mais qu'on n'apperçoit pas toujours, parce que la filiation des événemens eſt encore plus difficile à ſuivre que celle des hommes ; comme en général on ne doit pas chercher des effets plus conſidérables que les événemens qui les produiſent ; la petiteſſe des cauſes rend ſouvent l'examen ridicule, quoique les effets ſoient certains, & ſouvent auſſi pluſieurs effets preſque imperceptibles ſe réuniſſent pour produire un événement conſidérable. Ajoutez que tel effet ne laiſſe pas d'avoir lieu, quoiqu'il agiſſe hors du corps qui le produit. Ainſi la pouſſiere qu'éleve un caroſſe peut ne rien faire à la marche de la voiture & influer ſur celle du monde ; mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit néceſſairement ſur l'univers même. Ainſi, Monſieur, vos exemples me paroiſſent plus ingénieux que convaincans ; je vois mille raiſons plauſibles, pourquoi il n'étoit peut-être pas indifférent à l'Europe qu'un certain jour l'hé-

ritiere de Bourgogne fût bien ou mal coëffée ; ni au deſtin de Rome, que Céſar tournât les yeux à droite ou à gauche, & crachât de l'un ou de l'autre côté, en allant au Sénat le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappellant le grain de ſable cité par Paſcal, *je ſuis à quelques égards de l'avis de votre Bramine*; & de quelque maniere qu'on enviſage les choſes, ſi tous les événemens n'ont pas des effets ſenſibles, il me paroît inconteſtable que tous en ont de réels, dont l'eſprit humain perd aiſément le fil, mais qui ne ſont jamais confondus par la nature.

Vous dites qu'il eſt démontré que les corps céleſtes font leur révolution dans l'eſpace non-réſiſtant. C'étoit aſſurément une belle choſe à démontrer ; mais ſelon la coutume des ignorans, j'ai très-peu de foi aux démonſtrations qui paſſent ma portée. J'imaginerois que pour bâtir celle-ci, l'on auroit à-peu-près raiſonné de cette maniere :

Telle force agiſſant ſelon telle loi, doit donner aux Aſtres tel mouvement dans un milieu non-réſiſtant : or les Aſtres ont exactement le mouvement calculé ; donc il n'y a point de réſiſtance. Mais qui peut ſçavoir s'il n'y a peut-être pas un milion d'autres loix poſſibles, ſans compter la véritable, ſelon leſquelles les mêmes mouvemens s'expliqueroient mieux encore dans un fluide, que dans le vuide par celle-ci ? L'hor-

reur du vuide n'a-t-elle pas long-tems expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air? D'autres expériences ayant enſuite détruit l'horreur du vuide, tout ne s'eſt-il pas trouvé plein? N'a-t-on pas rétabli le vuide ſur de nouveaux calculs? Qui nous répondra qu'un ſyſtème encore plus exact ne le détruira pas derechef? Laiſſons les difficultés ſans nombre, qu'un Phyſicien feroit peut-être ſur la nature de la lumiere & des eſpaces éclairés; mais croyez-vous de bonne-foi, que Bayle, dont j'admire avec vous la ſageſſe & la retenue en matiere d'opinion, eût trouvé la vôtre ſi démontrée? En général il ſemble que les Sceptiques s'oublient un peu, ſi-tôt qu'ils prennent le ton dogmatique, & qu'ils devroient uſer plus ſobrement que perſonne du terme de *démontrer*. Le moyen d'être cru, quand on ſe vante de ne rien ſçavoir, en affirmant tant de choſes?

Au reſte, vous avez fait un correctif très-juſte au ſyſtème de Pope, en obſervant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre les créatures & le Créateur, & que, ſi la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu, c'eſt parce qu'il la tient, & non parce qu'il la termine.

Sur le bien du tout, préférable à celui de ſa partie, vous faites dire à l'homme: „ Je dois être „ auſſi cher à mon maître, moi, être penſant „ & ſentant, que les planettes, qui probable- „ ment ne ſentent point. " Sans doute cet uni-

vers matériel ne doit pas être plus cher à son Auteur qu'un seul être pensant & sentant. Mais le système de cet univers qui produit, conserve & perpétue tous les êtres pensans & sentans, doit lui être plus cher qu'un seul de ces êtres; il peut donc, malgré sa bonté, ou plutôt par sa bonté même, sacrifier quelque chose du bonheur des individus à la conservation du tout. Je crois, j'espere valoir mieux aux yeux de Dieu que la terre d'une planette; mais si les planettes sont habitées, comme il est probable, pourquoi vaudrois-je mieux à ses yeux que tous les habitans de Saturne? On a beau tourner ces idées en ridicule, il est certain que toutes les analogies sont pour cette population, & qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre. Or, cette population supposée, la conservation de l'univers semble avoir, pour Dieu-même, une moralité qui se multiplie par le nombre des mondes habités.

Que le cadavre d'un homme nourrisse des vers, des loups ou des plantes, ce n'est pas, je l'avoue, un dédommagement de la mort de cet homme; mais si, dans le système de l'univers, il est nécessaire à la conservation du genre humain qu'il y ait une circulation de substance entre les hommes, les animaux & les végétaux, alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général. Je meurs, je suis mangé des vers; mais mes enfans, mes freres vivront com-

me j'ai vécu, & je fais, par l'ordre de la nature, pour tous les hommes, ce que firent volontairement Codrus, Curtius, les Décies, les Philènes, & mille autres pour une petite partie d'hommes.

Pour revenir, Monſieur, au ſyſtême que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement, ſans diſtinguer avec ſoin le mal particulier dont aucun Philoſophe n'a jamais nié l'exiſtence, du mal général que nie l'optimiſte. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir, ſi chacun de nous ſouffre, ou non; mais s'il étoit bon que l'univers fût, & ſi nos maux étoient inévitables dans la conſtitution de l'univers. Ainſi l'addition d'un article rendroit ce ſemble la propoſition plus exacte; & au lieu de *Tout eſt bien*, il vaudroit peut-être mieux dire: *Le tout eſt bien*, ou *Tout eſt bien pour le tout.* Alors il eſt très-évident qu'aucun homme ne ſçauroit donner des preuves directes ni pour ni contre; car ces preuves dépendent d'une connoiſſance parfaite de la conſtitution du monde & du but de ſon Auteur, & cette connoiſſance eſt inconteſtablement au-deſſus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimiſme ne peuvent ſe tirer, ni des propriétés de la matiere, ni de la méchanique de l'univers, mais ſeulement par induction des perfections de Dieu qui préſide à tout; de ſorte qu'on ne prouve pas l'exiſtence de Dieu par le ſyſtême de Pope, mais le ſyſtême de Pope par l'exiſten-

ce de Dieu : & c'eſt ſans contredit de la queſtion de la Providence qu'eſt derivée celle de l'origine du mal. Que ſi ces deux queſtions n'ont pas mieux été traitées l'une que l'autre, c'eſt qu'on a toujours ſi mal raiſonné ſur la Providence, que ce qu'on en a dit d'abſurde, a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand & conſolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cauſe de Dieu ſont les Prêtres & les Dévots, qui ne ſouffrent pas que rien ſe faſſe ſelon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la Juſtice Divine à des événemens purement naturels, & pour être ſûrs de leur fait, puniſſent & châtient les méchans, éprouvent ou récompenſent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, ſelon l'événement. Je ne ſçais, pour moi, ſi c'eſt une bonne Théologie ; mais je trouve que c'eſt une mauvaiſe maniere de raiſonner, de fonder indifféremment ſur le pour & le contre les preuves de la Providence, & de lui attribuer ſans choix tout ce qui ſe feroit également ſans elle.

Les Philoſophes, à leur tour, ne me paroiſſent gueres plus raiſonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne ſont pas impaſſibles, crier que tout eſt perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils ſont pauvres, ou qu'on les vole, & charger Dieu, comme dit Séneque, de la garde de leur valiſe. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou

Céſar dans leur enfance, on auroit dit : quels crimes avoient-ils commis ? Ces deux brigands ont vécu, & nous diſons : pourquoi les avoir laiſſé vivre ? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le pere en lui ôtant ſon enfant ; & dans le ſecond : Dieu conſervoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainſi quelque parti qu'ait pris la nature, la Providence a toujours raiſon chez les Dévots, & toujours tort chez les Philoſophes. Peut-être dans l'ordre des choſes humaines, n'a-t-elle ni tort ni raiſon, parce que tout tient à la loi commune, & qu'il n'y a d'exception pour perſonne. Il eſt à croire que les événemens particuliers ne ſont rien ici-bas aux yeux du Maître de l'univers, que ſa Providence eſt ſeulement univerſelle, qu'il ſe contente de conſerver les genres & les eſpeces, & de préſider au tout, ſans s'inquiéter de la maniere dont chaque individu paſſe cette courte vie. Un Roi ſage qui veut que chacun vive heureux dans ſes Etats, a-t-il beſoin de s'informer ſi les cabarets y ſont bons ? Le paſſant murmure une nuit, quand ils ſont mauvais, & rit tout le reſte de ſes jours d'une impatience auſſi déplacée. *Commorandi enim Natura diverſorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penſer juſte à cet égard, il ſemble que les choſes devroient être conſidérées relativement dans l'ordre phyſique, & abſolument dans l'ordre moral : de ſorte que la plus grande

idée que je puis me faire de la Providence, eſt que chaque être matériel ſoit diſpoſé le mieux qu'il eſt poſſible par rapport au tout, & chaque être intelligent & ſenſible le mieux qu'il eſt poſſible par rapport à lui-même ; ce qui ſignifie en d'autres termes, que pour qui ſent ſon exiſtence, il vaut mieux exiſter que ne pas exiſter. Mais il faut appliquer cette regle à la durée totale de chaque être ſenſible, & non à quelques inſtans particuliers de ſa durée, tel que la vie humaine ; ce qui montre combien la queſtion de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame, que j'ai le bonheur de croire, ſans ignorer que la raiſon peut en douter, & à celle de l'éternité des peines, que ni vous ni moi, ni jamais homme penſant bien de Dieu, ne croirons jamais.

Si je ramene ces queſtions diverſes à leur principe commun, il me ſemble qu'elles ſe rapportent toutes à celle de l'exiſtence de Dieu. Si Dieu exiſte, il eſt parfait ; s'il eſt parfait, il eſt ſage, puiſſant & juſte ; s'il eſt ſage & puiſſant, tout eſt bien ; s'il eſt juſte & puiſſant, mon ame eſt immortelle ; ſi mon ame eſt immortelle, trente ans de vie ne ſont rien pour moi, & ſont peut-être néceſſaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la premiere propoſition, jamais on n'ébranlera les ſuivantes ; ſi on la nie, il ne faut point diſputer ſur ſes conſéquences.

Nous ne ſommes ni l'un ni l'autre dans ce

dernier cas. Bien loin du moins que je puiſſe préſumer rien de ſemblable de votre part en liſant le recueil de vos œuvres, la plupart m'offrent les idées les plus grandes, les plus douces, les plus conſolantes de la Divinité; & j'aime bien mieux un Chrétien de votre façon que de celle de la Sorbonne.

Quant à moi, je vous avouerai naïvement, que ni le pour ni le contre ne me paroiſſent démontrés ſur ce point par les lumieres de la raiſon, & que ſi le Théiſte ne fonde ſon ſentiment que ſur des probabilités, l'Athée, moins précis encore, ne me paroît fonder le ſien que ſur des poſſibilités contraires. De plus, les objections, de part & d'autre, ſont toujours inſolubles, parce qu'elles roulent ſur des choſes dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela, & pourtant je crois en Dieu tout auſſi fortement que je croye aucune autre vérité, parce que croire & ne croire pas, ſont les choſes qui dépendent le moins de moi, que l'état de doute eſt un état trop violent pour mon ame, que quand ma raiſon flotte, ma foi ne peut reſter long-tems en ſuſpens, & ſe détermine ſans elle; qu'enfin mille ſujets de préférence m'attirent du côté le plus conſolant & joignent le poids de l'eſpérance à l'équilibre de la raiſon.

Voilà donc une vérité dont nous partons tous deux, à l'appui de laquelle vous ſentez

combien l'optimiſme eſt facile à défendre, & la Providence à juſtifier, & ce n'eſt pas à vous qu'il faut répéter les raiſonnemens rebattus, mais ſolides qui ont été faits ſi ſouvent à ce ſujet. A l'égard des Philoſophes qui ne conviennent pas du principe, il ne faut point diſputer avec eux ſur ces matieres, parce que ce qui n'eſt qu'une preuve de ſentiment pour nous, ne peut devenir pour eux une démonſtration, & que ce n'eſt pas un diſcours raiſonnable de dire à un homme: Vous devez croire ceci, parce que je le crois. Eux, de leur côté, ne doivent point diſputer avec nous ſur ces mêmes matieres, parce qu'elles ne ſont que des corollaires de la propoſition principale qu'un adverſaire honnête oſe à peine leur oppoſer, & qu'à leur tour ils auroient tort d'exiger qu'on leur prouvât le corollaire indépendamment de la propoſition qui lui ſert de baſe. Je penſe qu'ils ne le doivent pas, encore par une autre raiſon. C'eſt qu'il y a de l'inhumanité à troubler les ames paiſibles, & à déſoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'eſt ni certain ni utile. Je penſe, en un mot, qu'à votre exemple, on ne ſçauroit attaquer trop fortement la ſuperſtition qui trouble la ſociété, ni trop reſpecter la Religion qui la ſoutient.

Mais je ſuis indigné, comme vous, que la foi de chacun ne ſoit pas dans la plus parfaite liberté, & que l'homme oſe contrôler l'inté-

rieur des conſciences, où il ne ſçauroit pénétrer; comme s'il dépendoit de nous de croire ou de ne pas croire dans des matieres où la démonſtration n'a point lieu, & qu'on pût jamais aſſervir la raiſon à l'autorité. Les Rois de ce monde ont-ils donc quelque inſpection dans l'autre? & ſont-ils en droit de tourmenter leurs Sujets ici-bas, pour les forcer d'aller en Paradis? Non; tout Gouvernement humain ſe borne par ſa nature aux devoirs civils; &, quoi qu'en ait pû dire le Sophiſte Hobbes, quand un homme ſert bien l'Etat, il ne doit compte à perſonne de la maniere dont il ſert Dieu.

J'ignore ſi cet Etre juſte ne punira point un jour toute tyrannie exercée en ſon nom; je ſuis bien ſûr, au moins, qu'il ne la partagera pas, & ne refuſera le bonheur éternel à nul incrédule vertueux & de bonne-foi. Puis-je, ſans offenſer ſa bonté & même ſa juſtice, douter qu'un cœur droit ne rachete une erreur involontaire, & que des mœurs irreprochables ne vaillent bien mille cultes bizarres preſcrits par les hommes, & rejettés par la raiſon? Je dirai plus; ſi je pouvois, à mon choix, acheter les œuvres aux dépens de ma foi, & compenſer à force de vertu mon incrédulité ſuppoſée, je ne balancerois pas un inſtant; & j'aimerois mieux pouvoir dire à Dieu: J'ai fait, ſans ſonger à toi, le bien qui t'eſt agréable, & mon cœur ſuivoit ta volonté ſans la connoître; que de lui dire,

comme il faudra que je faſſe un jour: Hélas! je t'aimois & n'ai ceſſé de t'offenſer; je t'ai connu, & n'ai rien fait pour te plaire.

Il y a, je l'avoue, une ſorte de profeſſion de foi que les loix peuvent impoſer; mais hors les principes de la morale & du droit naturel, elle doit être purement négative, parce qu'il peut exiſter des Religions qui attaquent les fondemens de la ſociété, & qu'il faut commencer par exterminer ces Religions pour aſſurer la paix de l'Etat. De ces dogmes à proſcrire, l'intolérance eſt ſans difficulté le plus odieux; mais il faut le prendre à ſa ſource; car les Fanatiques les plus ſanguinaires changent de langage ſelon la fortune, & ne prêchent que patience & douceur, quand ils ne ſont pas les plus forts. Ainſi j'appelle intolérant par principes, tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien ſans croire tout ce qu'il croit, & damne impitoyablement tous ceux qui ne penſent pas comme lui. En effet, les fideles ſont rarement d'humeur à laiſſer les réprouvés en paix dans ce monde; & un Saint qui croit vivre avec des damnés, anticipe volontiers ſur le métier du diable. Que s'il y avoit des incrédules intolérans, qui vouluſſent forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirois pas moins ſévérement, que ceux qui le veulent forcer à croire tout ce qui leur plaît.

Je voudrois donc qu'on eût dans chaque Etat un code moral, ou une eſpece de profeſſion

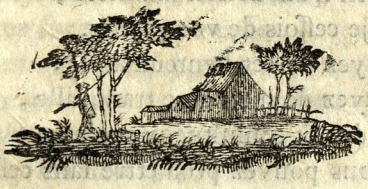
de foi civile, qui contint positivement les maximes sociales que chacun seroit tenu d'admettre, & négativement les maximes fanatiques qu'on seroit tenu de rejetter, non comme impies, mais comme séditieuses. Ainsi toute Religion qui pourroit s'accorder avec le code seroit admise; toute Religion qui ne s'y accorderoit pas seroit proscrite; & chacun seroit libre de n'en avoir point d'autre que le code même. Cet ouvrage fait avec soin, seroit, ce me semble, le livre le plus utile qui jamais ait été composé, & peut-être le seul nécessaire aux hommes. Voilà, Monsieur, un sujet pour vous. Je souhaiterois passionnément que vous voulussiez entreprendre cet ouvrage, & l'embellir de votre Poësie, afin que, chacun pouvant l'apprendre aisément, il portât, dès l'enfance, dans tous les cœurs, ces sentimens de douceur & d'humanité qui brillent dans vos écrits, & qui manquérent toujours aux dévots. Je vous exhorte à méditer ce projet, qui doit plaire au moins à votre ame. Vous nous avez donné dans votre Poëme sur la Religion naturelle le Catéchisme de l'homme: donnez-nous maintenant, dans celui que je vous propose, le Catéchisme du Citoyen. C'est une matiere à méditer long-tems, & peut-être à réserver pour le dernier de vos ouvrages, afin d'achever, par un bienfait au genre humain, la plus brillante carriere que jamais homme de lettres ait parcourue.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de remarquer à ce propos une opposition bien singuliere entre vous & moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, & désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance; bien sûr de l'immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'ame; & si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin & pour ami: vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, obscur, pauvre & tourmenté d'un mal sans remede, je médite avec plaisir dans ma retraite, & trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué: vous jouissez; mais j'espere, & l'espérance embellit tout.

J'ai autant de peine à quitter cette ennuyeuse lettre, que vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi, grand homme, un zèle peut-être indiscret, mais qui ne s'épancheroit pas avec vous, si je vous estimois moins. A Dieu ne plaise que je veuille offenser celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talens, & dont les écrits parlent le mieux à mon cœur; mais il s'agit de la cause de la Providence dont j'attends tout. Après avoir si long-tems puisé dans vos leçons des consolations & du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine & vague, plutôt comme un palliatif actuel, que comme

me un dédommagement à venir. Non : j'ai trop ſouffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les ſubtilités de la Métaphyſique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'ame, & d'une Providence bienfaiſante. Je la ſens, je la crois, je la veux, je l'eſpere, je la défendrai juſqu'à mon dernier ſoupir ; & ce ſera, de toutes les diſputes que j'aurai ſoutenues, la ſeule où mon intérêt ne ſera pas oublié.

Je ſuis, Monſieur, &c.



Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que ſa propre félicité !
Qu'il éprouve dans ſa miſere,
De la part de ſon propre frere,
La même inſenſibilité.
Sans doute un cœur né pour le crime
Eſt fait pour être la victime
De ces affreuſes paſſions ;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs ſéductions.
Il en eſt de plus dangereuſes,
De qui les amorces flatteuſes
Déguiſent bien mieux le poiſon,
Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à ſe faire entendre
En faiſant taire la raiſon ;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impoſent que d'aimables loix :
La haine & ſes fureurs ſanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des ſentimens ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes ;
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables,
Qu'il traite moins ſévérement.

O discours trop remplis de charmes !
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour ;
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre en ce charmant aſyle,
Philoſopheroit beaucoup moins.
Ainſi du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'eſt-il pas tems encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déja de mon ſeptieme luſtre
Je vois le terme s'avancer ;
Déja la jeuneſſe & ſon luſtre
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévere Sageſſe
Fera bientôt fuir les Amours,
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chaſſant l'aimable Volupté,
On verra la Philoſophie
Naître de la néceſſité ;
On me verra, par jalouſie,

Prêcher mes caduques vertus,
Et ſouvent blâmer par envie
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le Sage a ſouvent fait naufrage
Quand il croyoit toucher au port.

O ſageſſe! aimable chimere!
Douce illuſion de nos cœurs!
C'eſt ſous ton divin caractere
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode,
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité;
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la Jeuneſſe étourdie,
Le Vice inſtruit par la Folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de Philoſophie,
Tend des pieges à la Vertu.
Tel dans une route contraire,
On voit le fanatique auſtere
En guerre avec tous ſes deſirs,
Peignant Dieu toujours en colere,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,

Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah ! s'il exiſtoit un vrai Sage,
Que, différent en ſon langage,
Et plus différent en ſes mœurs,
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre,
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu!



IMITATION LIBRE

D'une Chanſon Italienne de

METASTASE.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine,
Ce n'eſt plus un ſonge vain.

Toute ma flamme eſt éteinte :
Sous une colere feinte
L'amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence,
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.

En paix, ſans toi, je ſommeille ;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde & je te quitte,
Sans regrets & ſans plaiſirs.

Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.

Juge

Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

Sois fiere, ſois inhumaine,
Ta fierté n'eſt pas moins vaine
Que le ſeroit ta douceur.
Sans être ému, je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une careſſe,
Mes plaiſirs ou ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres ſauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me parois encor belle ;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés.
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.

Lorſque je briſai ma chaîne,
Dieu, que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus en mourir !
Mais quand on a du courage,
Pour ſe tirer d'eſclavage
Que ne peut-on point ſouffrir ?

Ainſi du piége perfide,
Un oiſeau ſimple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laiſſe
Prend des leçons de ſageſſe
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés;
Mais tel au port qu'il deſire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.

Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ſes exploits;
Et l'eſclave, exempt de peine,
Montre avec plaiſir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime ſans contrainte;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et quoi que tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, Beauté trop vaine,
Ne te rendront pas ſans peine
Un auſſi fidele Amant.
Ma perte eſt moins dangereuſe;
Je ſçais qu'une autre trompeuſe
Se trouve plus aiſément.

GIUSEPPE FARSETTI, *Patrizio Veneto, a Giò. Giacomo* ROUSSEAU, *Cittadino Ginevrino.*

SERMONE.

SIo non vedeſſi con queſti occhi, quale
E quanta ha virtù ſeggio entro il tuo petto,
E come l'oro, e le lucenti gemme
E gli agi, cui sì dietro il mondo corre,
Diſprezzi, e ſei Signor di te medeſmo;
Io crederei che aveſſe il falſo ſcritto
Di Diogene ſaggio il ſecol priſco.
O ſpirto degno! opra diverſa è certo
Empier le carte di ſeveri detti,
Porgendo filoſofici conſigli;
Ed aver l'alma di giuſtizia piena,
E porre di ragione in uſo il lume:
Queſto a te ſerba il ciel. Già non parl'io
Per farti onor, che il ſuon delle tue lodi
Poco gradiſci, e nulla il biaſmo curi;
Ma per far noto il ver la lingua ſnodo.
Siegui il tuo nobil corſo, anima ſciolta
D'ogni umano legame. Odo chi dice:
Folle alterigia è che rifiuta l'oro,
Che ricca e larga man ti porge in dono.
Ma tu, ciò di che d'uopo alcun non hai,
Rifiuti ſolo, e d'uopo hai ben di poco,
E lieto vivi, e temperato, e ſaggio;
Come colui, che vedi, che la chioma
Colta e ſparſa d'odor, gli eletti panni

E molte maſſe di fecondo argento,
Raro l'uomo beato in terra fanno.
Ma la cieca età noſtra è giunta a tale,
Ch'ammira ſol ciò che par bello agli occhi;
E l'opre generoſe, e i fatti egregi,
E l'alma pura e di rimorſi ſcarca,
Prima fonte e cagion d'ogni ben noſtro,
Contempla appena, o non conoſce affatto.

L'umana razza, al mio parer, ſomiglia
Color che, come il Gelli un tempo ha ſcritto,
Fur da Circe cangiati in crude fiere;
Che poi, tornar potendo alle lor forme,
E riavere il lor conoſcimento,
Meglio amar rimaner beſtie nel fango.
Or dimmi quanti nel pantano immerſi
Di vizi opprobrioſi oggi riſcontri,
Che a noverargli opra perduta fora?
Odio ed amor che mai non diſſer vero,
Reggono il mondo; e maſchera e belletto
Copre e traveſte le parole e i fatti.
Ov'è chi ſcriſſe con ſi puri inchioſtri;
„ La gola, il ſonno, e l'ozioſe piume
„ Hanno dal mondo ogni virtù sbandita? „
Riſorga per veder ſe il ſuo concetto
In queſta noſtra etade al ver s'appone.
Quindi è che il ſenſo depravato e guaſto,
Che non può regger di virtute al lume,
Omaggio non le rende, e ogni via tenta
Onde vana e ridicola rieſca.

Deh! Cittadino di città ben retta,
E compagno e fratel d'ottime genti
Ch'amor del giusto ha ragunate insieme;
Del tuo fido operar pago e contento
Vivi; che la giustizia e la virtude,
Come di se principio e di se fine,
Vive di se contenta, e non cerca oltre.
Ma stolto! Il foglio di moral precetti
Spargo, nè ch'io ragiono a te m'avveggio,
Da cui tanto s'apprende in un sol giorno,
Quanto da più volumi in parecchi anni.



LETTRE

De M. Rouſſeau, écrite de Paris, le 25 Juillet 1750, à l'Auteur du Mercure.

VOus le voulez, Monſieur; je ne réſiſte plus : il faut vous ouvrir un Porte-Feuille qui n'étoit pas deſtiné à voir le jour, & qui en eſt très-peu digne. Les plaintes du Public, ſur ce déluge de mauvais Ecrits dont on l'inonde journellement, m'ont aſſez appris qu'il n'a que faire des miens; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle ſeule j'aurois pu aſpirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les Lettres, j'ai preſque toujours écrit pour moi ſeul; & le Public ni mes amis n'auront pas à ſe plaindre que j'aye été pour eux *Recitator acerbus*. Or on eſt toujours indulgent à ſoi-même, & des écrits ainſi deſtinés à l'obſcurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le ſeul deſir de plaire peut ſurmonter le dégoût.

Une choſe ſinguliere, c'eſt qu'ayant autrefois publié un ſeul Ouvrage (*a*), où certainement il n'eſt point queſtion de Poëſie, on me

(*a*) Diſſertation ſur la Muſique moderne.

faſſe aujourd'hui Poëte, malgré moi; on vient tous les jours me faire compliment ſur des Comédies & d'autres Pieces de vers que je n'ai point faites, & que je ne ſuis pas capable de faire. C'eſt la conformité du nom de l'Auteur avec le mien, qui m'attire cet honneur. J'en ſerois flatté, ſans doute, ſi l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui; mais louer un homme de choſes qui ſont au-deſſus de ſes forces, c'eſt le faire ſonger à ſon inſuffiſance.

Je m'étois eſſayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un Ouvrage loué des amateurs, décrié des Artiſtes, & que la réunion de deux Arts difficiles a fait exclure par ceux-ci, avec autant de chaleur, que ſi en effet il eût été excellent; je m'étois imaginé, en vrai Suiſſe, que pour réuſſir, il ne falloit que bien faire; mais ayant vû par l'expérience d'autrui, que bien faire eſt le premier & le plus dangereux obſtacle qu'on trouve à ſurmonter dans cette carriere; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis, ni ne veux avoir, je me ſuis hâté de rentrer dans l'obſcurité qui convient également à mes talens & à mon caractere, & où vous devriez me laiſſer, pour l'honneur de votre Journal.

LETTRES

De M. le Comte de TRESSAN *à M.* ROUSSEAU, *avec les réponſes de celui-ci, concernant M.* PALISSOT *Auteur de la* Comédie des Philoſophes.

Premiere Lettre de M. le Comte de TRESSAN.

VOus connoîtrez, Monſieur, par la lettre du Roi de Pologne, que j'envoye à M. d'Alembert, à quel point ce Prince eſt indigné de l'attentat du Sr. Paliſſot; il eſt tout ſimple, il eſt bien ſûr que vous auriez trop mépriſé Paliſſot, pour être ému par la ſottiſe qu'il vient de faire; mais le Roi de Pologne mérite d'avoir des ſerviteurs attachés, & je ſuis trop jaloux de ſa gloire, pour n'avoir pas rempli dans cette occaſion des devoirs auſſi chers à mon cœur.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monſieur, mais je ſuis lié d'une tendre amitié avec vos Compatriotes. Je regarde Geneve comme la ville de l'Europe, où la jeuneſſe reçoit la plus excellente éducation, j'ai toujours ſous mes ordres beaucoup de jeunes officiers Genevois; je n'en vois aucun ſortir de ſa famille ſans prouver qu'il a des mœurs & de la littérature. Si l'ancienne amitié dont pluſieurs de vos amis m'ho-

m'honorent, ſi l'amour que j'ai pour les ſciences & les lettres, que vous enrichiſſez tous les jours, peuvent m'être un titre auprès de vous, j'aurai bien de l'empreſſement, Monſieur, à me lier avec vous dans le premier voyage que je ferai à Paris, & je vous prie de recevoir avec plaiſir & amitié les aſſurances de la haute eſtime avec laquelle &c.

Toul, 20 Octobre, 1755.

Réponſe de M. J. J. ROUSSEAU.

Je vous honorois, Monſieur, comme nous faiſons tous; il m'eſt doux de joindre la reconnoiſſance à l'eſtime, & je remercierois volontiers M. Paliſſot de m'avoir procuré ſans y ſonger des témoignages de vos bontés qui me permettent de vous en donner de mon reſpect. Si cet Auteur a manqué à celui qu'il devoit & que doit toute la terre au Prince qu'il vouloit amuſer, qui plus que moi doit le trouver inexcuſable? Mais ſi tout ſon crime eſt d'avoir expoſé mes ridicules, c'eſt le droit du Théatre, je ne vois en cela rien de repréhenſible pour l'honnête homme, & j'y vois pour l'Auteur le mérite d'un heureux choix. Je vous prie donc, Monſieur, de ne pas écouter là-deſſus le zèle que l'amitié & la généroſité inſpirent à M. d'Alembert, & de ne point chagriner pour cette bagatelle un homme de mérite qui ne m'a fait aucune peine, & qui porteroit avec douleur la diſgrace du Roi de Pologne & la vôtre.

Mon cœur eſt ému des éloges dont vous honorez ceux de mes Concitoyens qui ſont ſous vos ordres. Effectivement le Genevois eſt naturellement bon ; il a l'ame honnête, il ne manque pas de ſens, & il ne lui faut que de bons exemples pour ſe tourner tout-à-fait au bien. Permettez moi, Monſieur, d'exhorter ces jeunes officiers à profiter du vôtre, à ſe rendre dignes de vos bontés & à perfectionner ſous vos yeux les qualités qu'ils vous doivent peut-être, & que vous attribuez à leur éducation. Je prendrai volontiers pour moi, quand vous viendrez à Paris, le conſeil que je leur donne; ils étudieront l'homme de guerre, moi le Philoſophe, notre étude commune ſera l'homme de bien, & vous ſerez toujours notre maître.

Paris 26. Dec. 1755.

Seconde Lettre de M. le Comte de TRESSAN.

Recevez, Monſieur, le prix de la vertu la plus pure. Vos ouvrages nous la font aimer en nous peignant ſes charmes dans leur premiere ſimplicité : vous venez de l'enſeigner dans ce moment par l'acte le plus généreux & le plus digne de vous.

Le Roi de Pologne, Monſieur, attendri, édifié par votre lettre, croit ne pouvoir vous donner une marque plus éclatante de ſon eſtime

qu'en ſouſcrivant à la grace que ſeul aujourd'hui vous pouviez prononcer. M. Paliſſot ne ſera point chaſſé de la Société de Nancy, mais cette anecdote littéraire doit reſter inſcrite dans ſes régiſtres, & vous ne pouvez nous blâmer de conſerver dans la mémoire des hommes, avec les excès qui peuvent les avilir, les actes de vertu qui les honorent. Enchanté de vos ouvrages, Monſieur, & deſirant d'affermir dans mon cœur les ſentimens qui ſont ſi naturels dans le vôtre, je n'ai fait en cette occaſion que ce que j'ai dû, & ſans l'ordre du Roi de Pologne, qui m'a chargé de vous faire paſſer cette lettre, je n'aurois point oſé vous faire connoître tout mon zèle.

Vous me promettez, Monſieur, de me recevoir quand j'irai à Paris, & moi je vous promets de vous écouter avec confiance & de travailler de bonne-foi à me rendre digne d'être votre ami.

Pardonnez moi d'avoir donné pluſieurs copies de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Malgré l'eſtime trop honorable que vous m'y témoignez, je ſens qu'on doit m'oublier en liſant cette lettre, & ne s'occuper que du grand homme qui s'y montre tout entier pour faire rougir le vice & pour le triomphe de la vertu. J'ai l'honneur d'être &c.

Luneville le 1 Janvier 1756.

Réponſe de M. J. J. ROUSSEAU.

Quelque danger qu'il y ait, Monſieur, de me rendre importun, je ne puis m'empêcher de joindre aux remercîmens que je vous dois, des remarques ſur l'enrégiſtrement de l'affaire de M. Paliſſot, & je prendrai d'abord la liberté de vous dire que mon admiration même pour les vertus du Roi de Pologne ne me permet d'accepter le témoignage de bonté dont S. M. m'honore en cette occaſion qu'à condition que tout ſoit oublié. J'oſe dire qu'il ne lui convient pas d'accorder une grace incomplette, & qu'il n'y a qu'un pardon ſans réſerve qui ſoit digne de ſa grande ame. D'ailleurs eſt-ce faire grace que d'éterniſer la punition, & les régiſtres d'une Académie ne doivent-ils pas plutôt pallier que relever les petites fautes de ſes membres ? Enfin quelque peu d'eſtime que je faſſe de nos Contemporains, à Dieu ne plaiſe que nous les aviliſſions à ce point, d'inſcrire comme un acte de vertu ce qui n'eſt au fond qu'un procédé des plus ſimples que tout homme de lettres n'eût pas manqué d'avoir à ma place.

Achevez donc, Monſieur, la bonne œuvre que vous avez ſi bien commencée afin de la rendre digne de vous. Qu'il ne ſoit plus queſtion d'une bagatelle qui a déja fait plus de bruit &

donné plus de chagrin à M. Paliſſot que l'affaire ne le méritoit. Qu'aurons-nous fait pour lui ſi le pardon lui coute auſſi cher que la peine?

Permettez moi de ne point répondre aux extrêmes louanges dont vous m'honorez; ce ſont des leçons ſéveres dont je ferai mon profit; car je n'ignore pas, & cette lettre en fait foi, qu'on loue avec ſobriété ceux qu'on eſtime parfaitement. Mais, Monſieur, il faut renvoyer ces éclairciſſemens à nos entrevues. J'attens avec empreſſement le plaiſir que vous me promettez & vous verrez que de maniere ou d'autre vous ne me louerez plus quand nous nous connoîtrons.

Paris 7 Janvier 1756.

Troiſieme Lettre du Comte de TRESSAN.

Vous ſerez obéi, Monſieur, il eſt bien juſte que vous jouiſſiez de l'empire que vous vous acquérez ſur les eſprits. Je vous avoue cependant, que j'aurois peut-être encore balancé à vous accorder tout pour M. Paliſſot, ſans une lettre que j'ai reçue de Paris en même tems que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. On commence par m'aſſurer d'une amitié à toute épreuve, & c'eſt en conſéquence de ce ſentiment qu'on m'avertit qu'on ſort d'une compagnie nombreuſe & brillante, où l'on s'eſt déchaîné contre moi au

ſujet de l'affaire de M. Paliſſot, & que même on s'y eſt dit l'un à l'autre à l'oreille une épigramme faite contre moi. Cette lettre m'a déterminé ſur le champ, Monſieur, à ſuivre votre exemple. Je me trouve aujourd'hui dans le cas d'avoir auſſi à pardonner à M. Paliſſot; je le fais ſans nulle reſtriction, trop heureux qu'il me procure cette occaſion de vous prouver que j'aime à profiter de vos leçons.

J'ai répondu à cette perſonne avec toute la vérité la plus ſimple. Je lui ai mandé ce qui s'eſt paſſé, ce que j'avois fait, & ce que vous m'avez empêché d'achever. N'en parlons donc plus, & que M. Paliſſot puiſſe être aſſez heureux pour ne jetter jamais des pierres qu'à des ſages. Si je le ſuis dans ce moment, lui & moi vous le devons également. Je conſens de tout mon cœur à ne vous plus louer lorſque je jouirai du bonheur de vous voir & de vous entendre. Alors ma façon de vous applaudir me ſera utile & répondra à vos vues; juſqu'à ce moment permettez moi de vous dire encore que mon admiration pour vos ouvrages & pour votre cœur égale l'attachement que je vous voue pour le reſte de ma vie.

Luneville 11 *Janvier* 1756.

Réponſe de M. J. J. ROUSSEAU.

J'aprens, Monſieur, avec une vive ſatisfaction que vous avez entiérement terminé l'affaire de M. Paliſſot, & je vous en remercie de tout mon cœur. Je ne vous dirai rien du petit déplaiſir qu'elle a pu vous occaſionner, car ceux de cette eſpece ne ſont gueres ſenſibles à l'homme ſage, & d'ailleurs vous ſavez mieux que moi que dans les chagrins qui peuvent ſuivre une bonne action le prix en efface toujours la peine. Après avoir heureuſement achevé celle-ci il ne nous reſte plus rien à deſirer à vous & à moi que de n'en plus entendre parler.

Paris 17 *Janvier* 1750.

AVIS

A un Anonyme, par J. J. Rouſſeau (a),

J'AI reçû le 26 de ce mois, une lettre anonyme datée du 28 Octobre dernier, qui, mal adreſſée, après avoir été à Geneve, m'eſt revenue à *Paris*, franche de port. A cette lettre étoit joint un écrit pour ma défenſe, que je ne puis donner au Mercure, comme l'Auteur le deſire, par des raiſons qu'il doit ſentir, s'il a réellement pour moi l'eſtime qu'il m'y témoigne. Il peut donc le faire retirer de mes mains, au moyen d'un billet de la même écriture, ſans quoi ſa piece reſtera ſupprimée.

L'Auteur ne devoit pas croire ſi facilement, que celui qu'il réfute fût citoyen de Geneve, quoiqu'il ſe donne pour tel; car il eſt aiſé de

(a) Deux Anonymes avoient écrit à M. Rouſſeau, l'un par la voie du Mercure, & l'autre par la poſte. Le premier, qui étoit un Bordelois, diſoit à M. Rouſſeau: „ Puiſ„ que la ſociété ne peut changer de face, les Arts lui „ ſont néceſſaires, & l'inégalité des conditions inévitable; „ pourquoi donc en troubler l'ordre, en portant dans ſes mem„ bres le découragement & l'eſprit d'indépendance? ..... „ Un homme tel que vous, quand il écrit pour les autres, „ ne doit le faire que pour amuſer ou pour inſtruire. Ainſi, „ ſi au lieu d'avoir perdu votre tems à faire deux Diſcours, „ vous euſſiez fait un opéra comme *le Devin du Village*, il „ vous auroit une ſeconde fois gagné les cœurs de tous „ ceux qui l'auroient connu. "

On verra par l'Avis de M. Rouſſeau, quel étoit le ſujet de la ſeconde lettre anonyme.

dater de ce pays là : mais tel se vante d'en être, qui dit le contraire, sans y penser. Je n'ai ni la vanité ni la consolation de croire que tous mes concitoyens pensent comme moi ; mais je connois la candeur de leurs procédés : si quelqu'un d'eux m'attaque, ce sera hautement & sans se cacher ; ils m'estimeront assez, en me combattant, ou du moins s'estimeront assez eux-mêmes, pour me rendre la franchise dont j'use envers tout le monde. D'ailleurs, eux pour qui cet ouvrage est écrit, eux à qui il est dédié, eux qui l'ont honoré de leur approbation, ne me demanderont point à quoi il est utile : ils ne m'objecteront point, avec beaucoup d'autres, que, quand tout cela seroit vrai, je n'aurois pas dû le dire, comme si le bonheur de la société n'étoit fondé que sur les erreurs des hommes. Ils y verront, j'ose le croire, de fortes raisons d'aimer leur Gouvernement, des moyens de le conserver ; & s'ils y trouvent les maximes qui conviennent au bon & vertueux citoyen, ils ne mépriseront point un écrit qui respire par-tout l'humanité, la liberté, l'amour de la patrie, & l'obéissance aux loix.

Quant aux habitans des autres pays, s'ils ne trouvent dans cet ouvrage rien d'utile ni d'amusant, il seroit mieux, ce me semble, de leur demander pourquoi ils le lisent, que de leur expliquer pourquoi il est écrit. Qu'un bel-esprit de Bordeaux m'exhorte gravement à laisser les

discussions politiques pour faire des Opéra, attendu que lui, bel-esprit, s'amuse beaucoup plus à la représentation du *Devin du Village*, qu'à la lecture du *Discours sur l'inégalité*; il a raison, sans doute, s'il est vrai qu'en écrivant aux citoyens de Geneve, je sois obligé d'amuser les bourgeois de Bordeaux.

Quoi qu'il en soit, en témoignant ma reconnoissance à mon défenseur, je le prie de laisser le champ libre à mes adversaires; & j'ai bien du regret moi-même, au tems que je perdois autrefois à leur répondre. Quand la recherche de la vérité dégénere en disputes & querelles personnelles, elle ne tarde pas à prendre les armes du mensonge; craignons de l'avilir ainsi. De quelque prix que soit la science, la paix de l'ame vaut encore mieux. Je ne veux point d'autre défense pour mes écrits, que la raison & la vérité, ni pour ma personne, que ma conduite & mes mœurs: si ces appuis me manquent, rien ne me soutiendra; s'ils me soutiennent, qu'ai-je à craindre?

A Paris, le 29 Novembre 1755.

LETTRE.

D'un Bourgeois de Bordeaux, à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, en lisant votre Mercure, j'ai trouvé une lettre de l'illustre M. Rousseau, où il se défend contre ceux qui osent attaquer les nouveautés étonnantes de ses systèmes. Je n'entre point dans toutes ces discussions; mais je ne feindrai pas d'avouer que j'ai été surpris de la hauteur Stoïque & Lacédémonienne avec laquelle il nous traite. Il nous insinue avec une clarté assez dure, que son dessein n'est ni de nous amuser, ni de nous instruire. Je lui réponds d'abord qu'il fera l'un & l'autre malgré lui, par la seule raison que nous nous occupons à le lire: chose qu'il ne sçauroit empêcher. Tout le fruit qu'il pourra tirer de sa mauvaise intention pour nous, c'est de nous dispenser de lui être reconnoissans, puisqu'il ne nous éclaire qu'en protestant qu'il ne veut pas nous éclairer. C'est un vrai larcin que nous lui faisons.

Mais je demande quelle raison lui avons-nous donnée de se fâcher contre nous? Si quelqu'un de nos concitoyens a mérité sa colere par quelques petits dilemmes embarrassans, mais point incivils, toute la ville qu'il proscrit n'a point de part à cela. Une chose bien certaine, c'est que nous admirons son éloquence comme tout le

reſte du monde : preuve aſſez évidente que nous valons quelque choſe. Comment peut-il avoir la cruauté de foudroyer ainſi ſes admirateurs ?

Il ſemble nous apprendre qu'il n'écrit que pour Geneve : cela veut dire qu'il n'aime qu'elle. J'avouerai que j'avois cru juſqu'ici que le vrai Philoſophe étoit l'ami du Monde entier ; qu'il regardoit tous les hommes comme des freres. Qu'il aime Geneve, à la bonne heure ; mais nous oſons le prier de nous aimer un peu, tout Bordelois que nous pouvons être ; car, après tout, que ſçait-il ? peut-être ſommes-nous des hommes ?

Il ſeroit mieux, dit-il, de demander à ceux qui ne ſont pas Genevois, & qui ne me goûtent point, pourquoi ils liſent mon ouvrage, que de leur expliquer pourquoi il eſt fait ? Les termes dont il ſe ſert pour dire cela, ont un air ſentencieux, mais j'ai bien peur qu'ils n'en ayent que l'air. 1°. Il eſt très-ſûr que tout le monde le goûte & l'admire, Genevois ou non ; ainſi il ſe fonde ſur une hypotheſe fauſſe. Suppoſons, comme lui, l'impoſſible ; ſuppoſons, dis-je, qu'il eût fait un ouvrage où l'utile & l'amuſant ne ſe trouvaſſent point, & qu'il dit à ceux qui s'en plaindroient : Pourquoi le liſiez-vous ? Mais, Monſieur, pourroit-on lui répondre, je ne prévoyois pas, en prenant votre livre, qu'il ne devoit ni m'amuſer ni m'inſtruire. La réponſe ſeroit bonne, perſonne n'étant devin.

Cependant quand je réfléchis à ſa ſentence, je crois y démêler une idée trop fiere pour être la ſienne. Ne voudroit-il pas dire, qu'il eſt peu de gens qui doivent le lire, c'eſt-à-dire, qu'il en eſt peu qui ſoient dignes de le faire; & puis, en cherchant quels ſont ces mortels privilégiés, il ſemble que ce ſont les Genevois, & ceux qui le trouvent inſtructif & amuſant, ou, pour dire la choſe comme elle eſt, ceux qui ſont ſes approbateurs. Voilà une idée qu'on ne doit pas attribuer à un Philoſophe auſſi modeſte & auſſi bon Logicien que lui. Il eſt donc de l'équité de convenir que ſa ſentence ne ſignifie rien.

Au reſte, il ne nous a pas appris à quoi peuvent ſervir ſes ſyſtêmes, & quel a été ſon but en écrivant. J'ai écrit, dira-t-il, pour donner aux Genevois de fortes raiſons d'aimer leur gouvernement, pour leur inſpirer l'humanité, l'amour de la patrie & de la liberté, & l'obéiſſance aux loix.

Je crois donc entendre M. Rouſſeau parlant ainſi à ſes concitoyens : Aimez votre gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos ſemblables, car nous avons eu tort de ſortir de cet état ancien où nous n'aimions que le repos, une femelle & la nourriture. Aimez votre patrie, puiſqu'il eſt vrai que nous devrions n'en avoir jamais eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous ſommes à plaindre de n'être plus dépendans d'un Lion

ou d'un Ours, qui nous auroit fait fuir devant lui. Enfin obéiſſez aux loix, puiſque vous étiez faits pour n'obéir à aucune. Si les Genevois n'avoient pas de meilleures raiſons pour être bons citoyens, nous n'aurions pas admiré, comme nous faiſons, la ſageſſe de leur gouvernement & la pureté de leurs mœurs.

Je ſçais bien qu'il pourroit répliquer, comme Agamemnon : *Seigneur, je ne rends point compte de mes deſſeins*, ſur-tout devant des Adverſaires obſcurs & indignes de moi, tels que vous êtes ; vous, dont je craindrois de relever la baſſeſſe, ſi je deſcendois juſqu'à elle. De plus, que m'importe qu'on m'approuve, ou qu'on me condamne ? Mes approbateurs ſont la raiſon & la vérité, (*à Dieu ne plaiſe que cela ſoit*,) je n'attends rien de perſonne. Je foule aux pieds les critiques & les ſuffrages : *Si fractus illabatur orbis impavidum ferient ruinæ.* Tous ces ſentimens ont une majeſté philoſophique qui éblouit ; mais je ſoupçonne qu'ils ſont trop métaphyſiques pour être réels. La Nature a mis dans nos cœurs un violent deſir d'être eſtimé de ſes ſemblables ; & je croirois fort que, ſans ce deſir-là, perſonne ne ſe feroit imprimer, pas même M. Rouſſeau. De plus, répéter mille & mille fois qu'on mépriſe l'eſtime des hommes, c'eſt répéter qu'on mépriſe les hommes mêmes. Or, comme le mépris dérive toujours d'une comparaiſon relative à ſa propre perſonne, dire qu'on mépriſe les hommes, c'eſt dire, en termes couverts qu'on

ſe croit plus qu'eux. Il ſeroit pourtant un peu violent de ſe croire le premier homme du monde.

L'affectation eſt toujours ridicule. Il y en a, ce me ſemble, à ſe proclamer Philoſophe par un certain ton altier & crud, qu'on prend un peu trop dans notre ſiecle. Du moins pour l'être, on ne doit pas traiter ſon monde d'une maniere ſi hautaine; car alors il paroîtra qu'on a plus de colere que de philoſophie.

Pourquoi, par exemple, répondre par des injures? (Le titre de bel-eſprit en eſt une, de la maniere que M. Rouſſeau le donne.) Pourquoi, dis-je, ne pas répondre par des raiſons? Il n'en avoit point, dira-t-on; il ne falloit donc pas répondre.

Je connois des gens qui ont cru appercevoir dans ſes écrits une humeur fort éloignée de cette douceur gracieuſe & liante, qui doit être comme l'habit de la véritable vertu. Je n'ai garde d'être de leur avis; & je ſuis perſuadé que M. Rouſſeau eſt auſſi aimable par ſon caractere, qu'il eſt eſtimable par ſes mœurs, & admirable par ſes écrits; mais je ſuis obligé de convenir que cet avis où il répond ſi durement a été écrit dans quelque quart d'heure d'inquiétude; & je gagerois que ſa ſanté n'étoit pas bien diſpoſée dans ce moment-là.

Je finirai par l'avertir que l'indiſpoſition où il pouvoit être alors, l'a empêché de faire aſſez d'attention à la lettre qu'on lui écrit; en ſorte qu'il ne lui a pas fait l'honneur de l'entendre.

On ne l'exhorte pas à quitter les discussions politiques pour faire des Opéra ; on s'intéresse trop à sa gloire pour exiger de lui une pareille chûte ; on croit même que la Littérature perdroit trop, s'il n'étoit que Poëte ; & qu'en cas qu'il ne fût que Musicien, la Musique ne gagneroit pas autant que l'Eloquence a déja gagné à être cultivée par lui. On a voulu lui dire seulement, qu'il vaut mieux ne faire qu'amuser, que de donner des instructions fondées sur des principes aussi dangereux que les siens ; d'où dérive naturellement la conséquence, que l'homme n'a été fait ni pour une Morale, ni pour une Religion ; conséquence que la droiture pieuse de son cœur désavoueroit assurément. Du reste, on l'exhorte à poursuivre ses recherches, & surtout à prétendre aux découvertes neuves, sans aimer les nouveautés. Cet avis, ce n'est point les Bordelois seuls qui le lui donnent ; les Genevois, j'ose le dire, le lui donnent aussi.

Je ne crois pas avoir rien dit de choquant à M. Rousseau ; & je viens de relire ma lettre, pour voir s'il m'est échappé la moindre chose qui démentit les sentimens d'estime, d'admiration, & même de respect, dont je suis pénétré pour lui. Je suis même si assuré de la noblesse & de la candeur de ses sentimens, que je suis persuadé qu'il consentira lui-même à ce que cette lettre soit insérée dans votre Mercure ; honneur que je vous supplie de lui accorder.

De Bordeaux, le 14 Janvier 1756. RE-

RÉPONSE

De M. Rouſſeau à M. de Boiſſy, qui lui avoit communiqué la Lettre précédente.

MONSIEUR,

Je remercie très-humblement M. de Boiſſy, de la bonté qu'il a eue de me communiquer cette Piece. Elle me paroît agréablement écrite, aſſaiſonnée de cette ironie fine & plaiſante, qu'on appelle, je crois, *de la politeſſe*, & je ne m'y trouve nullement offenſé. Non ſeulement je conſens à ſa publication; mais je deſire même qu'elle ſoit imprimée dans l'état où elle eſt, pour l'inſtruction du Public & la mienne. Si la Morale de l'Auteur paroît plus ſaine que ſa Logique, & ſes avis meilleurs que ſes raiſonnemens, ne ſeroit-ce point que les défauts de ma perſonne ſe voient bien mieux que les erreurs de mon livre? Au reſte, toutes les horribles choſes qu'il y trouve, lui montrent plus que jamais, qu'il ne devroit pas perdre ſon tems à le lire.

ROUSSEAU.

A Paris, le 24 Janvier 1756.

LETTRE

De J. J. Rousseau à M***.

A Motiers, le 28 Mai 1764.

C'est rendre un vrai ſervice à un Solitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui ſe paſſe par rapport à lui. Voilà, Monſieur, ce que vous avez très-obligeamment fait en m'envoyant un exemplaire de ma prétendue Lettre à M. l'Archevêque d'Auſch. Cette Lettre, comme vous l'avez deviné, n'eſt pas plus de moi que tous ces Ecrits pſeudonymes qui courent Paris ſous mon nom. Je n'ai point vu le Mandement auquel elle répond, je n'en ai même jamais ouï parler, & il y a huit jours que j'ignorois qu'il y eût un M. Montillet Archevêque. J'ai peine à croire que l'Auteur de cette Lettre ait voulu perſuader ſérieuſement qu'elle étoit de moi. N'ai-je pas aſſez des affaires qu'on me ſuſcite ſans m'aller mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vu devenir homme de parti? Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer ſi bruſquement de maximes? Les Jéſuites ſont-ils en meilleur état que quand je refuſois d'écrire contr'eux dans leurs diſgraces? Quelqu'un me connoît-il aſſez lâche, aſſez vil pour inſulter aux malheureux?

Eh! Que m'importe, enfin, le ſort des Jéſuites, quel qu'il puiſſe être? La triſte vérité délaiſſée eſt-elle plus chere aux uns qu'aux autres? & ſoit qu'ils triomphent ou qu'ils ſuccombent, en ſerai-je moins perſécuté? D'ailleurs, pour peu qu'on liſe attentivement cette Lettre, qui ne ſentira pas comme vous, que je n'en ſuis point l'Auteur? Les maladreſſes y ſont entaſſées; elle eſt datée de Neuchatel où je n'ai pas mis le pied: on y emploie la formule du *très-humble ſerviteur*, dont je n'uſe avec perſonne: on m'y fait prendre le titre de Citoyen de Geneve, auquel j'ai renoncé; tout en commençant on s'échauffe pour M. de Voltaire, le plus ardent, le plus adroit de mes perſécuteurs, & qui ſe paſſe bien, je crois, d'un défenſeur tel que moi: on affecte quelques imitations de mes phraſes, & ces imitations ſe démentent l'inſtant après; le ſtyle de la Lettre peut être meilleur que le mien, mais enfin ce n'eſt pas le mien: on m'y prête des expreſſions baſſes; on m'y fait dire des groſſiéretés qu'on ne trouvera certainement dans aucun de mes Ecrits: on m'y fait dire *vous* à Dieu; uſage que je ne blâme pas, mais qui n'eſt pas le nôtre. Pour me ſuppoſer l'Auteur de cette Lettre, il faut ſuppoſer auſſi que j'ai voulu me déguiſer. Il n'y falloit donc pas mettre mon nom, & alors on auroit pu perſuader aux ſots qu'elle étoit de moi.

Telles ſont, Monſieur, les armes dignes de mes adverſaires dont ils achevent de m'accabler. Non contens de m'outrager dans mes ouvrages, ils prennent le parti plus cruel encore de m'attribuer les leurs. A la vérité le Public juſqu'ici n'a pas pris le change, & il faudroit qu'il fût bien aveuglé pour le prendre aujourd'hui. La juſtice que j'en attends ſur ce point, eſt une conſolation bien foible pour tant de maux. Vous ſavez la nouvelle affliction qui m'accable : la perte de M. de Luxembourg met le comble à tous les autres ; je la ſentirai juſqu'au tombeau. Il fut mon conſolateur durant ſa vie, il ſera mon protecteur après ſa mort. Sa chere & honorable mémoire défendra la mienne des outrages de mes ennemis, & quand ils voudront la ſouiller par leurs calomnies, on leur dira : comment cela pourra-il être? Le plus honnête homme de France fut ſon ami.

Je vous remercie & vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

LETTRE

De J. J. ROUSSEAU à M. le Profeſſeur de Félice.

A Motiers, le 14 Mars 1765.

JE n'ai point fait, Monſieur, l'Ouvrage intitulé *Des Princes*, je ne l'ai point vu ; je doute même qu'il exiſte. Je comprends aiſément de quelle fabrique vient cette invention, comme beaucoup d'autres, & je trouve que mes ennemis ſe rendent bien juſtice en m'attaquant avec des armes ſi dignes d'eux. Comme je n'ai jamais déſavoué aucun Ouvrage qui fût de moi, j'ai le droit d'en être cru ſur ceux que je déclare n'en pas être. Je vous prie, Monſieur, de recevoir & de publier cette déclaration en faveur de la vérité, & d'un homme qui n'a qu'elle pour ſa défenſe. Recevez mes très-humbles ſalutations.

ROUSSEAU.

FIN DU TOME PREMIER.

LETTRE

De J.-J. ROUSSEAU à M. le Professeur de Felice.

A Motiers, le 14 Mars 1765.

Je n'ai point fait, Monsieur, l'Ouvrage intitulé *Des Princes*, je ne l'ai point vu; je doute même qu'il existe. Je comprends aisément de quelle fabrique vient cette invention, comme beaucoup d'autres, & je trouve que mes ennemis se rendent bien justice en m'attaquant avec des armes si dignes d'eux. Comme je n'ai jamais désavoué aucun Ouvrage qui fût de moi, j'ai le droit d'en être cru sur ceux que je déclare n'en pas être. Je vous prie, Monsieur, de recevoir & de publier cette déclaration en faveur de la vérité, & d'un homme qui n'a qu'elle pour sa défense. Recevez mes très-humbles salutations.

ROUSSEAU.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES
ARTICLES

Contenus dans ce premier Tome.

Avertissement sur cette nouvelle Edition.
Discours, si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. page 1
Réponse au Discours précédent par le Roi de Pologne. 45
Observations de J. J. Rousseau sur la Réponse qui a été faite à son Discours par le Roi de Pologne. 64
Autre Réfutation du Discours de Mr. J. J. Rousseau par Mr. Gautier de l'Académie de Nancy. 100
Lettre de J. J. Rousseau au sujet de la Réfutation de Mr. Gautier adressée à Mr. Grim. 129
Troisieme réfutation intitulée: Discours sur les avantages des Sciences & des Arts; par Mr. Bordes, de l'Académie de Lyon. 148
Réponse de J. J. Rousseau au Discours de Mr. Bordes. 183
Lettre de J. J. Rousseau, sur la nouvelle Réfutation de son Discours par un Académicien de Dijon. 225
Désaveu de l'Académie de Dijon, au sujet de la Réfutation attribuée faussement à l'un de ses Membres. 234
Lettre sur la Musique Françoise, par J. J. Rousseau. 237

Extrait d'une Lettre de J. J. Rouſſeau, ſur les Ouvrages de Mr. Rameau, 304
Devin (le) du Village, Intermède. 311
XV. Airs notés & gravés en Cuivre en X Planches. 336
Fragment, d'une Lettre de J. J. Rouſſeau à Mr. le Nieps, au ſujet de ſon Entrée à l'Opéra. 337
Préface de Narciſſe. 345
Narciſſe, ou l'Amant de lui-même, Comédie de J. J. Rouſſeau. 371
Lettre de J. J. Rouſſeau à Mr. de Voltaire ſur ſon Poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne, 424
L'Allée de Silvie, petite Piece de Vers. 450
Imitation libre d'une Chanſon Italienne de Métaſtaſe, 456
Guiſeppe Farſetti, *Patrizio Veneto, a Giò. Giacomo Rouſſeau,* Sermone. 459
Lettre de J. J. Rouſſeau à l'Auteur du Mercure. 462
Trois Lettres du Comte de Treſſan à J. J. Rouſſeau, avec les Réponſes. 464
Avis à un Anonyme, par J. J. Rouſſeau. 472
Lettre d'un Bourgeois de Bordeaux à l'Auteur du Mercure. 475
Réponſe de J. J. Rouſſeau à Mr. De Boiſſy qui lui avoit communiqué la Lettre précédente. 481
Lettre de J. J. Rouſſeau, au ſujet du Mandement de Mr. Montillet qu'il ne connoiſſoit pas. 482
— *du même au ſujet de l'ouvrage intitulé des Princes.* 485

Fin de la Table.